This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Библіотека Анатолія Николаевича Демидова.
ΛΛΛ
ΜΕ ΟΛΟΗΛΗΜΑ ΑΛΛΑΜΗ
KL
№ 8
BIBLIOTHÈQUE
DU PRINCE ROLAND BONAPARTE

Vet. Fr. III. B. 76

Библіотеки Анатолія Николаевича Демидова

K.L.
№ 8

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE ROLAND BONAPARTE

Lxuu

Vet. Fr. III B. 76

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

CHARETTE.

BIBLIOTHÈQUE DE SAN DONATO

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 57.

CHARETTE.

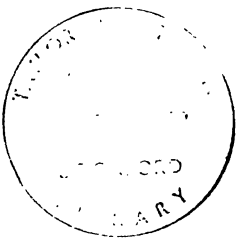
PAR

ÉDOUARD BERGOUNIOUX.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.

1832.



PRÉFACE.

Le nom de Charette appartient aux romanciers comme il appartient à l'histoire: ils peuvent donc le prendre, comme ils ont pris celui de Charlemagne, de Roland, de Bayard, de Mirabeau, de Barnave, etc.; taire ou dire la vérité à leur fantaisie, sans devoir en rendre compte à personne.

Cependant l'auteur n'a pas abusé du privilége; il croit avoir peint, avec ressemblance, les personnages qui jouent un rôle dans son livre.

Quelle que soit son opinion politique, il a la conscience d'avoir été juste envers celle qui lui est opposée. Son intention a été de n'insulter au malheur d'aucun parti: nous vivons dans un temps où nous devons apprendre à respecter toutes les croyances.

Le voyage de Charette à Paris, en octobre 1793, et sa présence à la bataille du Mans sont des faits dont les mémoires ne parlent pas, l'auteur en abandonne la preuve aux souvenirs du vieux comte de Saint-Ange, l'un des héros de cette histoire.

CHARETTE.

I.

Rue Contrescarpe.

Ces baisers mystérieux se distribuent en forme circulaire; mais le dernier, qui est le complément des dons de l'esprit, s'applique sur le menton de la prophétesse, que les catéchumènes sucent avec une sorte de volupté.

VADIER, *Convention nationale.*

Il y avait sous les matelas de la mère de dieu une lettre adressée à Robespierre.

VADIER, *Convention nationale.*

Huit heures du soir sonnaient. On était au mois d'octobre.

Gesner et Fabricius traversaient ensemble la rue Contrescarpe, section de l'Observatoire. Arrivés en face le numéro 1078, maison d'assez

triste apparence, Fabricius invita son ami à le suivre.

— Mais c'est une jonglerie indigne de nous, répondit Gesner.

— Monte, que t'importe? n'est-ce pas lui que tu viens chercher? fût-il en enfer, tu devrais suivre ta route et ne pas regarder derrière toi.

Gesner le suivit sans répliquer.

Ils s'appuyaient sur la rampe d'un escalier mal construit, anguleux, à marches inégales.

— Combien d'étages encore? demanda Gesner.

— Un seul. Nous arrivons. Je te recommande le plus grand silence, Gesner, moi seul je parlerai.

Ils frappèrent deux coups, la sonnette se trouvant proscrite dans ce bienheureux temps, comme un monument d'aristocratie, on n'ouvrit pas.

Une femme, jeune ou vieille, je ne sais, médiocrement éclairée par une chandelle à la baguette dont la flamme lui touchait presque le menton, se laissa voir à travers la grille d'un petit guichet; elle fit la question d'usage, utile,

nécessaire, indispensable : Que voulez-vous?

Gesner manifesta une grande impatience.

—Chut! chut! lui dit Fabricius tout bas; et élevant la voix : — Nous voulons, ma sœur, voir le nouveau Messie. — Silence donc, mon ami, pas de murmures, ou bien il faut renoncer à *son amitié.*

La figure de femme et la chandelle à la baguette avaient disparu. Mais bientôt ils entendirent résonner sur le pavé les talons de deux mules, chaussure dont la mode commençait à tomber.

On les fit entrer avec mystère dans un couloir où brûlait tranquillement une frêle veilleuse. On y voyait à peine. Pas une parole ne se dit. Fabricius, Gesner et la femme s'assirent sur un petit banc de bois collé au mur. Ils y attendirent tous trois pendant dix minutes à peu près. — Les dix minutes écoulées, une porte s'ouvrit; et les deux amis s'étant levés du banc de bois, sur l'invitation de la femme, se trouvèrent dans une chambre assez spacieuse où une vingtaine de personnes étaient réunies. Il y régnait un profond silence.

Cette chambre formait un rectangle régulier,

percé de quatre fenêtres, fermées par quatre doubles croisées, que protégeaient de forts contrevents à l'intérieur et à l'extérieur. — Les personnages, muets, immobiles, tassés, resserrés, cachés avec un soin extrême, ressemblaient à ces figures de cire emballées dans un salon voyageur qui doit les transporter de Paris à Saint-Pétersbourg.

Fabricius, qui connaissait sans doute les habitudes du lieu, prit la main de Gesner, et s'avança sur la pointe du pied vers une femme à l'œil vif, au menton et nez pointus, que les dents, — barrière détruite pièce à pièce par les années, — n'empêchaient plus aujourd'hui de se réunir; il mit un genou à terre devant elle, ne regardant ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière, ne riant pas, ne se mordant point les lèvres, tenant toujours Gesner et le pinçant malignement au moindre mouvement rétrograde qu'il essayait de faire.

Les muets personnages inclinèrent la tête, et permirent à leurs regards de s'arrêter sur les deux intrus. — Gesner en était embarrassé, mécontent, colère; son front disait tout cela, mais la volonté maîtrisait les sensations. — Il

restait debout. — Fabricius, en le tirant bien fort, le jeta en quelque sorte à genoux à côté de lui, et, avec une adresse, une célérité extrêmes, il glissa ces quelques mots dans son oreille : « Songe donc que tu es devant le dieu. »

Le dieu n'était pas beau : figure pâle, nez gros et camard aplati à sa racine et à sa base, cheveux blancs de poudre, habit vert à large collet rabattu sur la poitrine. Il paraissait plongé dans de graves pensées; il ne laissait pas échapper un sourire, quoique sa lèvre supérieure, contractée par la vanité, — sentiment bien pardonnable à un dieu, — découvrît des dents assez blanches, où deux seules manquaient à l'appel. Son œil, gris-verdâtre, tombait doucement sur les objets qui l'environnaient, n'exprimant ni la menace ni la bienveillance, mais beaucoup de satisfaction intérieure, une quiète béatitude. Il tenait dans une de ses mains la main gauche de la femme devant laquelle Fabricius et Gesner s'étaient humiliés, et il la caressait d'un léger frottement, — comme un chat qui passe et repasse en vous faisant sentir la colonne vertébrale à travers sa robe d'hermine, — mais sans se regarder mutuellement,

par un mouvement machinal et habituel. En le voyant, vous ne saviez si vous deviez le craindre, l'admirer, ou bien lui rire au nez : à coup sûr l'envie de l'aimer ne vous serait jamais venue. C'était un dieu de l'espèce de ceux que les Tartares adorent, la tête courbée quelquefois sous le joug de la peur.

A côté de lui, à sa gauche, étaient deux hommes vêtus à peu près de la même manière, mais bien différens de physionomie et d'importance. Le premier, déjà vieux, cassé, usé, semblait souffrir violemment par intervalle, des accès d'un mal périodique. Une béquille toute simple, en bois jaune, se reposait entre ses jambes, qu'il tenait horizontalement appuyées sur un petit banc garni de coussins. Il avait l'air riant, l'œil doux, le front pur; vous ne lui auriez pas cru assez de force pour voir mourir un pigeon, et, dans votre opinion, le récit de quelque infortune eût certes mouillé ses paupières. Parfois, cependant, un sourire moqueur venait relever sa lèvre quand il jetait les regards sur la tête blanche et le nez camard du dieu ; sourire presque aussitôt comprimé, soit que la crainte ou le respect lui en fissent

une loi, soit qu'il fût dans sa nature de ne sourire que par éclairs.

Mais il y avait de l'affection dans la manière dont il frappait sur l'épaule du personnage placé à son autre côté : d'ailleurs, celui-ci, jeune, beau, brillant, recherché, avait tous les dehors qui séduisent et captivent; une figure noble, une tenue imposante lui valaient vénération. Pourtant, sur son front on lisait une expression de dureté inflexible dont on était effrayé; car ce front large annonçait une haute capacité et beaucoup de savoir-faire. Il roulait dans sa main un cahier de papier, et de temps à autre il y traçait quelques lignes au crayon avec une impassibilité facile et aisée; lui, quand il regardait le dieu, c'était de l'admiration, et autant d'enthousiasme que ses traits immobiles pouvaient en exprimer.

Au demeurant, ces quatre personnages, la femme ou déesse, comme vous voudrez l'appeler, le dieu et ses deux voisins, formaient le point saillant du tableau que Fabricius et Gesner avaient sous les yeux. Je me trompe : il en est encore un qu'ils distinguèrent. Celui-là se cachait

dans une grande robe blanche serrée autour des reins par un long cordon qui traînait à terre. Il avait les yeux, les sourcils, les cheveux extraordinairement noirs ; sa tête se détachait ainsi brusquement sur le fond blanc où elle était encadrée. Assis entre deux jeunes femmes, dont les bras et les épaules étaient nus, tantôt sa prunelle noire semblait prête à les dévorer, tantôt il se frappait la poitrine en signe de contrition et de repentir.

En voilà donc cinq bien comptés que Fabricius et Gesner examinèrent attentivement. Ils en eurent le loisir; on les laissa à genoux une grande demi-heure, sans leur dire un mot et sans qu'on parlât autour d'eux : espèce de recueillement indispensable pour la cérémonie qui allait avoir lieu.

Quant au reste de la galerie, les deux amis n'y songèrent pas. C'était un assemblage de figures et de vêtemens divers : fantasmagorie vivante, ridicule, grotesque, bigarrée et très-sérieuse. Toutefois, malgré la différence des costumes, il existait sur toutes ces physionomies une expression remarquable de mysticité,

non pas bigotte, non pas religieuse, mais on eût dit une société de magnétiseurs réunis pour la plus grande gloire de leurt art.

La femme ou la déesse, ou mieux encore Catherine Théos, mère de dieu,—c'est de ce nom que le vieux Vadier la nomma à la Convention, de ce nom que le bourreau la nomma en la montrant au bon peuple qui s'était accoutumé aux jeux de la guillotine comme à ceux de la barrière du Combat, — Catherine Théos se leva de son fauteuil, et d'une voix bien sépulcrale pour une voix de déesse, — il est vrai que la déesse avait soixante-neuf ans, — elle dit aux deux adeptes:

— Levez-vous, mes fils.

Nous pouvons affirmer que cet ordre fut reçu avec reconnaissance: cependant ils n'y obéirent pas sans peine, leurs articulations s'étant refroidies en contact avec le pavé de la chambre.

Elle les fit asseoir sur une estrade destinée à cet usage pour tous les adeptes que leur bonne ou mauvaise étoile devait amener dans ce temple de mysticité; ensuite elle leur demanda avec toute la douceur que sa voix comportait:

— Mes fils, qui vous a conduits ici?

Gesner ouvrait la bouche pour répondre; mais Fabricius, le pinçant une seconde fois, s'empressa de prendre la parole :

— Sainte mère de dieu, dit-il, qui pourrait nous avoir enseigné cette demeure autre qu'*un fils du mystère?*

— Ta réponse te gagne la vie dans ce monde et dans l'autre, reprit-elle; je vois que tu es un des saints de notre république.

Alors elle ordonna de s'éloigner à un homme qui s'était approché des deux adeptes un poignard à la main.

— Mes fils, continua-t-elle, son existence vous a été révélée par un fils du mystère?

— Qui ne l'aurait reconnu à côté de sa mère? répondit Fabricius.

En ce moment, le dieu, en habit vert et aux cheveux poudrés, baissa un peu les yeux comme embarrassé de sa divinité; ses joues, d'habitude fort pâles, se couvrirent d'une vive rougeur. Elle parut et disparut en un instant. Ses lèvres ne se desserrèrent point; la position de sa tête ne changea aucunement. — Le saint aux douleurs, placé à côté de lui, cligna de l'œil avec une

expression maligne, mais le beau jeune homme garda imperturbablement l'impassibilité de son visage. Quant à celui qui portait la robe blanche et le cordon de ceinture, il poussa un gros et énergique soupir, comme un homme profondément touché. Le reste de l'assemblée s'inclina respectueusement.

La vieille déesse fit un signe de contentement, et ensuite elle ajouta:

— Approchez tous les deux, et venez vous initier à nos saints mystères.

Elle présenta sa figure maigre et ridée à Fabricius, qui la baisa avec beaucoup d'empressement.

— D'abord sur le front, mon fils Fabricius; bien. — C'est la fontaine de science dans laquelle tu puises. Sur le nez maintenant; bien. — C'est la montagne d'aristocratie qui fond sous ta puissance. Sur les deux joues; bien. — Tu entres dans la plaine de liberté et d'égalité. Sur le menton, Fabricius, mon fils, trois fois, mon fils; bien. — Tu renouvelleras trois fois la face du monde avec nous, tu chasseras les montagnes devant toi.... Et la main! ajouta-t-

elle en levant ses petits yeux gris vers le plancher enfumé de la chambre.

Fabricius baisa encore la main.

— Bien; tu viens de sanctionner le traité d'alliance; tu vivras avec nous, et tu brilleras des rayons de notre gloire.

L'opération était terminée avec elle. Fabricius tirait Gesner à lui pour qu'il imitât cet exemple de dévouement, et Gesner résistait un peu à la force attractive de son ami.

— Pas encore, non, pas encore, dit la déesse s'apercevant de l'intention de Fabricius; toi, mon fils, fléchis le genou devant le dieu.

Fabricius obéit.

— Donne le baiser de paix et d'union aux frères et sœurs qui te reçoivent membre de la sainte famille.

Dans l'exécution de cet ordre, comme dans chacune des choses humaines, il y avait un mélange de bien et de mal; toutes les filles du dieu ne ressemblaient pas à leur mère; et là se trouvait plus d'une tête qui n'eût point été déplacée au milieu d'un chœur de séraphins, fussent-ils sortis vivans du pinceau de Raphaël.

Fabricius se mit donc à l'œuvre, de gaîté de cœur, appuyant fort légèrement ses lèvres sur le menton des sœurs vieilles et rechignées; mais les joues fraîches des jeunes, leurs fronts blancs, leurs mentons à fossettes, reçurent ce jour-là un tribut d'admiration positive—que les hommes, par un caractère de justice et de loyauté à eux particulier, ne refusent jamais, à moins qu'ils ne soient trapistes, visionnaires, séminaristes, ou sous le *veto* de la faculté..... Cette cérémonie fut longue, et nous sommes forcés de convenir, voulant être *véridique* et sincère, que pendant toute sa durée les filles du dieu, jeunes ou vieilles, suivirent constamment des yeux un frère qui donnait si bien le baiser de paix.

Quand il eut fini, il revint se placer auprès de Gesner, et se disposait une seconde fois à le pousser, bon gré mal gré, sur le visage de la mère de dieu; mais il en fut encore empêché.

— Le père de la religion nouvelle, dit Catherine, va d'abord te donner la manne de sa parole pour soutenir ton âme dans l'amour vivifiant qui l'embrase. Assieds-toi à nos pieds, Fabricius, à côté de notre cher fils dom Gerle,

apôtre de la ci-devant Assemblée constituante — Gesner restera sur l'estrade jusqu'à ce qu'il soit reçu membre de la famille.

Le dieu se leva lentement, longuement, comme s'il avait pensé qu'un peu plus de célérité dans le jeu de ses muscles locomoteurs dût nuire à la sublimité du caractère dont il était empreint. Il jeta sur la famille un regard de côté, pour voir si toutes les oreilles étaient ouvertes, tous les yeux attentifs. Il fut content sans doute de la disposition qu'il y rencontra, car il sourit agréablement et commença d'une voix aigre-douce le petit discours suivant :

— Le monde est trop vieux; c'est un monument qui chancelle et qu'il faut abattre. S'il tombait de lui-même, sa chute ne serait pas sans danger; mais tous les sages doivent mettre la main à l'œuvre, et travailler à sa renovation. Les yeux fixés sur le but, que rien ne les en détourne. La route sera difficile peut-être; qu'importe, puisqu'elle y conduira ! Méritez de l'atteindre par vos vertus d'hommes et de citoyens. L'égoïsme ne doit pas trouver place dans vos cœurs; il faut renoncer à la mollesse

des plaisirs, au luxe inventé par les esclaves pour le délassement de la cour des grands. Soyez dévoués au peuple, le peuple est tout l'univers; et ceux qui croyaient s'en séparer par leur naissance ou les méprisables avantages de la fortune, étaient montés sur des bulles de savon que le moindre vent suffit pour anéantir. Le peuple n'a-t-il pas déjà élevé sa voix sublime? Qu'il parle, qu'il parle haut, il sera toujours écouté; ses comptes avec toutes les aristocraties ne sont pas réglés: et, s'il le veut, il en demandera raison. Oui il demandera raison, de tant de siècles de honte et d'oppression où, la tête sous le joug, il fut obligé de crier merci, pendant qu'on lui tirait du sang des quatre membres. Ce sang, il a déjà été mêlé avec celui des maîtres dont la puissance fut en un jour brisée par sa volonté plus puissante; c'est ce sang qui fécondera les germes que nous répandrons dans la société nouvelle! —

Jusque-là, le dieu avait été écouté avec un religieux silence; mais lorsqu'il acheva cette phrase, une sensation soudaine, un frisson de peur firent tressaillir tout l'auditoire, — à l'exception des deux saints et de Gesner, dont le

regard fixe étonna et troubla le regard même du dieu.

Cependant il continua et termina ainsi :

— A la place de la société qui sera detruite, faut créer une société nouvelle, et c'est vous qui êtes appelés à poser la première pierre de l'édifice. Fabricius, maintenant, est compté au nombre des glorieux ouvriers.

— Parbleu! se dit Fabricius, si l'édifice n'est pas plus facile à construire que le discours à comprendre, la besogne n'est point faite. Pour un dieu, il tient là un singulier langage.

Le dieu avait fini. Il se rassit, car il s'était levé; et il rayonna,—non pas de cet éclat que, nous profanes, nous avons cru voir quelquefois sur le front des dieux qu'en notre enfance on nous apprit à révérer : tels ne furent pas les symptômes de sa gloire. Ses deux sourcils se levèrent spontanément et graduellement, et d'un mouvement égal, ses yeux se grandirent, et son nez, naturellement aplati, se redressa et se gonfla avec une élasticité qui pour le moment doubla le volume des narines. La tête se porta en arrière comme celle d'un paon qui étale au soleil les mille couleurs de son plu-

mage; mais bientôt ramenés en avant, ses sourcils redescendus, son nez et ses yeux rentrés dans leurs limites naturelles, il ne resta plus aucun vestige de son triomphe et de sa joie; il redevint tel qu'il s'était montré d'abord aux regards de Gesner et de Fabricius.

Il s'agissait donc de recevoir Gesner. La cérémonie lui répugnait beaucoup, et, malgré les signaux de Fabricius, il faisait tentative de résistance. Cependant il allait céder, lorsque plusieurs coups frappés vigoureusement à la première porte de l'appartement, remuèrent de fond en comble cette mystique réunion.

Le dieu, le beau saint, le paralytique, dom Gerle, les frères, les sœurs, jeunes et vieilles, se poussèrent les uns sur les autres, et sortirent pêle-mêle par une porte dérobée, que le premier de ces saints en déroute ouvrit à ses compagnons de mésaventure.

II.

Le bain de Seine.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mais, monsieur, le poignard n'est pas une arme française !

LE PRÉVENU.

Si l'on considère tous les services qu'il a rendus à la liberté depuis Brutus, il a bien mérité ses lettres de naturalisation.

Mais Fabricius et Gesner se trouvèrent seuls de la société dans la rue Dauphine, alors appelée de je ne sais quel nom, — car il n'est guère probable qu'elle conservât, à cette époque, le titre pompeusement aristocratique dont elle

se pare aujourd'hui, sans que je prétende pour cela lui contester aucun de ses mérites : elle a des trottoirs et des boutiques superbes. —

— Sais-tu bien, dit Gesner, sais-tu bien, Fabricius, que j'ai été violemment tenté de prendre le dieu à la gorge?

— Je n'en crois vraiment rien, répondit Fabricius, je te connais homme trop sensé, pour te soupçonner d'une pareille folie. D'abord on t'aurait poignardé sans bruit; mais ensuite, supposons qu'on t'eût laissé la vie sauve, quel bien t'en serait-il revenu?

— C'est qu'il en coûte à un homme d'honneur de se soumettre à de semblables jongleries.

— Sottise que tu dis là! grande et malencontreuse sottise! La vie est-elle donc autre chose qu'une jonglerie continuelle? Sur quoi sont fondés les rapports de la société, si ce n'est sur des mensonges non moins innocens que la divinité empruntée du personnage dont tu parles? Lui, ou Jupiter, ou Jésus-Christ, que m'importe à moi, s'il en faut un?

— Il faut celui qui est, et non pas d'autres.

— Bien! mais celui qui est, tu ne le trouves

nulle part, tandis que celui-là, il existe en chair et en os, avec une puissance que tu ne peux nier, réunissant en lui les deux principes du bien et du mal.

— Et s'échappant de son temple, dit Gesner avec malignité, comme un voleur surpris par le bruit importun des pas d'une patrouille de nuit.

— Oui, oui, répondit Fabricius en riant de tout son cœur, nous avons eu une terrible alerte. Mais que diable sera devenu dom Gerle l'illuminé, avec sa robe de chartreux ?

En prononçant ces mots, Fabricius détourna la tête.

— Nous sommes suivis, dit-il bas à l'oreille de Gesner en lui pinçant le bras : prends garde, nous sommes suivis.

Ils sortaient de la rue Dauphine, dirigeant leurs pas vers le palais de l'Institut; ils continuèrent à marcher sans paraître changer de conversation : on les suivait toujours. Ils passèrent hardiment la grille du pont des Tuileries, et firent retentir ses pavés sous leur pas égal et mesuré. Arrivés au milieu, Fabricius se retourna tout à coup ; l'homme qui les suivait

était à quatre pas de là; il fondit dessus, d'une main lui serra le cou, et de l'autre plongea un stylet dans sa poitrine. L'enlevant aussitôt par-dessus les balustrades, un bruit sourd, envoyé par la Seine, avertit qu'elle avait reçu le cadavre d'un homme.

Fabricius reprit le bras de Gesner, qui s'était arrêté, sans avoir eu le temps de comprendre l'intention de son ami et de s'y opposer.

— Malheureux! qu'as-tu fait? lui dit-il en frémissant.

— J'ai poignardé un espion, répondit froidement Fabricius.

— Et pourquoi?...

— Pour sauver ta tête et la mienne! — Oui, les sauver! Nous n'avons pas été vus, et la Seine ne dira rien. Ah! si elle prenait un jour la parole pour raconter ses mystères, on entendrait d'étranges choses. Ta main tremble, Gesner; mais c'est folie, vraiment! n'avons-nous pas ensemble surpris, égorgé des avant-postes ennemis? De quel droit, je te le demande? du droit légitime de la défense. L'homme que la Seine vient d'engloutir, n'était-il pas une

sentinelle ennemie qui pouvait crier aux armes et nous faire massacrer? Eh bien! moi, qui ne me sens aucun goût pour les drames qu'on joue sur la place de la Révolution, par un bon coup de poignard j'ai mis obstacle à ce que, de cette fois du moins, on m'y comptât au nombre des acteurs.

— Je ne conviens pas que tu aies raison! mais si ta conscience t'absout, je n'ajoute pas un mot; elle est notre souverain juge.

Ils avaient traversé la cour du Louvre, et ils entraient dans la rue de la Bibliothèque. Ils frappèrent à la porte de l'hôtel de Nevers où ils demeuraient, et montèrent à la chambre qu'ils occupaient ensemble.

Fabricius fuma, chanta et se coucha. — Gesner ne dit rien, s'approcha du feu, plaça sa tête entre ses deux mains et pensa.

III.

Vingt et une têtes.

Vous vous étonnez sans doute, monsieur, qu'il se passe tant de scènes tragiques dans un pays qui se vante de la douceur de ses mœurs, et où les étrangers mêmes venaient en foule chercher les agrémens de la société, mais je ne vous cacherai point que, s'il y a toujours un certain nombre d'esprits indulgens et aimables, il reste encore dans plusieurs autres un ancien caractère de barbarie que rien n'a pu effacer.

VOLTAIRE.

La guillotine est comme Polyphème; elle se nourrit de corps humains, et elle n'a qu'un œil,— sa lunette.

JUBINAL.

Il faut bien vous dire un mot sur Gesner et Fabricius.

Tous deux avaient servi la république avec courage et distinction. Partis simples soldats, ils étaient devenus officiers supérieurs sans

qu'aucune voix s'élevât contre leur avancement, qui fut rapide. Ils l'avaient mérité; le soldat est bon juge. Ils faisaient partie de cette fameuse armée de Mayence qui soutint si bien un siége malheureux, que l'ennemi, en prenant la place épuisée, exigea d'elle, pour toute condition, le serment de ne pas porter les armes contre lui pendant un an et un jour. Le serment fut tenu religieusement; on fit partir l'armée mayençaise en poste pour combattre les Vendéens insurgés, et elle n'y manqua point.

Fabricius et Gesner commandaient un bataillon sous les ordres de Kléber. On les avait envoyés à Paris pour une mission secrète auprès des membres influens de la Convention : c'est à cette cause qu'il convient d'attribuer leur séjour rue de la Bibliothèque, hôtel de Nevers.

Rien, dans les deux amis, ne devait trahir deux personnages diplomatiques. Gesner, d'une taille élevée, au regard fièrement mélancolique, paraissait peu doué de cette finesse qu'exigeait le rôle qu'il avait à remplir; on l'eût plutôt cru destiné pour le travail solitaire du cabinet, ou l'exaltation du poète sur

les dunes, au bord du grand Océan. — Fabricius, au contraire, gros, gras, rond, visage franchement épanoui, malicieux et spirituel, si vous le voulez, avait l'air d'un homme incapable de garder un secret, d'un homme à tout conter au convive qui lui ferait raison, un verre à la main, auprès d'une joyeuse nymphe de l'Opéra.

Les apparences sont trompeuses; défiez-vous-en. Fabricius ne parlera à personne du pont des Tuileries tel qu'il l'a vu certain soir; et, pour que Gesner ne la comprenne pas toute entière, qu'on se garde de lui dire un mot de sa pensée. Voilà pourquoi ils étaient deux excellens diplomates. M. de Talleyrand ne doit plus tromper personne; on sait trop qu'il sait son métier.

A deux heures après minuit, Gesner se coucha; il avait eu tout le temps de méditer. Le lendemain matin, au petit jour, Fabricius, réveillé, troubla le sommeil de son ami, et, quoique la nuit pour lui eût été courte, il le força à se lever.

Ils sortirent ensemble et parcoururent tranquillement les rues immenses de la capitale

de la république; tous deux observant d'un regard curieux et attentif la physionomie de cette belle cité, qui tant de fois a changé d'expression. Elle ne présentait point alors les symptômes de détresse, de fureurs, d'anxiété, de mort, à un degré si effrayant, qu'elle les offrit plus tard; mais déjà cependant le cadavre des proscriptions se levait de la tombe où il dormait depuis la Saint-Barthélemy, et menaçait de la main tout ce qui portait en France une tête sur les épaules.

Gesner et Fabricius entendirent des enfans, le rire dans les yeux, se jouant, s'égayant ensemble, crier d'une voix douce : *Voilà le père Duchesne, achetez le père Duchesne, il est terriblement en colère le père Duchesne!*

Et la pâte molle des prolétaires, qu'un homme habile pétrit si facilement, disait :

— Écoutons le père Duchesne, il est l'ami du peuple, le peuple l'écoute et l'aime.

— C'est pourtant un voleur, murmura Fabricius; mais je connais mal les chefs du parti, si quelque jour ils ne lui font pas rendre ses comptes. La mort du corrompu sera pour eux preuve d'incorruptibilité. J'aurais plaisir à voir

la Seine le conduire à Saint-Cloud, ajouta-t-il en riant.

— Mais la Seine se refuse parfois à de semblables services, répondit une voix qui ne fut entendue que des deux amis.

Fabricius, derrière lui, reconnut l'homme qui la veille les avait suivis sur le pont des Tuileries; il se dérobait à travers la foule.

— Le coquin n'est pas mort, dit Fabricius à Gesner. Je ne me serais jamais cru capable d'une telle maladresse; mais qu'il ne me donne pas ma revanche! Il fuit; allons, c'est bon signe.

Les deux amis étaient dans la rue Saint-Honoré, ou plutôt Honoré tout court, car on les avait toutes désanctifiées; ils avaient l'intention de se diriger vers la place Vendôme, mais on marchait avec peine, la foule était considérable.

Ils y rencontrèrent peu de ces figures honnêtes et bienveillantes, dont Paris est si prodigue dans les temps ordinaires. Les visages et les costumes des hommes étaient changés, et ceux qui par hasard venaient à se montrer sous des habits convenables semblaient honteux et

tout prêts à en demander pardon : ceux-là avaient le front triste, et on voyait bien que sur leurs lèvres le sourire n'avait plus d'habitude; ils se glissaient le long des murs, les yeux baissés, comme si, dans tous ces hommes qui les pressaient, ils eussent craint de rencontrer un assassin.

— Vraiment, disait Fabricius, je suis républicain de tout mon cœur; je tuerais le pape pour le bien de la république, si sa mort était utile; mais tu conviendras que la vertu républicaine n'est guère aimable; c'est une déesse qui montre toujours les dents, qui vous regarde avec des yeux de crocodile quand elle ne s'amuse pas à vous caresser d'un poignard, car je m'imagine bien que ces gens-là sont la vertu républicaine incarnée.

— Ces gens-là, Fabricius, avec leurs sabots, leurs carmagnoles, tiendront dans l'histoire une place plus belle que tous les grands comédiens vêtus de pourpre et galonnés d'or depuis les pieds jusqu'à la tête. Songe donc aux siècles de honte et d'oppression qu'ils ont sur les épaules, puis mesure la vengeance à l'injustice, et dis en conscience lequel l'emporte.

— Mais s'ils ne s'étaient pas vengés?

— Ils ne changeaient pas de condition.

— Tu dis vrai peut-être; il est douloureux d'en convenir.

En face d'un magasin autrefois renommé :

— Vois-tu, Gesner, continua Fabricius, vois-tu, il m'est indifférent de coucher dix nuits de suite sur la terre humide avec les mêmes habits, les mêmes bottes; mais moi, j'aimais le luxe, la brillante fantasmagorie de l'or, des perles, des diamans : eh bien! la vertu républicaine a encore mis son crêpe de deuil là-dessus.

Une jeune femme, passant près d'eux, entra dans une allée, et s'enfuit en tremblant.

— Je ne suis pas de ceux qui craignent les balles et les boulets, qui reculent devant les baïonnettes; j'ai dormi, à Mayence, sous une voûte de feu; mais je ne voudrais pas voir trembler toutes les jolies filles en face de la vertu républicaine, quand elles ont si bien renvoyé les maximes de l'autre aux calendes grecques. J'en conclus donc que la république est admirable, mais la vertu républicaine est une.....

— Silence! mon ami.

La foule augmentait, s'arrêtant des deux côtés de la rue, les yeux tournés vers le marché des Innocens, inquiète, impatiente et pourtant silencieuse. On entendait seulement le cri des enfans qui offraient le *père Duchêne*, cri sinistre semblable à celui du courlis avant la tempête.

On parlait bas, comme si on eût craint d'être écouté, mais on pouvait s'apercevoir que les voix étaient émues. Le prolétaire n'était pas encore blasé sur le genre de spectacle qu'on allait lui offrir. On avait, il est vrai, fait sonner bien haut à ses oreilles que c'était la tête de ses ennemis qu'il verrait tomber; mais ces ennemis, il ne comprenait pas bien leur crime, et tout en les croyant coupables, sur la parole de ses maîtres, quelque confiant qu'il fût, il ne pouvait fermer entièrement les portes du doute.

D'ailleurs le prolétaire parisien n'est pas cruel de sang-froid: de tant d'hommes qui montèrent sur l'échafaud pendant le règne de la *vertu*, il n'en est peut-être pas dix, dont il aurait refusé la grâce, s'il eût été permis à eux de la demander, à lui de la donner.

Il faut pourtant convenir qu'alors les apparences étaient contre lui; et on doit bien pardonner à ceux qui l'ont accusé avec aigreur. Sa tournure, ses manières, ses cris, tout cela lui prêtait quelque ressemblance avec le tigre, et le jour dont nous parlons on aurait pu croire qu'il guettait sa proie avec la cruauté particulière à cet animal.

Un bourdonnement, un murmure, une commotion inexplicable, quelques battemens de mains, annoncèrent que l'attente des spectateurs était satisfaite. Un détachement de gendarmes se fit jour à travers la multitude, dont les rangs pressés s'ouvrirent, pour éviter le danger *du choc de la cavalerie contre des hommes à pied.* Derrière le détachement suivaient trois charrettes.

Dans les deux premières, ils étaient vingt, debout, les mains liées sur le dos, tous remarquables par la mâle expression de leur physionomie, et ces gestes d'exaltations communs aux martyrs qui ont été noblement fidèles à leur cause. Ils chantaient *la Marseillaise*, et parmi ces vingt voix dont le peuple avait autrefois pieusement recueilli les paroles au pied

de la tribune nationale, pas une ne tremblait au milieu de ce même peuple si rapidement devenu hostile.

— Regarde, Gesner, dit Fabricius, le cadavre de Valazé les suit dans la troisième voiture; ils l'ont placé obliquement sur la paille, pour que le peuple le reconnaisse. Le bourreau a l'ordre sans doute de lui trancher aussi la tête.

— Je voudrais mourir à leur place, répondit Gesner, et cependant il était nécessaire qu'on les condamnât... j'aurais cru plus de courage à Valazé, ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui; il devait à ses amis de mourir avec eux.

— Vois donc Brissot et Sillery : ne dirais-tu pas à leur figure riante, qu'ils sont au milieu d'une joyeuse réunion d'amis?

— Il y a là peut-être plus d'affectation de courage, que de courage réel. Je préfère l'air froid et dédaigneux de Vergniaud; il va mieux à sa position.

Et tout en prononçant ces paroles si cruellement sèches, une larme brilla dans les yeux de Gesner, car le cœur de l'homme valait mieux que la logique du citoyen.

Quelle âme ne se serait pas brisée à ce spectacle!

Là étaient réunis les patriotes les plus illustres de la république : ceux qui l'avaient voulue pure, noble, belle, grande, florissante; tous ces hommes étaient à la fleur de l'âge, tous avaient un nom connu, il n'en était pas un dont sa ville ne fût fière et jalouse. On n'avait à leur reprocher ni abus de pouvoir, ni orgueil, ni flatterie, ni trahison, rien, rien.—Innocens au tribunal de l'opinion publique! et pourtant il s'était trouvé des juges qui, la main sur la conscience, leur prononcèrent en forme un terrible arrêt de mort! Valazé y avait obéi sur l'heure en se frappant d'un poignard; les vingt autres y répondirent par un appel à la postérité; — la postérité a biffé le jugement, mais quand Fouquier-Tinville en donna lecture, il y avait loin de là à son annulation, il fallait d'abord le subir, et au bout de cette nécessité, — le néant.

Les voitures allaient lentement. A mesure qu'elles avançaient vers la place de la Révolution, les condamnés redoublaient d'énergie, leurs fronts devenaient plus rayonnans; il

semblait que la vie augmentait d'intensité, à mesure que le terme approchait, en raison du peu de temps qu'elle avait à durer.

La foule se pressait derrière les charrettes; mais un grand nombre de curieux, des plus avisés, enfilaient les rues adjacentes, afin de gagner le devant et l'avoir une bonne place pour le dénoûment du drame.

Les chants avaient cessé. Les condamnés se livraient au bonheur amer de se parler une dernière fois. Quelques grossières insultes leur furent adressées; mais quand on a l'échafaud en perspective, on n'est guère sensible à la piqûre d'une mouche : ils en montrèrent un visage plus serein.

Fabricius et Gesner suivaient tristement, les yeux baissés vers la terre, comme ceux qui accompagnent la dépouille d'un mort. Entraînés par le torrent, ils s'y laissèrent aller, et arrivèrent avec les charrettes sur la place de la Révolution.

Elle était pleine. Les charrettes s'arrêtèrent au pied de l'échafaud. La guillotine s'y dressait debout, hideuse de sa teinte horriblement rouge, mariée à son bourreau qui, d'une main,

la caressait, et de l'autre félicitait le voiturier sur sa bien-venue.

Les deux amis levèrent les yeux; ils ne trouvèrent pas une parole à se dire; leurs fronts pâlirent et se décolorèrent.

L'émotion fut générale; il y eut un moment de silence affreux, pendant lequel on put entendre de tristes et solennelles paroles.

Sillery monta le premier l'escalier de l'échafaud; il se tourna vers le peuple et le salua; s'abandonnant au bourreau, il se laissa placer sans résistance sur la planche fatale. Sa tête était sous le couteau... Elle tomba, et le pied du bourreau poussa le corps dans le tombereau.

Le couteau remonta silencieusement au faîte de la guillotine, tout sanglant du sang qu'il venait de répandre, et Vergniaud succéda à Sillery.

Dans trente et une minutes, de ces vingt hommes qui avaient un cœur, qui parlaient, qui étaient amis, citoyens, hommes enfin, il ne resta que quarante morceaux, vingt d'un côté, vingt d'un autre, et que l'on confondit pêle-mêle dans une même fosse.

— Si le dieu avait voulu, ils vivraient en-

core, dit Fabricius d'une voix presque éteinte; mais si le dieu vit demain, nous l'aurons bien voulu.

— Il faut qu'il vive, Fabricius; sa mission n'est point encore accomplie. Il vaut mieux qu'eux tous, quoiqu'on le haïsse davantage.

— Je l'ai bien pensé, répliqua Fabricius; car s'il était seul...Mais à quoi servirait?... Marat de moins, s'en est-on aperçu?

Ils disaient ces choses tous les deux en s'éloignant de la place de la Révolution.

IV.

Le dîner des Montagnards.

> Tout fut crime alors, excepté le crime même. Plus de suspects : tous étaient coupables. L'arbitraire n'a point à décider quelles actions sont criminelles: dès qu'un homme lui est suspect, il n'est point innocent.
>
> ROEDERER, *de la Terreur.*

Dans la maison située au coin gauche de la cour du Commerce, rue de l'École-de-Médecine, il devait y avoir un grand dîner. La salle, où les convives allaient être réunis, n'était ni belle ni splendide; mais le maître du lieu avait un nom,

qui parlait à l'esprit et au cœur en frappant les oreilles.

C'était un homme de haute taille, ayant des formes athlétiques, et paraissant propre aux luttes du pugilat. — Ce ne sont pas celles-là qui firent sa renommée. — Le désordre de ses vêtemens annonçait qu'il se souciait peu de la régularité dans les choses domestiques; et ses cheveux dérangés, ses traits heurtés, son regard mobile, sa lèvre frémissante, disaient qu'il y avait dans son âme vingt passions en germe, qu'elles pouvaient éclore toutes à la fois, et lui, les subir sans en être démonté.

Il souriait par intervalle, en caressant une petite fille qui se jouait dans ses jambes; car il était assis auprès du feu. — Une jeune femme entra, bien jolie, bien fraîche, parée avec un goût exquis.

— Julie, viens près de moi, lui dit-il; j'ai besoin que tu m'embrasses.

Elle se reposa sur ses genoux, et lui passa un bras autour du cou.

— Je suis damné de ce jour! s'écria-t-il; damné dans ce monde, j'irai damné au néant... Voilà l'heure qui sonne, Julie; l'entends-tu?

Maintenant ils montent sur les charrettes. — Vingt d'un coup, d'un seul coup... Si j'avais bien voulu, je les aurais sauvés. — Ils étaient si fiers, si orgueilleux; au moindre mot, ils me jetaient au visage le sang des prisonniers de septembre. Eh bien! ils mentaient, ils mentaient indignement! —Julie... ils approchent... Que leur sert aujourd'hui d'avoir été grands et beaux parleurs, d'avoir insulté Danton! Mais, Julie! je te jure que je ne désirais pas leur mort.

Il essuya quelques gouttes de sueur qui tombaient de son front. La jeune femme, qui avait la voix douce, parvint à le calmer avec quelques paroles. Il parut se reposer dans l'amour du mari et la tendresse du père; mais, quand la pendule sonna quatre heures, il se leva furieux, jetant presque à terre sa fille et sa femme; et d'une voix qui avait souvent tonné comme le canon des batailles : — Voilà leurs vingt têtes qui sont tombées; mais que la mienne tombe avec elles, si on ne s'arrête pas là!

Il pleura, puis il s'assit de nouveau près du feu. Il resta silencieux : sa femme ne put en tirer une parole.

Mais bientôt, Talien, Barrère, Hérault de Séchelles, Desmoulins, entrèrent ensemble, et toutes les traces de son émotion disparurent. D'autres convives vinrent un instant après, et, pour clôture, Gesner et Fabricius. Danton leur serra cordialement la main : il était intimement lié avec Fabricius.

On se mit à table.—Vingt et un convives!—nombre égal à celui des condamnés. Le hasard plaça Gesner entre le *dieu* et le jeune *saint* de la rue *Contrescarpe*. Danton avait près de lui Desmoulins et Legendre.

Quoique tous les convives eussent jusque-là poursuivi le même but, on s'apercevait déjà à leurs ménagemens réciproques, que le moment n'était pas loin où les hostilités allaient commencer entre eux.

D'abord le repas fut sérieux et d'un silence à peine interrompu par quelques phrases isolées; mais le vin, qui n'était pas ménagé, échauffa les têtes, et, le grand ressort de la discussion une fois lâché, elle partit sans qu'on pût prévoir jusqu'où elle irait.

Le dieu, dont la voix nazillarde ressemblait à celle d'un prédicateur puritain, vivement in-

terpellé par Camille Desmoulins, se leva rouge de colère, et s'écria :

— Je dis qu'il ne peut y avoir pour les plaindre que des aristocrates.

— C'est moi que tu appelles aristocrate, répliqua le jeune député, moi?... Robespierre, je t'engage à te rétracter; car, si je ne respectais la maison de Danton...

Il n'acheva pas, mais son geste fut expressif.

Barrère, qui craignait les querelles, Barrère, le roi du juste-milieu d'alors, qui redoutait de prendre parti avant que la victoire fût entièrement décidée, Barrère s'interposa.

— Vraiment, pourquoi toujours revenir sur le passé? Ne pouvons-nous vivre un instant sans nous gorger de politique? Danton, je te félicite sur l'excellence de ta cuisine.

Robespierre lança un regard de mépris au conciliateur.

— Savoure des mets exquis, voluptueux Sybarite; mais bouche-toi les oreilles pour ne pas entendre le peuple crier : Misère!

— Eh! mon Dieu! nous faisons à la Convention des lois qui veillent à sa subsistance.

— Tu as raison, dit Desmoulins en se mor-

— Réponds tout haut, Robespierre, reprit Danton. — Parle, Gesner; que te disait-il? Il n'y a point de mystère ici; chacun doit exprimer hautement sa pensée.

— Parle, parle, citoyen, dit aussi Robespierre, puisqu'on te le demande, parle.

Gesner se leva avec beaucoup de dignité.

— Robespierre pense que Danton est le plus sincère des patriotes, mais qu'il veut terminer trop tôt sa journée. La révolution ne se finit pas en trois coups de collier; il faut plus d'efforts pour la maintenir que pour la proclamer. Robespierre pense donc que le bras du bourreau doit toujours être levé, et ne se reposer qu'après avoir fait tomber la dernière tête ennemie.

— Qui jamais a soutenu le contraire? s'écrièrent à la fois Camille Desmoulins et Danton; mais les hommes égarés sont-ils des ennemis? les hommes qui se trompent sont-ils des ennemis? les hommes qui furent les plus opposés au tyran sont-ils des ennemis? Dangereux à la Convention, dangereux au ministère, dangereux aux armées, d'accord; eh bien! qu'ils redeviennent simples citoyens, mais ne les tuons pas.

Billaud-Varennes, remuant la tête, s'adressa à Danton.

— On m'a dit, Danton, que tu avais offert aux Girondins ta main de Montagnard; mais qu'ils l'avaient refusée, parce qu'elle était encore tachée du sang de septembre.

Danton furieux, se ruant sur l'insolent railleur, allait le saisir à la gorge; Desmoulins l'arrêta :

— Tu mens, tu mens, lâche moine! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas moi qu'il faut accuser, répliqua froidement Billaud-Varennes, c'est celui qui m'en a fait le rapport.

— Et quel est celui-là? nomme-le, je l'écrase à l'instant!

— O mon Dieu! un de tes amis, le plus pacifique de tous les hommes, Barrère de Vieusac.

— Danton! Danton! dit ce dernier d'une voix suppliante, ne te fâche pas! Billaud-Varennes a mal interprété; je lui ai fait part d'un bruit que les Brissotins avaient répandu, mais sans y croire moi-même.

— Bien, bien! répondit Danton; ta justification, à toi, est toujours prête.

— Vraiment, dit Gesner à Robespierre, vraiment, citoyen, les destinées de la république sont compromises sur le volcan de passions si vives.

— Le volcan se consumera lui-même. Que devenir avec de pareils hommes? Aujourd'hui ils se plongeront dans le sang jusqu'aux genoux, et demain ils pleureront à la vue d'une charrette qui porte des aristocrates à la guillotine. Soldats qui ne sont braves que dans la colère! et c'est alors qu'on frappe mal; au lieu que si l'âme est tranquille on discerne tous les coupables, sans erreurs et sans oubli. Ah! je voudrais bien que le moment du repos fût arrivé; mais puisqu'il faut parcourir l'océan des révolutions avant de toucher au port, ne convient-il pas qu'un sage pilote jette à la mer tous les hommes qui mettraient le navire en danger?

— Je m'aperçois que toi tu comprends à merveille la révolution; ton cœur est caché sous une triple cuirasse, reprit Gesner.

— Le poignard d'un assassin le trouverait pourtant bien, n'est-ce pas?

Et en disant cela, il lança un regard inqui-

siteur sur les traits de Gesner; ils étaient impassibles.

Danton, qui avait bu fréquemment et beaucoup à la fois, se tenant à peine debout, appuyant ses mains sur la table, proposa le toast suivant:

— A la république, une et indivisible.

— Vive la république! répondirent tous les convives.

— A ses victoires! continua Danton.

Un bravo universel salua ce dernier vœu.

Camille Desmoulins prit la parole:

—A la force et à la terreur de la république!

Les convives étonnés se regardèrent.

— Et à la clémence quand ses ennemis trembleront tous! ajouta-t-il.

Mais, à l'exception de Danton, qui serra la main de son jeune ami, un froid silence accueillit ce toast.

Le beau saint de la rue Contrescarpe, Saint-Just, de son nom d'homme, Saint-Just, qui dans le procès de Louis XVI avait montré une si épouvantable logique, Saint-Just se leva aussi, quoiqu'il n'eût pas dit un mot pendant tout le repas.

— Citoyens! dit-il, je propose un toast à la vertu et à la morale. La vertu : c'est voir la république avant toutes choses, c'est lui sacrifier les liens de famille et d'amitié, c'est prononcer sans pitié la mort d'un fils, s'il a conspiré le retour des Tarquins. La morale, citoyens, est écrite dans la vie de Cincinnatus; elle veut que le républicain repousse le luxe et les richesses; elle veut que la révolution, qui demande des sacrifices, le laisse plus pauvre qu'elle ne l'a trouvé.

— A la vertu, à la morale!

Ce toast, comme celui de Desmoulins, fut reçu froidement. Robespierre et Couthon, le saint boiteux de la rue Contrescarpe, félicitèrent seuls le représentant de leurs opinions de sectaires.

On quitta la table, et les convives se séparèrent : quelques-uns se rendirent à leurs clubs, d'autres restèrent avec Danton, d'autres enfin rentrèrent chez eux, et, parmi ces derniers, Gesner et Fabricius.

V.

Le Dieu.

> Un des êtres les plus odieux qui aient dominé les hommes, et on dirait des plus vils, s'il n'avait eu une conviction forte et une intégrité reconnue.
>
> THIERS.

Le lendemain matin, de bonne heure, Gesner était chez Robespierre.

Une jeune fille, à peine âgée de douze ans, fraîche, gentille, toute belle encore d'innocence, l'introduisit, d'un air riant, dans une salle d'é-

tude où elle le fit asseoir. — Elle le salua gracieusement et le laissa seul.

Gesner jeta les yeux autour de lui avec un sentiment de curiosité bien pardonnable, si l'on réfléchit à l'importance du personnage dont il foulait les fauteuils.

L'ameublement était simple. Une table en bois noir, de nombreux cartons, beaucoup de papiers, une bibliothèque, quelques fauteuils, le tout symétriquement rangé; tels étaient les ornemens du lieu où se réglaient parfois les plus hauts intérêts de la république.

Gesner songea à cette puissance de popularité que Robespierre devait à un enchaînement de circonstances si singulières. Ce n'était certes pas à l'homme seul qu'elle avait été acquise; il ne possédait ni la grâce qui captive, ni l'éloquence qui subjugue, mais c'était bien à l'idée qu'il représentait cet homme; et comme on le voyait intègre, incorrompu, pauvre, sage, austère, et comme il n'avait point encore assez de force pour faire profit de cette idée à son ambition, il était à lui seul, avec ses discours, ses habitudes, sa modeste fortune, — il était la répu-

blique de fer prêchée par la Montagne, et idolâtrée des prolétaires.

Gesner lui-même, homme supérieur, cédait à l'ascendant de ce bonheur de position, de cette vérité de conduite; il poussait aussi à ses dernières conséquences le principe de l'égalité, et, ne tenant pas compte des obstacles, il le voulait triomphant.

Et lorsqu'il se figurait Robespierre assis la nuit, près de cette table éclairée par la douce lumière d'une lampe, méditant, au milieu d'un profond silence, sur les chances diverses de ses utopies politiques, pouvait-il voir en lui l'homme cruel, impitoyable, dont le nom chaque jour était cent fois maudit par les victimes que le terrible tribunal envoyait à l'échafaud? Mais non, certainement : la cruauté consiste à être témoin des douleurs d'autrui, à les entendre, à les comprendre et à y rester insensible; lui, politique, sectaire, logicien, avait-il jamais contemplé les souffrances de ceux qu'il faisait souffrir! Une sentence de mort, — c'était le résultat positif, nécessaire, indispensable, d'une idée principale qu'il avait émise, expliquée à la tête de la page, et arrivait à la

fin de cette page le décret fatal, preuve irrécusable de la vérité qu'il avait avancée, décret écrit d'une main sûre quoique la plume eût été trempée dans le sang!

Ainsi raisonnait Gesner sur le compte de Robespierre.

Pendant qu'il tournait dans le cercle de ses idées, Robespierre entra; sa mise était soignée, toute sa personne brillait de propreté.

Il tendit la main à Gesner, et s'assit à côté de lui.

Il y avait dans ses traits une grande altération; son front soucieux portait plus de rides que de coutume, ses yeux étaient rouges et fatigués. Peut-être que les têtes des vingt et un Girondins lui avaient servi d'oreiller pendant la dernière nuit, et qu'il n'avait pu dormir. Les morts ne reviennent pas vivans, mais ils reviennent morts; et il n'est confession, messe ou philosophie qui puisse les chasser. Bon gré mal gré il faut les subir face à face; et, fermez-vous les oreilles, s'il vous plaît, vous n'entendrez pas moins leur bouche sanglante crier : Assassin! — C'est de bien mauvaises nuits qu'on se prépare.

Robespierre soupira, et avec beaucoup de tristesse, il dit à Gesner : — Je ne vous attendais pas encore.

— C'est cependant l'heure que vous-même m'avez fixée hier.

— Oui, oui, je me le rappelle, tu as raison. Eh bien! que me veux-tu? parle.

— Lis d'abord cette lettre; je parlerai ensuite.

Robespierre la prit des mains de Gesner, en laissant voir une méfiance qu'il ne fut pas maître de dissimuler, comme si cette lettre avait pu lui être fatale. Il lut tout haut :

« Je recommande à Maximilien le citoyen » Gesner. Il peut se confier à lui entièrement: » le citoyen Gesner est discret et incapable de » trahison. J'embrasse Maximilien.

» Comtesse de Melville. »

— Jeune homme! s'écria Robespierre avec emportement, quand l'as-tu quittée?

— Elle m'a défendu expressément de répondre à cette question.

— C'est bien, c'est bien. De ce jour, tu peux me regarder comme ton ami.

— Je t'en remercie. Maintenant je parlerai.

J'arrive de la Vendée; on s'y bat mal; tout y est en désordre, rien ne va. Rossignol a remplacé L'Échelle, mais il ne vaut pas mieux que lui : d'ailleurs, c'est un pillard que toute l'armée méprise.

— Je le sais; mais il est justement l'homme qu'il nous faut : un général en chef de nom, voilà tout. N'a-t-il pas des officiers instruits qui l'entourent? les représentans du peuple ne sont-ils pas là?

— Les représentans? ils détruisent en un seul jour l'ouvrage de tout un mois. Robespierre, la guerre doit être faite par des hommes de guerre. Qu'on les punisse s'ils sont coupables; mais au moins qu'on les laisse commander. Il y aurait trop d'ineptie à les rendre responsables d'une volonté qui n'est pas à eux.

— C'est vrai, c'est vrai; j'instruirai le Comité. Mais, toujours, pour général en chef, un mannequin, un homme de paille, inflexible sur ce point.

— Mais au moins que ce général en chef soit forcé de suivre les avis de son conseil, et ne compromette pas l'armée par son ridicule en-

têtement ou sa lâcheté, comme L'Échelle à Laval.

— Oui, oui, des ordres seront donnés. Gesner, toi, on te nommera chef de brigade. Que cette guerre soit donc promptement terminée; c'est un chancre qui ronge la France.

— On attendra long-temps encore. Du reste, l'objet de ma mission est celui-là. Amnistie générale, ou destruction complète: amnistie, telle est la pensée de Kléber, destruction, celle de Turreau.

— Destruction! destruction! Gesner, crois-tu qu'il soit d'un bon citoyen de laisser debout les ennemis de la république? Destruction! Partout le fer, partout la flamme; c'est une plaie qui ne peut guérir que par le feu. — Ne voulaient-ils pas, ajouta-t-il d'une manière dédaigneuse, ne voulaient-ils pas qu'on fît grâce aux Girondins! Danton l'a demandé, Desmoulins en a pleuré comme un enfant. Les insensés! pensent-ils donc, qu'après avoir brillé sur la scène politique, on consente sans réserve à se cacher dans les rangs obscurs des citoyens vulgaires: on ne se résigne pas si facilement au néant. Je dis, moi, qu'ils ne pou-

vaient vivre sans tenter de ressaisir la place d'où ils étaient chassés. C'eût été les établir en conspiration permanente. Vous leur faisiez grâce aujourd'hui, demain ils auraient demandé vos têtes, et, pour arriver jusqu'à eux, il eût fallu marcher sur des milliers de cadavres. Voilà donc une grande humanité !

Il se tut pendant quelques instans. Gesner gardait le silence; mais bientôt Robespierre reprit sur un ton moins violent, mais avec une expression satanique :

— Danton! Danton! il a du cœur, mais de la tête, non. Il ne comprend pas la révolution. Oh ! moi, je l'ai bien comprise. Il y a à détruire, donc il faut être sans pitié; mais il faut détruire savamment, ne pas frapper comme Marat, les yeux fermés ; il suffit d'abattre les têtes qui servent de ralliement, d'arracher les langues qui osent parler. Qu'importe de laisser debout quelques trembleurs, quand ils seront forcés de vous sourire et de vous tendre la main? je les y forcerai bien, je ferai la terreur. — Le père craindra de pleurer son fils, l'ami refusera l'hospitalité à un ami; et puis, plus tard, quand les Français se seront façonnés à la liberté, quand

le dernier esclave aura désappris son métier, je leur dirai : — Vivez en paix maintenant; je vous ai fait un peuple de frères; le sang vous a régénérés; la peine de mort est abolie!

Il venait de terminer cette théorie si éloquemment barbare, on frappa à la porte, et une petite voix demanda : — Est-il permis d'entrer?

C'était la jeune fille qui avait introduit Gesner.

— Monsieur Robespierre, dit-elle, voilà des lettres qui viennent d'arriver.

— C'est bien, mon enfant, merci; mais il ne faut plus m'appeler monsieur, entends-tu? il n'y a plus de monsieur à présent; je suis le citoyen Robespierre.

— Tant pis, répondit-elle, j'aime mieux vous appeler monsieur Robespierre que citoyen Robespierre.

— Et pourquoi? lui demanda-t-il en riant.

— Parce que, voyez-vous, j'appelle Pierre Godin, votre décroteur, citoyen Godin, et je ne voudrais pas vous appeler comme Pierre Godin.

— Eh! qu'est-ce que ça peut te faire?

— C'est que, voyez-vous, il me semble qu'il

y a une différence entre vous et Pierre Godin.

— Non, mon enfant, lui dit-il d'un ton caressant; non, il n'y en a aucune, tous les hommes sont égaux aujourd'hui. Je suis autant que Pierre Godin, Pierre Godin est autant que moi.

— Pourtant, reprit-elle avec une malicieuse finesse, pourtant Pierre Godin, quand il vous parle, découvre sa tête, et vous, vous gardez toujours votre chapeau, puis vous parlez toujours en vous tenant droit, et lui il se baisse jusqu'à terre, puis vous vous mettez en colère contre Pierre Godin si vos souliers ne sont pas bien cirés, et je n'ai jamais vu Pierre Godin se mettre en colère contre vous.

— Allons, tu es une petite méchante, dit-il en lui donnant un léger coup sur la joue; tu vas dire à ta mère de me préparer mon déjeûner.

— Oui, mon... — Elle se reprit : Oui, citoyen Robespierre. —

Il la baisa sur le front, et, prenant sa main :

— As-tu été bien sage aujourd'hui ?

— Oui, citoyen.

— Je n'ai pas le loisir de te faire lire; n'en profite pas pour être paresseuse. Je verrai bien

comment tu auras employé ton temps... Ton frère a-t-il promené mon chien?

— Oui, citoyen, mais il s'est battu avec un autre et il a été mordu à la cuisse.

— Le pauvre animal! il est si doux, si caressant! La morsure est-elle bien grande?

— Non, citoyen.

— Tant mieux, tant mieux; je vais aller voir ça. Et mes pigeons, as-tu bien soin d'eux?

— Oui, citoyen.

— Ces malheureuses petites bêtes! l'autre jours tu les avais laissées sans eau. Tu ne sais donc pas combien on souffre de la soif? Tu n'as pas le cœur sensible, Rose; il faut t'accoutumer à être compatissante.

— Oui, citoyen... Adieu, on va vous préparer à dejeûner.

Elle sortit vive, légère enfant... et la porte était fermée sur elle que Robespierre la regardait encore.

Pendant tout le temps que dura ce dialogue, Gesner, les bras croisés, l'œil triste, les avait constamment fixés tous les deux.

Lorsque la jeune fille eut disparu, Robespierre se plaça devant la table, où les lettres

avaient été déposées, et se mit à parler tout seul, comme s'il eût oublié qu'il y avait quelqu'un auprès de lui.

— Elle est gentille, cette petite rose! ce sera une bonne femme de ménage.

Il se frappa le front.

— Oui, s'écria-t-il, voilà le secret des révolutions; il faut être sans pitié et sans colère! Mais voyons ces lettres.

Il en lut plusieurs qui le firent sourire.

— Ah! on me menace du poignard; c'est un signe que je deviens plus populaire. — Quoi! que je prête ma voix au tyran, que j'aide à le replacer sur son trône, et de belles récompenses... Les rois n'ont de mémoire que pour les offenses. En revenant, ils ne pardonneraient rien; et puis, moi! c'est à moi qu'on s'adresse! Ah! je suis républicain, franchement républicain : la liberté triomphera. Des récompenses! Les sublimes ouvrages de Rousseau, la famille vertueuse dans laquelle je vis, la solitude tranquille de mon cabinet, la réputation d'un bon et honnête citoyen, voilà les seuls biens..... Il ne m'est pas encore permis d'en jouir. Commençons par poignarder l'aristocratie.

Jamais Robespierre, devant aucun de ses collègues les plus intimes, ne s'était laissé entraîner si loin. Il apportait au contraire dans toutes ses relations une réserve extrême : réserve qui lui avait valu grande renommée de prudence et de circonspection, et l'avait rendu si redoutable à des rivaux, auxquels il ne se livrait pas. Mais la lettre que Gesner lui avait présentée, était un talisman destiné à opérer merveilles.

Gesner n'en manifestait aucun étonnement: il était froid, poli, plein d'assurance; et, à l'exception de l'âme, qu'il avait grande et belle, c'était le digne pendant de l'homme devant lequel il se trouvait. — Deux têtes à idées fixes, tout à ces idées.

— Citoyen Gesner, dit Robespierre d'un ton léger qui ne lui était pas habituel, tu as dû penser l'autre soir que j'étais un misérable, un hypocrite, un imposteur, en me voyant usurper le rôle d'un dieu.

— Dans une maison de fous, les personnes saines peuvent oublier un instant leur raison.

— C'est que, vois-tu, dans la rue Contrescarpe ma main tiendra le fil de bien des cons-

pirations : c'est un repaire de royalisme. Tu ne sais pas tout ce qu'on m'a proposé. Je me contente d'être dieu. Jésus-Christ n'a-t-il pas commencé dans une étable? Il enseignait aussi des réformes salutaires; il s'entourait de femmes, d'illuminés : ce sont les canaux de la révélation. Si j'allais remplacer Jésus-Christ! ajouta-t-il presque en badinant.

Il attendait la réponse de Gesner, et, n'en recevant pas, il reprit d'un air très-sérieux :

— Chaumette et l'infâme Hébert travaillent à détruire toute croyance : qu'ils guillotinent le christianisme, je leur abandonne son cadavre. Mais il faut à la France une religion épurée, une pensée religieuse, un culte religieux, une foi, des solennités, la religion de Rousseau. Il y a un dieu, Gesner, un dieu rationnel et raisonnable. Nous avons reçu de lui mission d'établir la liberté sur les ruines de l'aristocratie; c'est lui qui donne à nos bras la force nécessaire pour frapper les ennemis de la république.

— Mais seulement les ennemis, répondit Gesner.

— Je sais que, ne pouvant tout faire nous-

mêmes, nos proconsuls se tromperont quelquefois. Mais qu'importe qu'une tête innocente vienne de temps en temps tomber dans le fatal panier à côté d'une tête justement proscrite! La vie d'un homme n'est rien, et celui qui meurt de la sorte doit bénir cette erreur. Elle lui prouve, du moins, qu'au gouvernail de la république sont des pilotes qui veillent sévèrement à son salut.

— Mais si quelqu'un t'accusait de vouloir renouveler le personnage de Cromwell?

— Je lui répondrais que je suis trop fier pour devenir une mauvaise doublure. Mais, d'ailleurs, où est mon armée à moi? quels hommes obéissent à mon commandement? J'ai quelque puissance, il est vrai, mais c'est une puissance d'opinion. Le jour où cette opinion m'abandonne, je reste seul, comme La Fayette après le 10 août. Ma puissance tient à mon patriotisme, parce que je ne suis puissant que par les patriotes. La cause cessant, l'effet cesse avec elle.

Gesner se leva; Robespierre lui pressa la main.

—Adieu! lui dit-il, adieu! Nous ne nous rever-

rons sans doute pas. Les balles des brigands vous tueront peut-être, et moi je dors sur l'échafaud où sont montés les Girondins : Carra m'y attend. Adieu, citoyen! ne vous mêlez d'aucune intrigue, et vous aurez un défenseur dont la voix sera écoutée. Il en est besoin ; les dénonciations ne manquent pas. Si vous revoyez la comtesse de Melville, dites-lui comment ses désirs ont été une loi pour Maximilien Robespierre. — Adieu !

******

VI.

La voiture publique.

Voyager est, quoi qu'on en puisse dire,
un des plus tristes plaisirs de la vie.
Mme de Staël.

Gesner et Fabricius quittèrent Paris sans regret. Ils avaient été en relation avec tout ce qu'il contenait d'illustre par le crime, la vertu et le talent; mais ils s'en étaient vite fatigués. Du théâtre où les grandes choses se faisaient

on ne voyait que des têtes séparées du tronc nager dans une mer de sang. Horrible spectacle, et qui dura si long-temps!

La voiture les entraînait rapidement, seuls tous deux, sans autre compagnon de voyage; ils suivaient la route de Versailles, devant traverser toute la Normandie pour s'arrêter au Mans.

Fabricius s'efforçait d'égayer le voyage par quelques joyeux propos, quelques remarques satiriques sur les différens personnages qu'ils avaient visités. Gesner, plus sombre, plus sérieux, plus triste que de coutume, écoutait à peine son ami, et souvent ne lui répondait pas. Fabricius en était donc réduit à penser tout haut.

— N'est-ce pas que Versailles est une ville admirable? rien que pour cela j'estimerais Louis XIV. On dit cependant que, fatigué du spectacle des tombeaux de sa famille, épouvanté par tout ce qui lui parlait de mort, il fit construire cet immense château pour être à l'abri de Saint-Denis, et mettre ainsi une montagne entre lui et ses funérailles.

— Crois-tu cela? demanda Gesner.

— Mais on en pourrait douter.

— Tant pis pour l'honneur de ton jugement, car.....

Et la voiture emporta le reste de la réponse.

— Toi, Gesner, continua Fabricius, toi qui aimes la poésie, le clair de lune et les vieilles tourelles, tu dois trouver ces grands escaliers bien monotones et horriblement froids. Il y a quelque différence avec les manoirs de la Vendée, que nos braves soldats ont incendiés pour obéir au Comité. Eh bien! moi, qui ne me prends jamais à rêver, qui laisse venir la vie et m'en arrange au hasard; moi, je ne peux passer sans émotion devant cette belle demeure; elle s'est élevée au milieu de la gloire des armes et des lettres; Racine et le grand Condé s'y sont donné la main, et je montrerais bien l'arbre de la petite Lavallière qui boitait si délicieusement: cet arbre se souvient encore de tout l'amour qu'elle avait pour le roi.

Ils sortaient du parc; bientôt Saint-Cyr s'offrit à leurs regards.

— Que de jolies têtes ces murs ont renfermées, lorsque la dame du cul-de-jatte Scarron

y venait briller de son diadême clandestinement royal. Gesner, ne t'est-il pas arrivé quelquefois, par un sommeil léger, de te sentir transporté dans un chœur de jeunes vierges aux figures aériennes, toutes légères, toutes belles, toutes avec des yeux humides de volupté. Gesner! ce songe, il a été réalité pour un homme, et un homme qui comprenait les femmes. Louis XIV est entré là, et il a vu, et il a parcouru ce sanctuaire, et, s'il avait ouvert les bras, elles se seraient pressées autour de lui à qui s'y jetterait la première. Le métier de roi ne vaut-il donc pas bien la peine qu'on s'expose au poignard ou à l'échafaud!

— Fabricius, tu vois trop le sourire des choses: comment oses-tu parler ainsi de la royauté, quand son dernier représentant, qui avait des vertus privées, était cependant prince perfide et citoyen rebelle? et Louis XIV, son aïeul, n'a-t-il pas ordonné le massacre des familles protestantes? et Louis XV n'a-t-il pas attenté publiquement à l'honneur de toutes les femmes? Il faut que la France oublie le nom de roi, ou bien qu'elle se le rappelle comme une de ces grandes calamités qui, racontées par les

vieillards, effraient encore les jeunes générations.

— Mais pour les consoler, ces jeunes générations, on dira, qu'à Louis XVI, le prince perfide, le citoyen rebelle, succéda le sage, l'incorruptible Robespierre; et, quand elles demanderont l'histoire de ce grand homme, on pourra les envoyer chez le bourreau; c'est là que seront déposés les fastes de sa gloire.

— Fabricius, dit lentement Gesner, tu joues avec ta tête.

— Non, vraiment, je m'en garde bien, car j'y tiens beaucoup; seulement j'ai douleur que tu sois dupe de ce pédant à ailes de pigeon. La terreur est une nécessité peut-être, une cruelle nécessité; mais ceux qui la font, Gesner, la font à leur profit. Songe donc que Robespierre se laisse pousser par la fortune, et qu'*elle* le poussera loin, si l'on n'y met bon ordre. Aujourd'hui nous sommes libres, parce qu'on nous appelle républicains; si le nom changeait et que les choses restassent, où trouverais-tu esclavage plus dur? — et des esclaves plus soumis? — ajouta-t-il en soupirant. Ce n'est

pas que je craigne encore : tant que Danton vivra, Robespierre sera baillonné, il marchera droit s'il veut marcher ; mais Danton mort, et il peut mourir, et il mourra bientôt, Danton mort, la tyrannie déborde, et alors il faut vite tuer le tyran, ou nous sommes tous pris sous l'épervier.

Le dialogue se sentait un peu du lieu de la scène ; il était décousu, vague, confus ; et puis, Gesner ne répondant que par caprice, il arrivait souvent que Fabricius faisait la demande et la réponse, et cela donnait à son style oratoire une couleur toute particulière. Cependant, ayant abordé de hautes questions *palpitantes d'intérêts*, il força son ami à prendre une part plus active dans la conversation.

Les personnes qui, comme moi, sont curieuses des choses et des hommes de 93 les eussent écoutés avec plaisir ; mais ayant perdu une partie de ce qui fut dit alors, l'auteur coupe ici tout court, et descend avec les deux amis au bourg de *la Queue*, où la voiture relaya pour la seconde fois depuis son départ de Paris.

Ils montèrent la côte à pied. La nuit était venue ; il faisait un temps froid, pluvieux, fa-

tigant. L'air tiède de la voiture les reprit tout disposés à dormir.

Le sommeil est lourd et pesant en voyage, sujet à secousses et à réveils fréquens, dépendant d'une ornière ou d'un cheval qui s'abat; mais tant bien que mal on dort, et là, comme sur le duvet, on oublie la vie, ses plaisirs et ses peines; — On redevient néant.

C'était pendant le plus profond de ce sommeil que la voiture s'arrêta subitement. Un coup de feu partit aussitôt, et deux têtes d'hommes se montrèrent à chacune des portières.

VII.

Les voleurs de grand chemin.

Il se défendit contre les deux brigands, et montra qu'il égalait le courage de ses héros.

VIE DU TASSE.

Il est inutile d'écrire en tête de ce chapitre que Fabricius et Gesner ouvrirent aussitôt les yeux.

— Nous n'en voulons ni à votre vie, ni à votre bourse, dirent d'un ton fort poli ceux

qui pendaient aux portières; c'est l'argent de la république qu'il nous faut.

— Tu parles comme un prince du sang, répondit Fabricius; mais tu devrais le savoir, mon brave, le temps de leur obéir est passé. Liberté, égalité ou la mort !

En prononçant ces paroles, il avait armé ses pistolets; le coup partit bien dirigé, et le prince du sang tomba raide mort dans la boue.

— A un autre maintenant! s'écria-t-il.

Les portières furent ouvertes, et les deux amis, près l'un de l'autre, le sabre dans les dents, le pistolet au poing se préparèrent à soutenir la lutte, quel que fût le nombre des assaillans. Ils étaient cinq : trois balles en étendirent trois à terre. Maintenant, deux contre deux, ils se battirent avec le sabre.

De chaque côté il y avait adresse et courage. La victoire restait indécise, malgré les ténèbres, le fer rencontrait le fer qui défendait passage. Mais Gesner, maître de ses sens, calme, froid, sans colère, parvint à tromper son ennemi, et jusqu'à la garde le sabre lui pénétra dans la poitrine; il le retira avec lenteur, et, contemplant le cadavre renversé à ses pieds :

— Tu as voulu du sang, dit-il, en voilà ! que Dieu me le pardonne et que la république l'accepte !.... Fabricius, as-tu terminé?

— Non, de par-dieu ! j'ai affaire au diable en personne.

— Coquin, rends-toi ou je te fends la tête ! cria Gesner d'une voix éclatante.

— A la bonne heure si elle portait une tonsure comme la tienne, abbé défroqué ! mais adieu, au revoir.

Et il était déjà loin lorsqu'il prononça ces dernières paroles. Son sabre était tombé brisé aux pieds de Fabricius, et ayant ramassé de la boue, il la lui avait jetée au visage.

— Adieu, au revoir ! répéta-t-il, adieu !

— Je connais cette voix, je suis sûr de connaître cette voix, dit Fabricius en s'essuyant les yeux; je l'ai entendue il n'y a pas longtemps; mais je veux me taire, parce que tu me raillerais. Le brigand se bat bien.

— Cette voix, dit Gesner d'un ton qui fit frémir son ami, c'est celle de l'homme que tu as précipité dans la Seine.

— Tu l'as donc reconnu aussi? reprit Fabricius pâlissant.

Heureusement la tête était bonne et bien garnie de philosophie, et son humeur insouciante prit bientôt le dessus.

— Si j'avais été prévenu de son apparition, dit-il en riant, j'aurais fait provision d'eau bénite, et le combat eût été moins long.

— Qui parle d'eau bénite? murmura faiblement une voix qui partait de terre : donnez-moi de l'eau bénite et l'absolution pour que Dieu me pardonne !

— Éloignons-nous, Fabricius; éloignons-nous, dit Gesner.

— Ah ! laisse-moi confesser ce pauvre diable; il mourra plus content.

Il se pencha vers lui, et, sans écouter un mot de ce qu'il disait, Fabricius prononça les fameuses paroles.

Le postillon, qui s'était laissé tomber au premier coup de feu des brigands, après avoir entendu le combat sans le voir, remonta sain et sauf sur son cheval, et les deux amis reprirent leur place dans la voiture, tous deux peu disposés au sommeil, mais singulièrement émus de la scène qui venait d'avoir lieu.

VIII.

La perruque rousse.

Déguisez-vous!
BÉRANGER.
Un triste argument que l'échafaud!
CH. LAUTOUR-MÉZERAY.

Deux heures s'étaient écoulées depuis cette aventure. Le bourdonnement monotone de la voiture, qui engourdit l'âme et les sens, en avait presque chassé le souvenir, et le sommeil commençait à clore les paupières des voyageurs.

Le postillon arrêta : la portière s'ouvrit.

— Encore des voleurs! s'écria Fabricius réveillé en sursaut.

— Non, messieurs, répondit hardiment une voix qui semblait se déguiser et prendre un ton inaccoutumé; non, messieurs; c'est un voyageur de plus qui vient s'asseoir à côté de vous, — si vous le permettez, ajouta-t-il en se tournant et retournant comme un chien qui fait son gite, et s'asseyant avant que le *si vous le permettez* eût obtenu un oui approbatif.

— Eh bien! messieurs, vous arrivez sans doute de Paris? Qu'y dit-on de nouveau? demanda-t-il avec aussi peu de cérémonie qu'il en avait mis à s'introduire.

— Parbleu! tu m'as l'air d'un plaisant original, répondit Fabricius; est-ce que, par hasard, tu nous prendrais pour la gazette ambulante de la république?

— Oh! messieurs, ma curiosité n'a rien d'extraordinaire; les choses qui se passent aujourd'hui sont assez sérieuses....

— Pour te dire ce que l'on en pense?

— Vraiment, je me moque bien de ce que vous pensez; c'est ce que vous savez, que je

vous demandais; mais je n'ai jamais prétendu faire braire un âne malgré lui. Merci, merci de votre complaisance. Bonne nuit, dormez bien.

Quelques instans après :

— Je vois ce qu'il en est, ces messieurs me prennent pour un espion. Oui dà! tenez, mes bons amis, le Comité, — votre fameux Comité, — s'inquiète plus de ma conduite à moi tout obscur, qu'il ne s'attend à mes confidences.

— Quand personne ne vous accuse, je ne sais pourquoi vous vous défendez si bien, répondit Gesner.

Il y eut plusieurs minutes de silence.

—Sans doute, continua l'inconnu, vous avez assisté à l'exécution des Girondins? N'est-ce pas que c'était un objet digne de pitié? N'est-ce pas que le peuple est une grosse bête bien féroce?

— Savez-vous donc à qui vous parlez? demanda Gesner.

— Moi! oui, je parle à de braves gens, à d'honnêtes gens qui n'iront pas me dénoncer au club du premier bourg que nous allons rencontrer. Dans un pays de liberté, la pensée et l'opinion sont libres, messieurs.... Oui, c'é-

taient de grands imbécilles que les Girondins; ils s'imaginaient faire une révolution d'eau douce. Les imbécilles! ils ne voyaient pas une mer furieuse, des vagues hautes comme des montagnes; ils ont vogué à pleines voiles, les imbécilles! Il fallait couper jusqu'au grand mât, et puis mettre la tête sur le pied des mutins. Mais, mon Dieu! Robespierre, qui est un profond scélérat, a cent fois plus d'esprit qu'eux.

Fabricius et Gesner laissaient parler l'inconnu; son ton, ses manières, la mordante ironie de ses phrases, les eussent bientôt mis en état d'hostilité si la discussion se fût ouverte, et ils aimèrent mieux garder le silence.

L'inconnu fit aussi une pause; mais elle ne fut pas de longue durée, et bientôt il reprit la parole:

L'Europe a beau se déchaîner contre la république, l'Europe se brisera les dents; elle ne fera rien, elle est sans croyance et sans passion, elle se bat à fer froid. Mais l'ennemi fort, messieurs, l'ennemi puissant, l'ennemi qui triomphera, c'est la Vendée.

— La Vendée! s'écria Fabricius. Mais qui donc es-tu, toi qui parles si hardiment?

— A présent, que vous importe? je vous promets de vous le dire plus tard.

Et il continua :

— Oui, la Vendée triomphera. N'est-elle pas sur le chemin de Paris? Elle a taillé des croupières aux républicains à Laval et à Pontorson ; elle s'est bien vengée de Saint-Florent, où ce pauvre Bonchamp est mort.

— Bonchamp! reprit Gesner; s'il a été votre ami, je vous en félicite ; c'était le plus brave, le plus habile, le plus généreux des insurgés.

— Si je faisais partie de leur armée, je vous remercirais bien sincerement de cet éloge, car je le crois désintéressé, dit l'inconnu d'une voix qui sentait le dépit. — Oui, Bonchamp était un brave; mais il reste peut-être aux Vendéens des chefs qui le valent; on dit que le marquis de Charette....

— Excellent officier, répondit Gesner. Je l'ai vu dans la plaine de Luçon conduire adroitement une colonne de tirailleurs. D'Elbée et Royrant s'étaient laissé battre comme des enfans, mais Charette nous arrêta pendant dix

minutes... Il est vrai que nous étions neuf mille hommes contre trente-cinq mille.

— Oui, oui! s'écria l'inconnu; c'est une des plus sanglantes défaites que les Vendéens aient essuyées depuis le commencement de cette guerre terrible. Chevaux, canons, soldats, tout tomba entre les mains du général Tuncq, et pourtant si on avait cru Charette ce jour-là, vos républicains...

— Y étais-tu donc? demanda Fabricius.

— Que vous importe, monsieur?

— C'est que j'aimerais à savoir quelle cocarde tu avais à ton chapeau.

— Soyez patient, je vous promets de vous le dire, en vous disant le nom que je porte.

— Eh bien, soit! je te sommerai de tenir parole, mais commande à ta langue. Il n'appartient pas à deux républicains de souffrir tes ironies; si tu es un rebelle, je ne fais pas métier de dénoncer les ennemis de la république, mais mon devoir est de les combattre, et nous pourrons mettre l'épée à la main.

— Je ne le pense pas, dit l'inconnu. Cependant, puisque ma conversation vous déplaît, je garderai le silence: il faut bien taire la vé-

rité à ceux qui n'ont pas le courage de l'entendre.

Les premiers rayons du soleil commençaient à jaunir les glaces de la voiture; le jour n'était pas encore venu, mais cependant on y voyait un peu; et les trois voyageurs, s'ils avaient cette fantaisie, pouvaient diriger un regard observateur sur leurs personnes respectives.

Gesner et Fabricius étaient curieux de connaître la figure de ce compagnon de voyage, qui parlait avec si peu de révérence de la sainte république; et, à mesure que la lumière entrait par les portières de la voiture, ils le parcouraient de la tête aux pieds.

C'était un homme de taille moyenne, mais vigoureusement constitué. Il avait une laideur remarquable, des yeux petits et brillans, un nez relevé à la tartare, le menton presque carré. De longs cheveux roux lui cachaient entièrement le front, et la moitié de ses joues disparaissait sous sa barbe également rousse.

Un manteau bleu à chaîne d'argent, était jeté avec négligence sur ses habits en désordre et tout couverts de boue.

Pendant que les deux amis prenaient ainsi

copie exacte de cet homme dans leur souvenir, lui dormait, ou du moins il paraissait dormir. Un mouvement volontaire ou non, découvrit son bras droit qui pendait à une écharpe tachée de sang, et des pistolets attachés à sa ceinture.

Fabricius consultait sa mémoire, se frappait le front; mais il n'en pouvait rien tirer.

— Pourtant, Gesner, pourtant, disait-il tout bas, je suis sûr d'avoir vu cette figure là quelque part.

— Mais cela est bien possible, répondit l'inconnu, je n'ai pas l'habitude de me cacher.

Et son regard et sa voix firent tressaillir Fabricius.

IX.

Le petit club.

Voyez un peu quel scandale!
PASQUIN.
Il ne prêchait pas mal, ma foi!
V. MORARD.

A Séez, — petite ville du département de l'Orne, séjour ordinaire des évêques du diocèse avant et après la révolution, — on dîna.

Les chevaux étaient sur les dents : ne pouvant relayer, on fut obligé de s'arrêter quelques heures.

Fabricius, Gesner et l'inconnu se promenèrent donc dans les rues de cette modeste cité, et visitèrent ensemble ses promenades, ses églises, son abbaye et son évêché.

Ils firent une halte à l'église cathédrale, fort beau monument d'architecture gothique, restauré, remis à neuf depuis une dixaine d'années, par M. Dubuc, grand entrepreneur de pareille besogne, sous la direction de M. Alavoine, architecte du roi.

Mais, je le dis à la honte de mes trois voyageurs, ils ne songèrent point à contempler ses clochers élégants, son portail, ses ogives, ses rosaces.... Quelque chose de moins poétique attira leur attention, quelque chose qui n'a pas encore fourni matière à l'ode la plus petite : — Le club!

Il tenait séance au chœur de l'église; et, dans cette chaire noire de vétusté, dans cette chaire où, pendant les mystérieuses soirées des dernières semaines de carême, quelque vieux prêtre, penché sur son auditoire de femmes, lui répandait la parole chrétienne, racontait le martyre de J.-C., sa douloureuse agonie, les pleurs de Madelaine repentante....

dans cette chaire, un jeune homme à l'œil noir, au teint basané, nerveux comme un Hercule, jetait à pleines mains les harangues révolutionnaires alors en usage, et quoique ses idées fussent souvent un peu trop entourées de mots, il ne manquait pas d'éloquence.

Il avait la faveur de ceux qui l'écoutaient. Quand il descendit de la *tribune*, il fut bravement félicité, et un grand homme tout simple, ayant bonne et honnête figure, lui dit :

—Mon pauvre Philippe, nous vous croirions plus méchant que le diable à vous entendre, si nous ne savions que vous êtes le meilleur des hommes.

— Que voulez-vous, mon père Valentin? répondit-il, il faut bien chauffer le patriotisme. — Mais écoutons : le petit Labutte va parler; il a un superbe discours. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit-il, aux voyageurs.

— Voilà ma chaise, dit le père Valentin; asseyez-vous, mes bons amis. Il est bien juste que de braves militaires comme vous se reposent un peu, quand ils supportent tant de fatigues pour nous qui restons dans nos foyers.

L'orateur était monté en chaire. Petit homme

de quatre pieds, chargé d'une énorme bosse entre les deux épaules, et doué de cet organe cassé, ver moulu, qui est le patrimoine de tous les membres de la grande famille d'Ésope.

« Les Girondins et les sans-culottes avaient eu chiffe tirée, dit le bossu, mais le morceau est resté du côté des sans-culottes, et les Girondins ont fait la couplette. Beaupré, notre représentant, dira à la Convention que la ville de Séez l'a félicité sur son énergie, et que tous les ci-devant nobles, abbés et modérés, n'y tiendront jamais le haut du pavé. »

L'inconnu dit au père Valentin : — Je voudrais bien savoir ce que faisait l'orateur avant d'avoir entrepris ce métier-là.

— Ah! mon Dieu, il était cordonnier, répondit le père Valentin, et il l'est encore.

— C'est bien, il n'a pas changé de métier. Adieu, merci de votre complaisance. La voiture descend la place, et le postillon nous appelle. Adieu! liberté, égalité ou la mort!

La voiture les conduisait sur la route d'A-

lençon : à mesure qu'elle s'éloignait de Séez, l'inconnu devenait plus sérieux, son front se rembrunissait; lui, qui s'était montré si confiant, ne disait plus une parole.

En arrivant au Perron, village situé à deux lieues de Séez, il reprit son air railleur, et, fixant les deux amis avec effronterie :

— Vous tenez donc bien à votre république, vous qui devriez la haïr, vous à qui elle a tout enlevé? — Allez gagner des batailles, soyez colonel, général en chef, vous aurez fait tout juste ce qu'il faut pour serrer la main de votre cordonnier.

— Ah! de cette fois, du moins, tu me rendras raison de ce persiflage, dit Fabricius.

— Bien volontiers, je t'assure.....

La voiture était au pied de la côte escarpée du Perron; ils descendirent tous les trois.

— Beaux républicains, dit l'inconnu, la main qui avait coutume de manier le fer a été blessée cette nuit. Tu connais celui qui a porté le coup, Fabricius. Adieu, nous nous reverrons; le marquis de Charette te le promet, et il tient parole.

Il disparut comme s'il fût entré sous terre.

X.

Vehanas.

L'espionnage serait peut-être tolérable, s'il pouvait être exercé par d'honnêtes gens; mais l'infamie nécessaire de la personne peut faire juger de l'infamie de la chose.

MONTESQUIEU. — *Esprit des Lois.*

Surpris, confus, anéanti par cette brusque découverte, Fabricius se frappait la tête contre les parois de la voiture.

— Malédiction, sur ce fantôme! s'écriait-il, trois fois malédiction! mon poignard s'enfonce

dans sa poitrine, la Seine le reçoit tout sanglant, et le lendemain je le vois, sain et sauf, me poursuivre de son rire de démon. — Il se mêle avec des brigands pour voler la république; tous, excepté lui, tombent sous nos coups; et, deux lieues plus loin, il vient s'asseoir à nos côtés sans que je le reconnaisse, sans qu'un parfum d'inimitié m'avertisse qu'il est là! Gesner, je suis subjugué par cet homme; je sens que sa destinée pèse sur la mienne et qu'elle l'écrasera.

— Je ne te comprends pas, répondit Gesner; tu as eu l'honneur de te mesurer avec le meilleur officier des rebelles, et tu te plains de ton étoile! Sa poitrine porte la marque de ton poignard, sa main est blessée par ton sabre, et, comparant vos deux fortunes, tu trouves que c'est la tienne qui chancelle!.... Aurais-tu donc voulu t'emparer de lui vivant, et le remettre aux mains d'une commission militaire? Dieu merci! nous ne sommes pas chargés de rabattre le gibier pour le bourreau! à d'autres le soin de cette infamie. — Charette a joué si franchement sa tête dans cette partie que je l'honore et l'estime à l'égal de quelque brave

que ce soit; il mérite la mort du champ de bataille, — et cette mort, il ne peut la fuir, Fabricius; le cercle de leurs combattans se rétrécit tous les jours : depuis qu'ils ont quitté les champs et les foyers domestiques, ils se sont eux-mêmes frappés au cœur. La Vendée n'était terrible que dans la Vendée; elle s'est noyée en passant la Loire. Ce ne sont plus ces hommes qui sortirent la première fois de leurs chaumières à la voix des prêtres; ils n'ont plus pour combattre leurs prairies entourées de haies, leurs étroits défilés, leurs bois qu'eux seuls connaissaient; ils se sont faits grande armée. — Malheur, malheur à eux; ils nous ont donné la victoire! Charette a tout le génie de cette guerre: ce qu'il est permis à un homme de faire, il le fera; mais il sera vaincu et détruit, parce que cela est au nombre des choses d'une indomptable nécessité; il tombera, avec la triste gloire d'avoir ruiné son pays pour une cause désespérée. — Sa destinée pèse sur la tienne, Fabricius! Eh non! c'est nous qui l'écraserons; à nous qu'il ne peut échapper; nous qui lui préparons un linceuil! Infortuné proscrit! indomptable guerrier! liberté, liberté pour lui encore

quelques jours ! qu'il retrouve ses compagnons d'armes, qu'il s'enivre de leur enthousiasme et de leurs cris de gloire ! qu'il s'abrite à l'ombre de son drapeau, que son cœur bondisse au tonnerre des canons, au sifflement des balles; c'est sa vie à lui, son existence, son rêve du jour et de la nuit. Oh oui ! il faut bien qu'il en jouisse encore quelque temps, Fabricius, et ne portons pas envie à son bonheur.

Depuis que nous avons présenté Gesner, il ne s'était pas laissé aller à tant d'exaltation. Il y a des hommes qui s'enflamment pour une misère : chez lui ce n'était point l'habitude. Fabricius, en semblable circonstance, écoutait respectueusement son ami ; il savait qu'alors toutes les paroles partaient du cœur, et il craignait de blesser l'amitié en y répondant par la contradiction.

Un profond silence succéda donc à cette sortie véhémente ; et le sommeil, compagnon ordinaire des voyageurs, prenait place à côté d'eux, lorsqu'un accident interrompit leurs rêves qui commençaient.

Une des grandes roues de la voiture venait de se briser ; il fallut descendre et s'arrêter.

Heureusement ils n'étaient pas loin d'un petit bourg appelé Vehanas, où ils trouvèrent un gîte pour la nuit.

Mauvais lit d'auberge, il est vrai, mais couche de Sybarite pour des habitués du bivouac.

On donna aux deux amis une petite chambre bien enfumée, à moitié recrépie en jaune et en blanc; du reste, chauffée par un bon feu pétillant dans une cheminée qui, de hauteur et de largeur, tenait la moitié de la chambre.

Par désœuvrement ils se firent servir à souper, et mangèrent sans appétit, comme des chasseurs partis le matin avant le jour, et rentrés le soir, après le coucher du soleil.

Ils allaient se mettre au lit. Quelques voix qui répétaient le nom de Charette dans une pièce voisine, parvinrent jusqu'à eux et excitèrent leur attention. Ils écoutèrent. —Mais la distance qui les séparait, dérobait une partie de la conversation, et ils n'entendaient que des mots isolés et sans suite.

La loi de sûreté personnelle ordonnait d'être

curieux. Ils approchèrent l'oreille de la muraille; et, de l'endroit où Fabricius plaça la sienne, les paroles arrivèrent si distinctement, qu'il pensa que la muraille était percée.

Un mauvais tableau, représentant la prise de la Bastille, pendait là tout près; il le détacha, et alors, à travers une toile heureusement trouée, il vit les personnages qui conversaient de l'autre côté.

Ils étaient trois : — un vieillard à cheveux blancs, une femme, un jeune homme. — Le vieillard était assis devant le feu, qu'il remuait machinalement, la tête appuyée contre le manteau de la cheminée; ses traits, nobles et beaux, respiraient une profonde tristesse. — La jeune femme, debout à côté de lui, avait placé la main sur son épaule; et, tournant le dos à Fabricius, ne lui permettait de voir qu'une taille légère et bien formée. — Le jeune homme, debout aussi, restait derrière, dans une position qui indiquait un degré inférieur et une profonde vénération.

Un sabre nu et des pistolets étaient étendus sur la table, à côté d'une volaille à moitié dépecée et d'autres débris d'un repas : on eût dit

qu'ils craignaient d'être attaqués, aux précautions qu'ils avaient prises pour la défense.

— Silence, Gesner! murmura tout bas Fabricius; je peux entendre et voir; ne bouge pas. Il faut que nos voisins ne se doutent..... Chut! on parle.

— Ma pauvre Marie, dit le vieillard, je t'en conjure, abandonne ton vieux père; laisse-le seul se traîner à la suite de l'armée du roi.

Fabricius, se tournant vers Gesner : — La jeune femme se nomme Marie.

— Marie! répéta Gesner. Il s'élança vers Fabricius... Mais, non, cela n'est pas possible.

Et s'arrêtant, il s'assit comme affaissé sous le poids d'une grande douleur.

Fabricius écoutait toujours.

— Moi! vous quitter, mon père! Que vous ai-je donc fait pour que vous me disiez cela?

— Marie! Marie! reprit le vieillard en remuant sa tête blanche, à chaque pas de la route que nous suivons, se dresse un échafaud où nous pouvons monter tous les deux. Moi, ma carrière est presque terminée : encore une pelletée de terre, et voilà ma tombe toute prête; mais toi, jeune, belle, toi qui as un avenir de

tant d'années; n'est-ce pas un crime aux yeux de Dieu que de t'exposer ainsi avec moi?

— Il y a un crime plus grand que Dieu ne pardonnerait pas, celui de vous laisser seul, quand vos ennemis vous poursuivent, quand le jour des grandes épreuves est peut-être commencé... Ne devons-nous pas tous souffrir pour une cause si noble? Qui sait si mon frère, en ce moment, n'est pas couché sans sépulture dans quelque champ désert? qui sait si, tombé entre les mains des ennemis, il n'endure pas la douleur d'une blessure cruelle, et ne rencontre pour soulagement à ses maux, qu'outrage et dérision? Qu'importe ta blessure, lui disent-ils, puisque la mort t'attend, non la mort du champ de bataille, qui épargne quelquefois, mais la mort certaine, infaillible, inévitable, qui descend de la main du bourreau! Mon père, mon père! puis-je vous quitter? dites-le-moi; à la suite de l'armée nous trouverons quelque part peut-être ce qui reste de mon frère, et nous lui donnerons un tombeau!

— Ma fille, ma Marie! dit le vieillard en sanglotant et en la pressant sur son cœur, heureux celui qui eût été ton époux!

A ces mots, la jeune fille détourna la tête, son front rougit et elle soupira.

Fabricius, qui n'avait point encore vu ses traits, fut ravi de leur extrême beauté; et ce qu'elle avait dit était si touchant, qu'il se sentit tout ému et les paupières humides.—Quelque brave officier qu'on soit, il est bien permis de pleurer.

Le jeune homme ne s'était point encore montré; mais le vieillard venant à l'appeler, il s'approcha, et Fabricius découvrit entièrement sa figure.

— Trahison! trahison! murmura-t-il d'une voix étouffée. Robert au service des *brigands!* un brave sergent que je citais à tous ses camarades! — Trahison! trahison!

— Robert, dit le vieillard avec inquiétude, penses-tu donc que les pressentimens de Marie ne soient pas sans vérité?

Le jeune homme leva des yeux pleins de noblesse, étendit la main, et, d'une voix qui avait quelque chose de solennel et de singulièrement doux, il répondit:

— Monsieur de Saint-Ange, votre fils est encore à la tête de ses soldats; je l'ai vu hier

matin, je lui ai parlé, et on ne doit pas s'être battu depuis hier matin.

— Merci, brave garçon! Je prie Dieu que ton dévoûment trouve sa récompense. On m'a fait si pauvre que je ne puis te la donner.

Le jeune homme rougit; son regard se porta sur Marie et descendit à terre.

— Ma récompense! reprit-il; je l'ai déjà obtenue, si j'ai quelquefois soulagé votre douleur, et dissipé les chagrins qui détruisent la santé de mademoiselle.

Le vieillard lui serra la main :

— Robert, nous ne serons jamais quittes envers toi. Pauvre jeune homme, qui cours après une mort si affreuse! sais-tu bien que pour toi pas de pitié! pas de grâce! Maudit par ceux qui ordonneront ton supplice, et méprisé peut-être de ceux pour qui tu l'auras mérité.

— Oui, oui, répondit-il, le front pâle et les joues décolorées, oui, je sais tout cela; — mais ne reste-t-il pas trois personnes qui m'auront connu, et qui donneront quelques larmes à ma mémoire?

— Et ces trois personnes ne t'oublieront jamais.

— C'est plus que ma récompense, monsieur le comte.

Et il redressa la tête, qu'il avait belle et imposante.

Fabricius, lui-même, ne put se défendre d'une secrète compassion pour ce jeune paysan qui, sorti d'une chaumière, s'était si vite façonné à la vie civilisée; s'était battu en brave soldat; et aujourd'hui, par dévoûment à des proscrits, désobéissait aux lois les plus sacrées de la discipline. — Espion! espion! et ce mot était affreux. Ce front pur, cette voix douce; espion! espion! Ce courage, ce dévoûment; espion! espion! Ces regards mélancoliques sur la jeune femme; espion! Et, à ce mot, répondait le mot terrible : Mort! — A genoux, les yeux bandés, cinq fusiliers, en joue, feu!.. et cela les premiers jours qu'il le verrait dans les rangs du bataillon.

Pendant qu'il se livrait à cette pensée, un coup de sifflet se fit entendre sur la route, devant la maison.

XI.

Le voyageur.

De plus, il avait l'estomac si fort.
PÉTRONE. — *Satires.*

Me voilà! je suis prêt!.... Malheur,
Malheur à vous. . . . .
DE LAMARTINE. — *Méditations.*

Robert tressaillit, la jeune femme se troubla.

— Eh bien! Robert, dit le comte, descends-tu? — Pas d'imprudence, ajouta-t-il en regardant sa fille.

Robert sortit.

— Mon père, dit Marie, que je suis désolée de cette visite!

— Pourquoi donc, ma chère fille? répondit le vieillard en lui passant la main dans les cheveux.

— Nous sommes si rarement seuls, j'aurais voulu jouir tranquillement du bonheur que j'éprouve auprès de vous.

— Je te comprends, reprit-il, mais ne mérite-t-il pas quelque indulgence? la faute en est à toi.

Et les yeux du vieillard, avec une expression d'orgueil paternel, se reposèrent sur les beaux traits de sa fille.

Robert entra : derrière lui, enveloppé dans un manteau, se montra le compagnon de voyage des deux amis.

A sa vue, le comte de Saint-Ange se leva; mais, de la main, ce dernier l'engagea à rester assis.

—Comte de Saint-Ange, nous rendons tous hommage à vos cheveux blancs, et eux n'en doivent à personne.

En ce moment Fabricius sentit ses veines se gonfler, il porta la main au poignard qui pen-

dait à sa ceinture; mais la prudence fit taire le ressentiment; et, les poings serrés, les dents sur les lèvres, il continua le rôle qu'il avait commencé.

Marie de Saint-Ange s'était retirée dans le coin le plus obscur de la chambre, comme si elle eût craint de se trouver en présence du nouveau personnage, et qu'elle eût voulu échapper à ses regards; mais lui s'avança vers elle, et prit sa main, qu'elle ne put refuser.

— Je vous fais peur, mademoiselle? c'est un sentiment que je crois avoir inspiré aux ennemis de Sa Majesté; je serais au désespoir qu'il vous éloignât de moi. Le désordre de ma toilette, ce déguisement, me donnent quelque ressemblance avec un voleur de grand chemin, couvert des dépouilles d'un voyageur; la nécessité et la plus noble des causes peuvent vous forcer à cacher votre figure sous un masque, quoique vous ayez été habitué à n'en porter jamais.

En disant cela, il arracha sa perruque rousse et sa barbe postiche.

— Maintenant, ajouta-t-il avec galanterie, j'ose espérer que vous reconnaîtrez le marquis

de Charette et qu'il ne vous effraiera plus. — Comte de Saint-Ange, j'ai une faim de chasseur; me permettrez-vous de ramasser les miettes qui sont tombées de votre table?

C'était tout simplement une preuve d'érudition évangélique; les débris du souper pouvaient encore résister à trois appétits du premier ordre.

— Vous voyez que j'ai tenu parole, noble comte; mon voyage a été promptement terminé. — Des promesses! toujours des promesses, rien que des promesses! et la Vendée s'use, et le sang coule de tous ses membres!

Il frappa un violent coup de poing sur la table.

—J'ai été tenté de leur briser la lame de mon sabre sur le visage. Nos amis de Paris! les lâches! Pendant qu'ils conspirent à l'aise dans leurs appartemens bien chauffés, nous autres nous laissons nos cadavres dans tous les champs de la Vendée; nos soldats sont sans pain, sans souliers; et on a l'impudence de nous dire : — Attendez, ne murmurez pas... Où sont les princes, monsieur le comte? que font-ils? leur place n'est point à Londres; elle est au milieu

de nous! qu'ils viennent donc! qu'ils viennent et abandonnent aux tavernes anglaises, toute cette cohue de courtisans qui veut les perdre jusque dans le malheur! qu'ils viennent au milieu de nous, qui mourons pour eux! qu'ils viennent réchauffer le cœur des braves paysans, qui ont quitté la paix de leurs travaux, sans autre espoir qu'un regard bienveillant du roi! C'est qu'il faut en convenir, monsieur le comte, l'armée est découragée; elle croit que ses officiers vont l'abandonner; et ces officiers n'ont plus de confiance dans ceux qui leur ont fait prendre les armes. L'insurrection ne se maintient que par les rigueurs de la Convention : qu'elle s'adoucisse quelque jour, monsieur, qu'elle prononce une amnistie générale, et vous verrez combien il en restera sous les drapeaux! Cependant, avec de tels hommes, que de choses on pouvait entreprendre! C'était là de l'amour, de l'enthousiasme, du courage! Oh! malédiction sur ceux qui les ont abandonnés!

— Monsieur, répondit le comte de Saint-Ange, je crois que vous allez trop loin; les princes...

— Je n'ai pas songé à les accuser, comte

de Saint-Ange; les princes ne sont jamais coupables, ce sont ceux qui les entourent, ce sont les flatteurs qui leur disent tous les jours : Le moment de vous présenter n'est point encore arrivé. Et quand arrivera-t-il donc ce moment? Ceux qui parlent de la sorte craignent de se présenter eux-mêmes, et d'apprendre de nous des leçons de dévoûment et de fidélité. Oui, oui, malédiction sur ces lâches!

Son exaltation alla si loin, que l'écharpe où son bras droit était suspendu tomba à terre; et les bandes de sa blessure s'étant détachées, le sang coula sur la table.

— Vous êtes blessé? dit le comte avec intérêt.

— Oui, monsieur, et puisse ce sang retomber sur la tête de celui qui l'a versé!

— Nous nous reverrons, murmura Fabricius de l'autre côté sans quitter sa position, et peut-être que l'obscurité de la nuit ne m'empêcherap as de bien diriger mes coups.

— Robert, dit Charette en s'adressant au jeune homme, eh bien! où en sont-ils? que décide-t-on?

— Vos soldats, depuis hier, sont maîtres

du Mans. Le général Chabot, qu'ils ont battu, est à Alençon, qu'on met en état de défense, mais qui ne tiendra pas. La grande armée sous les ordres de Kléber et de Marceau reste à Angers ; la route de Paris est ouverte, on peut marcher.

— Non, non, pas d'aveugle confiance. Marceau et Kléber! habiles et braves généraux; nous n'avons plus à nous reposer dans la lâcheté et l'ignorance d'un l'Échelle... Nos soldats sont au Mans, victorieux... Je crains qu'ils ne s'y endorment et qu'on ne les égorge pendant leur sommeil. — Marceau et Kléber! répéta-t-il, non, ils ne peuvent rester à Angers. Quelques heures de repos, monsieur le comte, et nous partons, nous allons au Mans... Mademoiselle, je vous en conjure, ne vous éloignez pas de l'armée; ici vous n'êtes point en sûreté; au milieu de nous, chaque poitrine devient un bouclier qu'il faudra percer, pour arriver jusqu'à vous.

Il lui prit la main et la baisa.

— Adieu, comte de Saint-Ange; dormez, dormez encore; que Dieu vous accorde un heureux sommeil... Robert, tu as des armes?...

bien... Nous coucherons sur la paille auprès des chevaux, et demain tu rejoindras tes camarades.

Il s'inclina devant le père et la fille; et, avant de fermer la porte, il détourna encore la tête pour jeter un dernier regard sur la noble figure de Marie.

XII.

Le premier amour.

Che veggio! ô Dei!

TULIA, SUPERBA.

Mais tout ceci est faux; c'est un rêve, une vision.

E. SUE. — *La Salamandre.*

Pendant tout le temps que cette scène avait duré, Gesner était resté assis, la tête appuyée dans ses mains. Lorsque Charette et Robert eurent quitté la chambre du comte de Saint-Ange, Fabricius se précipita sur son ami, et, le tirant par le bras avec frénésie :

— Gesner! Gesner! s'écria-t-il, c'est encore lui! lui, Charette! il était là tout à l'heure!... Laisse tes pistolets; il est parti... Mais non, descends avec moi. Il doit passer la nuit sur la paille avec un espion, le sergent Robert, — de ton bataillon. Demain, avant le jour, ils galopent sur la route du Mans, et emmènent le comte de Saint-Ange et sa fille.

— Le comte de Saint-Ange et sa fille! répondit Gesner en se levant; tu les as vus, Fabricius. Laisse-moi! laisse-moi!

Il s'empara aussitôt de la place que Fabricius avait occupée, et son regard plongea dans la chambre du comte.

— Oui, oui, c'est bien elle; la voilà, toujours belle de sa grâce et de ses vertus.

Elle recevait en cet instant un baiser de son père, avant de se livrer au sommeil.

— Marie! Marie! dit lentement Gesner d'une voix presque éteinte.

Il tomba sur le banc de la table. Fabricius, effrayé de l'orage qui s'était élevé dans le cœur de son ami, lui demanda, avec ce ton de bienveillance qui calme quelquefois nos plus grandes douleurs : — Qu'as-tu donc, Gesner?

Gesner ouvrit les yeux, mais il ne regarda pas Fabricius.

— Je ne croyais jamais la revoir! et elle va reposer près de moi! Et cette faible cloison nous sépare! et dans quel moment! Son image restait pour toujours dans mon cœur, mais c'était un souvenir sans amertume: je ne l'oubliais pas, mais je pouvais y songer sans mourir: Marie! Marie!

Une larme mouilla son œil si fier; sa tête se pencha sur la poitrine de son ami.

— Oh! si tu l'avais connue! elle semblait ne vivre que de l'amour qu'elle inspirait. Lorsque, le dimanche, elle traversait l'église du village dont ses ancêtres avaient été seigneurs et maîtres, les paysans, étonnés, ravis, détournaient les yeux, et un murmure flatteur semblait dire, en s'élevant autour d'elle: « Marie, mère de Dieu, votre patrone, n'était pas plus belle! » Les pauvres la nommaient dans toutes leurs prières; et le comte de Saint-Ange s'avançait sans peine vers le tombeau, en songeant qu'une main si chère lui fermerait les yeux. Marie! Marie! je ne devais plus te revoir!

Cette scène frappait Fabricius d'un grand

étonnement ; il n'avait pas soupçonné que Gesner, si calme, si froid, si sévère, eût été capable de se laisser aller aux émotions de l'amour.

Ils s'étaient connus sous la tente ; et un jour que Gesner avait sauvé la vie à Fabricius en exposant la sienne, ils devinrent amis à toute épreuve. Mais Fabricius, confiant, expansif, n'avait jamais interrogé Gesner.

Les habitudes de ce dernier, étaient plutôt celles d'un sage que d'un guerrier. Aimant l'étude avec passion, il y consacrait les heures qu'il pouvait dérober à ses devoirs de militaire, regardés comme les premiers de tous. N'ayant point parlé de sa famille ni de sa fortune, on ignorait d'où il sortait et quel rang il tenait. Mais, s'il est vrai qu'avec le sang, se transmette aussi quelque chose des vertus de nos aïeux, il ne devait pas avoir à rougir de son origine, et plus d'un père se fût enorgueilli de le nommer son fils.

Il était aimé et respecté de ses compagnons d'armes, et Fabricius, particulièrement, avait pour lui une religieuse vénération. Lors donc qu'il l'eut entendu rappeler avec enivrement

un passé si plein de souvenirs d'amour, il ne put s'empêcher de lui dire : — Mon Dieu ! Gesner, je croyais que tu n'avais jamais aimé !

— Je ne devais jamais aimer, on ne peut fuir sa destinée.

Il se leva pour regarder encore une fois dans la chambre voisine. La lumière venait de s'éteindre ; il y régnait une profonde obscurité.

— Un souffle a tout détruit. Près de moi ou dans la tombe, maintenant quelle différence ? Vivante ou morte, perdue, perdue sans retour !

La clé tourna dans la serrure, et la porte fut fermée à double tour.

— Qui donc est là ? s'écria Fabricius.

— C'est votre très-humble compagnon de voyage. Messieurs, je vous souhaite une bonne nuit... — Comte de Saint-Ange, partons, partons sans différer. Vous étiez couché à côté du confident de Robespierre et de l'intime ami de Danton.

XIII.

Le conseil des généraux.

Après le conseil, on avait l'habitude de rester quelques momens réunis pour parler sur les affaires du temps. Prieur s'abandonnait alors ordinairement à son délire révolutionnaire, car, disait-il souvent : *Je suis, moi, le romancier de la révolution.*

MÉMOIRES DE KLÉBER.

Fabricius était furieux ; il voulait briser la porte et se mesurer avec ce chef des rebelles, qui se jouait si impunément de sa colère. Gesner eut besoin de toute l'influence de l'amitié pour le calmer.

— Laisse-le, Fabricius, laisse-le; il a bien le temps de mourir. Toi, chasseur, aimerais-tu donc que le cerf fût réduit aux abois dès qu'il est lancé... Mais ne demeurons pas ici plus long-temps : nos frères se battent peut-être en ce moment; il ne nous est pas permis de dormir.

Avec la lame de leurs sabres la serrure sauta; et en une heure et demie, ils arrivèrent à Alençon.

La ville était debout; les fenêtres brillaient de mille feux; les places de la Halle et de la Commune se remplissaient de troupes de ligne et de réquisitionnaires, que le tambour et le tocsin appelaient de toutes parts.

C'était une petite armée de vaincus. Chassée du Mans par les Vendéens, elle s'était retirée sur Alençon sous les ordres du général Chabot; et, après avoir coupé le pont au-dessus de Beaumont, elle se disposait à défendre cette position. Mais les soldats étaient sans confiance; et si les chefs vendéens avaient pu pousser jusque-là sans s'arrêter au Mans, ils n'auraient rencontré qu'une bien faible résistance.

Tous ces pères de famille qui prenaient le fusil, bien qu'excellens patriotes dans l'âme, préféraient de beaucoup la tiède chaleur du lit conjugal à la froide gelée d'une nuit de bivouac; et la marche si terriblement rapide des *brigands*, dans la Bretagne et le Maine, était loin d'enflammer leur héroïsme de circonstance.

En vain l'agent national, en vain le commissaire du Pouvoir exécutif, Moynault, montés sur des estrades, leur criaient quelques-unes de ces harangues moulées sur l'éloquence du Comité de salut public; les bourgeois et les soldats, rangés pêle-mêle sur les places, y répondaient par un silence de triste augure.

Armée démoralisée, armée perdue.

Gesner, indigné, arracha le drapeau des mains qui le déshonoraient. — Camarades, leur dit-il, ce drapeau vient du Mans; il faut qu'il y retourne. Y a-t-il parmi vous vingt braves qui veuillent me suivre pour l'y porter?

On lui fit observer le danger d'une pareille démarche.

— J'en réponds sur ma tête, dit-il. Où sont les vingt braves qui consentent à mourir avec moi?

Il s'en présenta un cent.

— C'est bien, mes amis, partons !

Le tambour battit, et ils quittèrent Alençon aux cris de : « Vive la république ! »

Gesner était à leur tête, à pied, l'épée nue, les pistolets à la ceinture ; et Fabricius, orgueilleux de sa noble audace, marchant à côté de lui, laissait sortir de son âme tout l'enthousiasme dont elle était transportée.

— Mon ami, la victoire est à nous ! Le Mans, qu'ils ont pris, le Mans, où ils s'enivrent d'un succès de deux jours, le Mans sera leur tombeau. Ces stupides bourgeois qui restent derrière nous l'arme au bras, ils avaient l'occasion d'apprendre ce qu'est une victoire, et ils s'amusent à patrouiller dans leurs rues désertes !... Kléber, Marceau, Savary, Westermann, ils y seront tous ! Gesner, ton cœur ne bat-il pas en songeant à ces braves camarades ? Hélas ! mon ami, leur nombre sera sans doute bien diminué. Tant que le canon grondait, ceux-là ne quittaient point le champ de bataille.

Gesner lui souriait avec bonté. Ses traits étaient animés ; la mélancolie de son regard avait fait place à ce feu brillant du courage

qui jaillit en éclairs de l'œil du guerrier.

— Fabricius, lui disait-il, nous ne mourrons pas dans cette bataille : je ne me suis jamais senti plus de vie.

— Mourir! mourir! reprit gaiement Fabricius; c'est une pensée qui me vient avec la pensée de baiser les pieds du pape. Ces fusils, ces sabres, ces canons, il me semble que tout cela ne peut rien sur mes os. Ciel et enfer! quand le tonnerre s'en mêlerait, quand les diables, avec des torches à la main et leurs têtes de dragon, se dresseraient devant moi, si le tambour bat la charge, si la trompette sonne, je ne vois plus rien; mon bras se lève pour frapper, et je crie : « En avant! »

A Beaumont, ils trouvèrent un poste de quatre cents hommes et trois canons, pour défendre le passage de la rivière.

— Mes amis, leur dit Gesner, nous espérons que votre courage sera inutile; mais si pourtant l'ennemi se présentait, vous n'avez qu'à tenir bon, et il se noiera dans la Sarthe.

Les officiers qui commandaient lui répondirent de la défense; et il vit sur la figure des

soldats qu'on pouvait tout promettre avec eux.

— Nous sommes tranquilles, continua-t-il en leur présentant la main. Si le Mans avait été défendu par deux mille soldats tels que vous, nous n'irions pas en chasser les Vendéens.

Les ponts étant rompus, ils passèrent la Sarthe à la nage, et lorsque le dernier de ceux qui suivaient Gesnier fut de l'autre côté de la rivière, ils mirent leurs chapeaux au bout du fusil, et entonnèrent *la Marseillaise*; puis, reprenant les rangs, au roulement du tambour, ils continuèrent leur route, pas accéléré.

Ils arrivèrent au quartier des républicains avant que le jour parût. Les feux brillaient sur toute la ligne. Les soldats veillaient sous les armes. Les chasseurs de Westermann, qui avaient continuellement harcelé l'ennemi depuis deux jours, se reposaient seuls, n'en pouvant plus de fatigue et de blessures.

Les généraux et les représentans tenaient conseil, les yeux fixés sur le plan de la ville. Le froid était excessif, le vent poussait des flots de neige : ils n'avaient d'autre abri que le tronc d'un vieux chêne au pied duquel ils

s'étaient assis. Un foyer ardent pétillait devant eux, et ses rayons de chaleur fondaient la neige à l'entour.

Deux grenadiers portaient une torche de sapin pour éclairer le conseil, et, immobiles, aguerris contre les frimats, comme ils l'étaient contre les boulets, ils entendaient d'une oreille indifférente les discussions qui avaient lieu tout près d'eux.

Westermann, Marceau, Tilly, les représentans du peuple Prieur de la Marne et Bourbotte, formaient le conseil.

Gesner et Fabricius furent admis.

Les cheveux de Westermann étaient en désordre; il avait les mains, la figure et ses habits tout rouges de sang. La tenue de Marceau était beaucoup plus décente; mais, bouillant d'énergie et d'audace, il semblait lui-même craindre l'effet de cette ardeur de jeune homme, et cherchait à lui imposer un frein. Lorsque Kléber était là à ses côtés, Kléber, ami si vrai, si courageux, républicain si pur, capitaine d'une prudence si consommée, alors Marceau, qui sentait près de lui le frein capable de l'ar-

rêter, se laissait aller à toute la fougue de son génie.

Mais cette fois, en présence de Westermann, le général le plus inconsidéré de toute l'armée, en présence de Prieur et de Bourbotte, auxquels l'exaltation révolutionnaire enlevait souvent toute raison, il songeait à se prémunir contre cette facilité d'entraînement que le conseil partageait avec lui, sans avoir aucune de ses brillantes qualités.

— Brave général, dit il, en s'adressant à Tilly, c'est à toi que nous devons le succès de cette journée, mais tout n'est pas encore terminé.

— Muller est un lâche coquin, s'écria Prieur; je lui cracherai à la figure la première fois que nous nous trouverons ensemble. Sans toi, Tilly, c'était une affaire manquée; j'en rendrai bon compte au Comité. Frappe là, tu as bien mérité de la patrie; mon approbation te vaut quelque chose, car je ne la donne qu'à celui qui la mérite, et là-bas on croit mes paroles.

Il disait vrai, Prieur de la Marne.

— Toi, Gesner, continua-t-il, je ne t'oublierai pas non plus, ni les cent hommes qui t'ont suivi depuis Alençon : il faut que tous les

braves soient récompensés, et d'ailleurs nous connaissons tes principes, à toi. Il serait à désirer, oui, répéta-t-il en fronçant le sourcil, il serait à désirer que ces principes fussent ceux de tous les généraux; il y aurait moins de contre-révolutionnaires dans l'armée.

Et en disant cela il regarda Marceau, dont la douceur était suspecte, et qu'on accusait de ne pas exécuter assez rigoureusement les lois cruelles de la Convention.

Marceau se troubla un peu.

—Ne crains rien, jeune homme, ajouta Prieur d'une voix presque caressante, ne crains rien; nous sommes là pour te surveiller, et tu marcheras droit, en dépit des intrigans qui t'entourent.

Tous ces braves, qui ne s'étaient jamais effrayés de l'ennemi, quel que fût son nombre, tremblaient parfois devant les représentans envoyés en mission par le Comité. C'est qu'il y avait foi dans la république! c'est que ce gouvernement de terreur, tout horrible qu'il fût, flattait cependant l'orgueil des fils de laboureurs ou de prolétaires! car à lui, ils devaient

d'être ce qu'ils étaient. — Il les avait grandis; ils lui étaient soumis, par reconnaissance.

République! république! Oh! ce fut un beau nom, et qui opéra bien des merveilles. Est-il donc enseveli pour toujours dans la tombe de Manu e

Sur la dénonciation des représentans commissionnés, des généraux avaient été envoyés à la guillotine. Eh bien! on leur pardonnait ces dénonciations, on dînait ensemble, on conversait amicalement; et pourtant on n'ignorait pas qu'une lettre était partie peut-être, qui réclamait une sentence de mort! On en voulait bien moins de ces rigueurs, que des décrets qui envoyèrent des lâches et des ignorans pour généraux en chef; parce qu'alors le patriotisme et l'orgueil étaient foulés aux pieds, et que ce sont les sentimens qui dominent chez le militaire, la vie étant comptée pour rien.

XIV.

L'attaque.

Entièrement déconcertés, ils ne virent plus de ressource qu'en se jetant dans les maisons et en tirant des fenêtres. Leur feu fut si bien nourri qu'il nous arrêta tout court.

Rap. de Marceau au ministre de la guerre.

La ville du Mans a été bâtie sur une colline dont le pied est arrosé par les eaux de la Sarthe. Quoiqu'elle ne soit pas capable de soutenir un siége en forme, sa position escarpée, le lit de deux rivières qui l'entourent, peuvent la mettre à l'abri d'un coup de main.

Aussi lorsque les Vendéens, après en avoir chassé le général Chabot, s'y furent un peu remis de leurs fatigues, ils se crurent en sûreté contre la poursuite des républicains. Les chasseurs de Westermann n'avaient pu pénétrer dans l'intérieur de la ville, malgré les efforts des deux braves régimens de Cherbourg, Aunis et Armagnac, desquels ils eurent un si bel exemple de courage et de discipline. Chargés à la baïonnette, les Vendéens furent repliés sur le Mans; mais ayant coupé derrière eux deux arches du pont de Pont-Lieue, ils forcèrent les assaillans à s'arrêter.

Il était temps, le gros de l'armée républicaine arrivait sous les ordres de Marceau, son jeune général. Comme la nuit était venue, on prit position en avant du bourg de Pont-Lieue.

La route d'Angers traverse le bourg du nord au sud : c'est par cette route que les républicains avaient débouché; mais la rivière de l'Huisne, qui coupe Pont-Lieue de l'est à l'ouest, et dont les Vendéens rompirent les ponts, mit obstacle à la célérité de leur marche victorieuse.

Officiers et soldats reçurent l'ordre de ne

pas quitter le bivouac; il ne fut permis à personne de passer la nuit dans les maisons du bourg.

Le conseil des généraux se tenait donc en plein air, comme nous l'avons dit au précédent chapitre, mais réchauffé par un patriotisme ardent, et l'espérance presque certaine d'une victoire pour le premier combat.

— Eh bien! généraux, quel est votre avis? demanda Marceau : attendrons-nous la division Kléber pour attaquer?

— Il ne faut rien attendre, s'écria le fougueux Westermann; ma position est au Mans et j'y cours; l'ennemi est ébranlé, profitons-en.

— Mais si les rues sont barricadées, si chaque maison est occupée par des soldats, que feras-tu avec tes chasseurs?

— Quand les brigands sont une fois en déroute, le diable ne les rallierait pas. Je suis sûr qu'ils se laisseront tous frapper par derrière.

— Le succès t'enivrera donc toujours! dit Gesner; tu joues avec la victoire, comme un prodigue avec la fortune dont il ne connaît pas le prix.

— Jeune homme, répondit le vainqueur du 10 août, en se donnant un air capable, regarde tes épaulettes et tu parleras moins haut.

— Eh! pourquoi ne parlerait-il pas? dit Prieur de la Marne; crois-tu que son expérience ne vaille pas la tienne, toi qui te bats comme un boucher? Est-ce que tu entends quelque chose à la guerre? tu ne fais que des sottises, bon homme, et si....

— Si.... si...., achève; j'achèverai pour toi. Si tu ne craignais Danton, tu m'aurais déjà dénoncé. Va, va, dénonce; je ne te redoute pas, moi! on sait qui je suis, moi! j'ai mes preuves! j'ai pris les Tuileries avec Santerre.... Dénonce, dénonce! mais écoute, Prieur; le boucher frappe fort, c'est son métier.

Si Marceau n'y eût mis ordre, on ne peut prévoir quel eût été le dénoûment de la discussion. Marceau, qui tant de fois avait été contrarié par les commissaires de la Convention, s'appuya de l'avis du général Tilly, pour donner gain de cause à Westermann.

— Oui, ta position est au Mans, dit-il; fais sonner le boute-selle, pars, et je te soutiendrai.

— Tu réponds du succès sur ta tête! s'écria Prieur frémissant de colère.

— Eh bien! j'en réponds; c'est bien. Chacun à son poste maintenant : le conseil est dissous.

Les arches du pont avaient été rétablies pendant la nuit. Westermann, à la tête de ses chasseurs et de deux bataillons mayençais, commandés par Gesner et Fabricius, suivit la route d'Angers. Il fallait attaquer par cette route, qui pénètre dans l'intérieur de la ville.

Ils marchèrent sans bruit jusqu'aux premières maisons; aucun obstacle ne les avait arrêtés.

— Les coquins sont dans le cas d'avoir évacué la ville, cria tout haut Fabricius d'une voix bravement joyeuse.

— Pas encore! répondit une autre voix, qui gronda comme le tonnerre, et que Fabricius reconnut pour celle de son compagnon de voyage.

Une centaine de coups de fusils, partis des fenêtres et des murs des jardins, accompagnèrent cette réponse. Quelques républicains mordirent la poussière, mortellement blessés.

— Malédiction! malédiction! dit Fabricius riant de colère. En avant, soldats mayençais!

— En avant! répétèrent les soldats.

Et Westermann, qui accourait au galop, cria aussi — En avant!

Les tambours battirent la charge. La fusillade commença des deux côtés, vive, serrée, féconde en funérailles. Les républicains, quoique supérieurs en nombre, n'avaient pas l'avantage; leurs ennemis, combattant à couvert, envoyaient des balles qui trouvaient un homme presque à chaque coup, tandis qu'ils pouvaient se jouer de la mousqueterie.

— Que faisons-nous là? demanda froidement Gesner à Tilly et à Westermann; il faudrait au moins deux heures pour les déloger, même avec du canon. Avançons à la baïonnette; avec mon bataillon je m'en charge dans dix minutes.

—Pars donc vite, brave philosophe Gesner! répondit Westermann. Quand les renards sortiront du terrier, mes chasseurs leur feront manger la lame de leurs sabres.

L'ordre de suspendre le feu fut aussitôt

donné aux républicains; et, le cœur bien assuré, ils marchèrent contre les Vendéens, qui tiraient toujours. Les portes des maisons furent prises et reprises. Dans les escaliers on se battit corps à corps, et les cadavres servirent de degrés pour monter plus haut.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent un horrible spectacle. On vit les Vendéens précipités par les fenêtres, vivans encore, tomber sur les baïonnettes des républicains, qui les achevaient impitoyablement.

Gesner conduisait son bataillon, couvert de sang, les habits déchirés, sans qu'aucune émotion altérât son visage. Spectateur impassible, il semblait assister à quelque bataille de théâtre, où vainqueurs et vaincus se relèvent et se donnent la main dès que la toile est baissée. Remarquable par sa taille et les paroles de commandement qu'il prononçait d'une voix forte, il attirait sur lui les regards et les coups des Vendéens : mais on eût dit qu'il avait un charme pour s'en garantir.

De toutes les maisons du faubourg, il n'en restait plus que trois à emporter, mais si bien défendues, envoyant un feu si meurtrier, que

la colonne républicaine s'arrêta étonnée, sous la pluie de balles qui l'écrasait.

Fabricius entraîna Gesner quelques pas en avant. — Charette y est, s'écria-t-il les dents serrées; il a le bras droit en écharpe; il tient son épée de la main gauche: oh! c'est un brave, digne de nous combattre. Amis, amis, dit-il en détournant la tête, venez donc; leur plomb est béni, il ne tue pas.

Avec la rapidité d'un torrent, les soldats se roulèrent à la suite de leurs officiers; et, malgré le courage des ennemis, en dépit de la mort qui les menaçait de toutes parts, ils pénétrèrent dans un vaste grenier où les Vendéens les attendaient, le sabre dans les mains, la baïonnette au bout du fusil, ayant épuisé toutes les cartouches.

Ils se regardèrent un instant les uns les autres, hésitant peut-être devant la sublime horreur de leur position. Charette et Larochejaquelin, brave jeune héros de vingt ans, étaient au milieu des Vendéens. Gesner et Fabricius s'avançaient à la tête des soldats de la république. Charette et Larochejaquelin se lancèrent aux premiers rangs: et, l'épée au-dessus de la

tête, aux cris de: *Vive le roi!* ils se précipitèrent sur leurs ennemis, qui, ne pouvant résister à un pareil choc, se laissèrent trouer, et ouvrirent passage à la colonne vendéenne.

Gesner et Fabricius avaient été renversés, et le pied de Charette s'était appuyé sur le ventre de Fabricius. Debout, les deux amis se ruèrent à la poursuite de ceux qui leur étaient si heureusement échappés. Quelques traînards furent massacrés; mais le gros de la colonne, ayant réussi à culbuter les chasseurs de Westermann, regagna ses retranchemens au pas de course.

Westermann, dont les rangs s'éclaircissaient sous le feu de l'artillerie ennemie, qui enfilait toute la longueur de la rue basse où se livrait le combat, fit avancer du canon: et, embusquant ses hommes dans les portes et sous les saillies que les murs présentaient, il essaya de combattre aussi à couvert.

C'était inutilement prolonger la lutte; les soldats demandèrent à grands cris de marcher en avant. Fabricius, Tilly, Gesner frémissaient de rage; Westermann ne résista point à un vœu qui était si bien dans ses habitudes; toute la colonne se mit en mouvement; et, sous une grêle

de boulets, elle arriva aux retranchemens des Vendéens en chantant *la Marseillaise;* les canonniers furent tués, et les canons servis par des artilleurs républicains, pointés sur les Vendéens, qui fuyaient en désordre vers la grande place des Halles. Les plus braves s'y arrêtèrent l'arme au bras. Excités à la parole des chefs, ils voulurent encore en défendre l'entrée aux républicains; mais le mouvement d'impulsion était trop rapide, il fallut y céder.

Peu à peu les républicains envahirent la place, et s'y rangèrent en bataille au milieu des cadavres des deux partis, dont elle était jonchée.

— Charette, Charette! criait Fabricius, — frappant les fuyards qui tombaient devant lui.

— Le voilà! dit l'un d'eux en se retournant.

Et c'était bien Charette.

—De la main gauche! reprit Fabricius. Non, tu ne le peux, rends-toi prisonnier.

— Et toi, va rendre tes comptes à Dieu.

Un coup terrible accompagna ces paroles.

— Eh bien! meurs donc, voleur de grand chemin! reprit Fabricius.

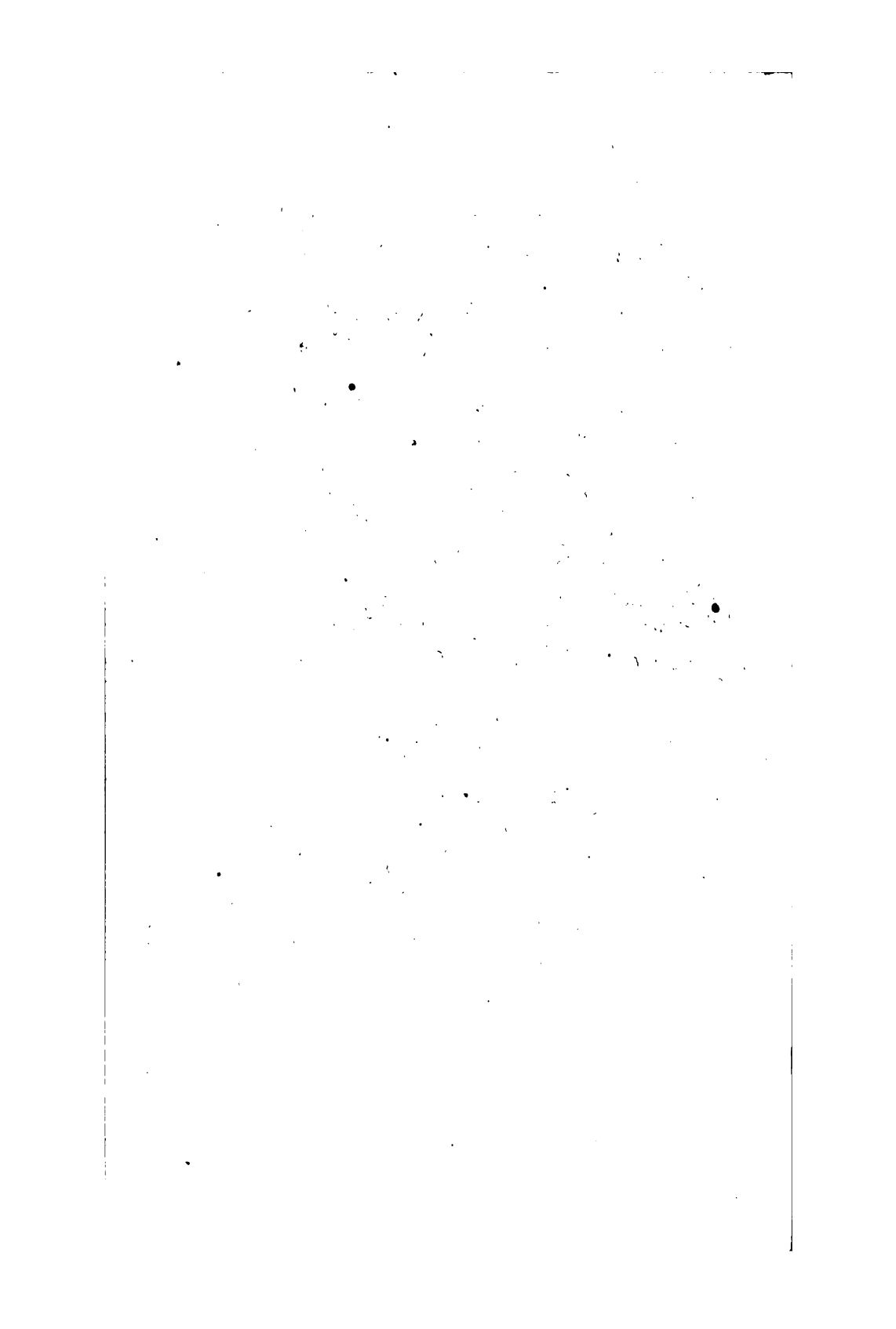
Son sabre frappa si fort, que celui de Cha-

rette, venant à la parade, fut brisé de la rudesse du choc.

— Adieu, au revoir, dit le chef vendéen.

Et, d'un bond, il se perdit dans la foule de ses soldats.

La place était tout entière au pouvoir des républicains. Westermann, ivre du succès, ne sachant pas s'arrêter, voulait pousser plus loin et chasser les vaincus de la ville du Mans; mais Marceau arrivait avec sa division, il reprit le commandement : et, ne jugeant pas sans doute qu'il fût convenable de suivre l'idée de Westermann dans cette circonstance, il ordonna de serrer les rangs, et de passer la nuit sous les armes.



XV.

Les parlementaires.

> Et pour ce que le duc de Bourgogne se sentait puissant, il ne voulait ouir parler de paix.
>
> JEAN JUV. DES URSINS.

Lorsque Marceau vit la résistance des Vendéens si opiniâtre, il se repentit d'avoir permis à Westermann de prendre position au Mans : car l'ennemi, maître de la ville, pouvait dominer toutes les issues et écraser la division qui s'y était imprudemment engagée.

Prieur de la Marne, à cheval à côté de lui, le menaçait de la rigueur du Comité, de destitution, du tribunal révolutionnaire : et, sans faire trembler Marceau, qui avait le cœur bien placé, il ajoutait cependant à son embarras.

Le jeune général expédia cinq courriers à Kléber.

« Ami, lui disait-il, j'espère que nous serons » maîtres du Mans quand tu arriveras ; mais » viens vite cependant, il n'est pas de belle » victoire sans toi ; la fusillade se prolonge, nos » soldats gagnent du terrain. Il a fallu prendre » d'assaut toutes les maisons du faubourg. » Viens... En cas de revers, Prieur m'a promis » que je serais guillotiné. »

Mais, vers la fin du jour, comme Kléber ne paraissait pas encore, Marceau se décida à marcher au secours de Westermann ; et il débouchait sur la place des Halles, au moment où les républicains venaient de s'en emparer.

Ils étaient pleins d'enthousiasme : l'ennemi vaincu pouvait être anéanti, si on eût continué le combat ; Marceau vit le danger, et il

aima mieux jouir de l'avantage présent de la fortune, que de s'exposer à un malheur possible.

Il s'entoura des officiers supérieurs, leur expliqua les motifs de sa conduite, et recommanda de veiller à ce qu'aucun soldat ne s'écartât; ensuite, il fit garder toutes les issues par des postes nombreux : et, maître de toute la rue qui conduisait de la place à Pont-Lieue, il fut tranquille sur sa retraite, si par hasard il était forcé d'en venir là.

Ces précautions prises, il s'assit au milieu de la place sur un des canons qui y étaient rangés en batterie; et, à la lueur des feux qu'on avait allumés, il jeta encore une fois les yeux sur le plan de la ville; mais la fatigue de deux nuits d'insomnie l'accablait, et involontairement ses paupières se rapprochaient, toutes prêtes à se clore.

Tiré de cet assoupissement par le son éclatant de la trompette, il vit s'avancer vers lui quatre hommes qu'il reconnut pour Vendéens. Ils étaient conduits par un détachement de grenadiers; on leur avait bandé les yeux; ils venaient en parlementaires.

Sans quitter l'affût du canon où il se reposait, Marceau leva la tête; et, avec cette voix douce et polie, qui ajoutait tant de charmes à l'agrément de ses paroles, il leur demanda ce qu'ils voulaient de lui.

— Qui es-tu, pour nous adresser cette question? répondit l'un des quatre.

— C'est vrai, tu as raison. Dans l'état où tu es, tu ne peux reconnaître personne. Sergent, qu'on leur rende les yeux; les républicains ne craignent pas d'être vus.

On leur ôta leurs bandeaux.

— Maintenant que tu me regardes en face, me diras-tu ce qui t'amène devant le général en chef?

— Je viens te proposer une trève, répondit toujours le même parlementaire.

— Une trève! repartit Marceau avec quelque surprise, ah! oui, je te conçois, une trève!.. Mais, à ton tour, dis-moi qui tu es?

— Un officier de l'armée du roi.

— Armée du... Non, mon brave, tu t'abuses: je vois bien ce que tu appelles ton armée; mais le roi, où est-il?

— Où toi et les tiens l'ont mis, dans le sein

de Dieu, couronné de la couronne des martyrs, et priant peut-être pour ses assassins.

— Tu parles hardiment, l'ami; il y a quelquefois à cela plus d'effronterie que de courage.

— Fais là-dessus un chapitre de morale républicaine, si tu y trouves matière, mais remets-le à une autre fois. Je suis venu pour te demander une trève.

— Sergent, dit Marceau, il faut éveiller les représentans Prieur et Bourbotte; ils dorment sur la paille, à l'abri de ce mur.

Le sergent obéit.

— On nous avait dit vrai, reprit le parlementaire; vous autres généraux, vous êtes les petits garçons des députés que la Convention envoie aux armées.

— Rebelle, tais-toi! s'écria Marceau avec un emportement irrésistible... Mais non, parle, reprit-il d'un ton plus doux, parle; toi, tu peux maintenant tout dire... Sais-tu que les députés ont été choisis par le peuple, qu'ils sont le vœu du peuple, sa pensée intime?... Mais vous autres, où est votre loi? qui vous commande? des prêtres fanatiques, auxquels vous ne croyez

pas, et qui, à leur gré, vous donnent et vous enlèvent la popularité. S'il y a du fanatisme chez nous, c'est celui de la liberté; il prend sa source dans un sentiment commun à tous, parce qu'il veut le bien de tous; sentiment si noble, qu'il est respectable jusque dans ses erreurs! Les prêtres se servent de vous, pour dominer le trône qu'ils voudraient rétablir; et vous vous servez du courage de vos paysans, pour qu'ils restent toujours paysans, et vous leurs seigneurs et maîtres. Nous, nous sommes les frères de tous nos soldats; il n'est pas un seul de ces grenadiers, qui ne songe à devenir ce que je suis aujourd'hui; et tous ces braves peuvent l'espérer.

—Tu parles comme un jeune homme qui ne sait pas son métier, dit le parlementaire, mais tu l'apprendras; l'avenir est long devant toi!

Il se tut.

Marceau regarda cet homme qui s'exprimait avec tant d'assurance. Les trois autres n'avaient aucune signification : mais celui-là présentait, dans sa personne, un singulier mélange de noblesse, d'audace, d'astuce et de trivialité.

Certes, par sa naissance, il devait sortir de ce qu'on appelait la première classe de la société; mais ses manières n'étaient pas celles d'un ci-devant; l'habitude de la vie en avait dérangé l'origine.

Il portait un chapeau à grands bords, qui dérobait une partie de sa figure amaigrie et de ses cheveux blancs; sa taille moyenne, et ses épaules fortes et saillantes, se cachaient sous une large blouse en toile bleue.

L'examen que Marceau fit de sa personne lui fut sans doute désagréable, car il détourna la tête avec dépit et grinça les dents, qu'il avait fort belles pour un homme à cheveux blancs.

En voyant les rides légères qui lui sillonnaient le front, Marceau pensa qu'elles venaient moins des années accumulées sur sa tête, que des fatigues de cette guerre si désastreuse;... mais c'était chose indifférente. —

Bourbotte et Prieur de la Marne ne jugèrent point à propos de quitter la paille, où le sergent les avait trouvés endormis.

Le sergent revint vers Marceau avec cette réponse : « Dis à ces chiens que nous les atten-« dons. »

— Les représentans du peuple n'ont pas le réveil agréable, murmura le parlementaire en blouse bleue.

— C'est qu'ils ne dorment pas souvent, répondit Marceau.

— Nous en savons quelque chose, répliqua le parlementaire.

Marceau ordonna aux grenadiers de s'éloigner : il accompagna seul les quatre Vendéens. Ils trouvèrent Prieur et Bourbotte enfouis dans la paille jusqu'au cou, la tête entourée de mouchoirs, les yeux encore à moitié fermés.

— Que demandent ces brigands, citoyen général? dit Prieur en sortant les épaules de son lit de campagne, et agitant les poings, comme si la colère eût déjà mis le feu à sa cervelle : — Qu'ils approchent!

Ils firent deux pas en avant.

— Citoyen général, reste-là près de nous... Bien, bien... les renards! les voilà donc pris dans leur trou; ils viennent sans doute nous supplier de pardonner..... Point, point, plus aujourd'hui, le temps de la pitié est passé..... Parle, parle, je t'écoute maintenant, je suis

calme, comme il convient à un républicain de l'être.

Pendant que Prieur s'abandonnait ainsi à son tempérament volcanique, Bourbotte, son collègue, restait couché dans la même position; et ses yeux se refermaient presque entièrement. Prieur le tira rudement par le bras :

— Allons, réveille-toi donc, s'écria-t-il; n'es-tu pas curieux de voir à tes genoux une bête de la Vendée?

Le parlementaire ne répondit rien à ce torrent de paroles; mais son regard vif, pénétrant, satanique, semblait aller jusqu'au cœur du commissaire de la Convention, et mesurer tout le sang qu'on en pourrait tirer.

— Parbleu! Prieur, tu as bien le temps de te mettre en colère! dit Marceau avec un geste d'impatience. Écoute d'abord les parlementaires.

— Eh! qu'ils parlent, qu'ils parlent vite, j'écoute.

Le parlementaire le regarda fixement.

— Je suis envoyé par l'armée catholique....

— Dis par les brigands! s'écria Prieur... D'abord, qui es-tu, toi? ton nom, ton grade?

— Cela regarde ceux qui m'ont envoyé; c'est de leur confiance que j'avais besoin et non de la tienne. Mais, si tu continues à aboyer, il me sera impossible de me faire entendre.

— Voyons, vite, j'écoute.

— Je suis envoyé par l'armée catholique, pour proposer une trève de quatre jours.

— Une trève! à toi, aux tiens, aux lâches brigands que nous tenons enfin! La trève qu'on vous accordera, c'est la mort, la mort à tous; tous l'ont méritée. On vous fusillera, on vous guillotinera, on vous noiera dans la Loire; oui, tous, tous! les femmes, les vieillards, les enfans. Il faut extirper jusqu'au dernier germe de cette race impure. Vous avez porté un coup terrible dans le sein de la république, quand elle vous appelait à elle: et, puisque vous avez armé ses vengeances, elle ne les déposera pas!

Pendant que Prieur prononçait ces paroles, sa bouche écumait; il se leva furieux.

— Vois-tu ces canons au milieu de la place? Eh bien! ils rouleront sur tous les chemins de la Vendée, ils laboureront tous ses champs. Vous avez voulu la guerre, nous vous l'avons

donnée, et il ne restera pas une voix pour nous en remercier.

Dans la violence de son emportement, il toucha le parlementaire de la main droite, sans dessein, je pense; mais celui-ci, indigné, s'empara du bras de Prieur, et le serra avec tant de force qu'il lui arracha un cri de douleur.

— Tu refuses la trève!... Si nous étions seuls tous les deux, je te la ferais bien accepter; va, tu parles trop haut, tu ne dois être qu'un lâche, ajouta-t-il en lui laissant aller le bras.

— Citoyen général, j'ordonne qu'ils soient arrêtés! s'écria Prieur.

—Et moi, je le défends, répondit Marceau; je serais responsable d'une pareille infamie; je la laisse à qui voudra s'en charger.

— Je te remercie, général, dit le parlementaire; ton honneur n'y perdra rien..... Adieu! Prieur de la Marne; reste sur ta paille: il fut un temps où mes chiens y étaient plus polis qu'un commissaire de la Convention... — Brave jeune homme, ajouta-t-il en s'éloignant avec Marceau, si jamais on veut te demander ta tête pour avoir été fidèle à ton devoir, viens

parmi nous ; tu y trouveras un asile sûr à l'abri de tes ennemis.

— Mon choix ne serait pas douteux, répondit le général.

— Tu viendrais avec nous?

— J'irais porter ma tête au bourreau.

— C'est un beau dévouement !... Et voilà comme nous pensons tous, général : aussi cette guerre durera, tant qu'il y aura deux mains capables de porter un fusil.

Ils étaient au milieu de la place. Marceau s'assit de nouveau sur l'affût de son canon, et les grenadiers reconduisirent les parlementaires.

— Sais-tu, général, dit Fabricius accourant hors d'haleine auprès de Marceau, sais-tu que Charette était au nombre des parlementaires? Il vient de me le dire lui-même, en passant près de moi.

— Eh bien !

— Nous pouvions l'arrêter.

— Prieur en avait donné l'ordre ; — mais il était venu en parlementaire.

— Oh ! cet homme est mon mauvais génie ! s'écria Fabricius en se frappant la poitrine.

Je l'ai tenu au bout de mon sabre, et il m'a échappé : il m'accable de sa destinée !

— Commandant Fabricius, j'ai défendu qu'aucun homme quittât son poste, dit sèchement le général. Mais, comme les fous ont droit à l'indulgence, je te pardonne pour cette fois.

— Fou ! fou ! murmura Fabricius ; il a raison, mais je ne puis vaincre cette pensée... Qu'importe ? ajouta-t-il ; notre métier n'est-il pas de mourir tous les jours ? tué par lui ou par un autre... Qu'est-ce que la vie pour nous ? Un rêve qu'à chaque minute une balle ou un boulet viennent interrompre. Mes compagnons d'armes de ce matin, sont-ils tous ici ? Si je comptais, combien il en manquerait à l'appel ! Nous veillons cette nuit auprès des cadavres de nos frères, et demain nous serons cadavres à notre tour. Après chaque bataille, n'est-on pas étonné de se retrouver encore ? La mort est chose commune pour le soldat. Il ne doit pas pleurer ceux qui sont tombés à ses côtés, mais il se réjouit, quand il revoit le camarade qui fumait dans la même pipe que lui, qui prêtait son sabre et son bras dans la circonstance. Lorsqu'il est certain que le camarade a échappé

comme lui aux coups de l'ennemi, il l'embrasse, il le serre contre son cœur, et semble remercier le ciel, de n'avoir pas réduit au veuvage une si loyale amitié.

XVI.

Un modèle.

Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire.

CHATEAUBRIAND, *Itinéraire*.

Kléber était à Guescelard lorsqu'il reçut les *ordonnances* de Marceau.

— Tiens, lis, dit-il à Savary, en lui montrant les dépêches; Marceau a fait une sottise; il est bon qu'il la sente, mais il faut le tirer de là.

L'ordre de se mettre en marche fut donné sur-le-champ à toute la division, et elle partit au pas de course pour se rendre au Mans; elle arriva sur les neuf heures du soir, oubliant ses fatigues et chantant des airs nationaux.

Marceau s'endormait sur l'affût de son canon, lorsque les premiers accens de cette musique guerrière parvinrent à son oreille. Il se leva, le cœur gonflé de joie, et dans son ivresse il s'écria : — Voilà Kléber.

Les canonniers l'entendirent, et ces mots : Voilà Kléber, — se répandirent comme une commotion électrique, parmi tous les soldats qui campaient sur la place des Halles.

En avant des grenadiers, qu'il dépassait de toute la tête, à pied comme eux, il débouchait par la rue Basse. Marceau, quoique supérieur en grade, courut à sa rencontre, et le serra sur son cœur, en présence de tous ces guerriers qui leur étaient si franchement dévoués *.

* De tous les généraux qui avaient figuré sur le théâtre de la guerre civile, depuis le commencement de l'insurrection, le plus aimé du soldat était sans contredit le général Kléber. Il était venu de Mayence avec sa brave garnison, et on pouvait le dire, toutes fois que son avis

L'enthousiasme devint général. Les Vendéens, qui avaient pris position à quelques pas

avait été suivi, le succès ne s'était pas fait attendre. Dix fois son nom fut inscrit sur le livre rouge du Comité, pour une destitution et ensuite l'échafaud, dix fois on en suspendit l'exécution, parce qu'on sentit son courage et ses talens si nécessaires, qu'on recula devant la sentence qui en aurait privé l'armée.

Franc, sincère, républicain probe et honnête, il ne s'était mêlé à aucune faction, mais dans la circonstance il disait hautement son avis, et, quoi qu'il pût en coûter, il ne cachait pas la vérité.

Les commissaires de la Convention, qui avaient une puissance si exagérée, qui disciplinaient si vite les autres généraux, ne purent rien obtenir de sa soumission; et à force de leur résister il finit par s'en faire craindre ou par gagner leur bienveillance. C'est qu'à la vérité ils ne lui soupçonnaient non plus aucune ambition, et que, sans défiance sur ses intentions, ils cédaient à l'ascendant d'un beau génie et d'un noble caractère.

Sa taille colossale, sa tête bien posée sur les épaules, son front haut, son regard ouvert, sa bouche noblement fière, excitaient au plus haut point l'enthousiasme et l'admiration soldatesques.

Il avait vu avec répugnance à la tête de l'armée, des généraux tels que l'Échelle et Rossignol; mais respectant la volonté du gouvernement, il leur avait obéi. On ne pouvait exiger rien de plus. Ses amis devinrent suspects;

de là, sur la place de l'Éperon, durent augurer un triste lendemain pour le succès de leurs armes.

il ne détourna jamais la tête en les voyant passer, mais il leur tendit la main, et prit hautement leur défense, quand une voix lâchement perfide venait à les attaquer devant lui.

Il avait pour Marceau une estime particulière; il découvrait avec un généreux orgueil, la carrière de gloire et de succès qui s'ouvrait aux talens de ce jeune guerrier.

Marceau vint plus tard que lui à l'armée de l'Ouest, mais la réputation de Kléber était déjà si belle, qu'il avait grandement à cœur de se lier avec lui.

Après la bataille de la Tremblaye, le 15 octobre 93, pendant que les soldats se reposaient de la victoire; à dix heures du soir, Marceau se rendit auprès de Kléber; c'était la première fois qu'il le voyait: il lui témoigna le plus grand désir de faire sa connaissance. Kléber, inquiet de sa position, lui répondit froidement: « Tu n'aurais pas dû » quitter ton poste. Retournes-y promptement; nous au- » rons le temps de faire connaissance une autre fois. »

Marceau, piqué de cet accueil, s'était retiré fort mécontent, mais il en fut dédommagé. Le lendemain, Kléber lui témoigna beaucoup de confiance, et de ce moment ils furent étroitement amis.

Ce fut Kléber qui le proposa au conseil pour général en chef, lorsqu'après la bataille de Pontorson on s'a-

—Marceau, lui dit-il, nous serons triomphans ou guillotinés ensemble. Attaquons : il faut que trois colonnes de grenadiers s'avancent par les trois rues qui donnent sur la place de l'Éperon, et en débusquent l'ennemi à coups de baïonnettes : ce serait perdre son temps et des hommes inutilement que de s'amuser à tirailler.

Les deux amis se quittèrent : Kléber pour se mettre à la tête de l'infanterie légère qu'il commandait, Marceau pour donner les ordres et distribuer les postes de chacun.

Toutes les forces des républicains s'ébranlèrent à la fois; mais, quelque vigoureuse que fût l'attaque, la résistance fut si grande qu'il

perçut que le sans-culotisme n'était pas du talent et ne donnait pas la victoire.

« Je me sentis allégé d'un grand fardeau, dit Kléber » dans ses Mémoires : ami de Marceau, j'étais certain qu'il » n'entreprendrait rien sans s'être consulté avec moi. » Marceau était jeune, actif, plein d'enthousiasme, de » courage, d'audace; plus froid que lui, j'étais là pour » contenir sa vivacité, si elle l'entraînait au-delà des bor- » nes. Nous prîmes l'engagement de ne pas nous quitter » jusqu'à ce que nous eussions ramené la victoire sous » nos drapeaux. »

fallut s'arrêter. En vain les braves succédaient aux braves qui avaient été renversés, le feu nourri des Vendéens les abattait de nouveau; la mort frappait si vite qu'elle retranchait de la colonne tous ceux qui s'avançaient d'un pas.

Cependant le feu des Vendéens se ralentit: profitant de ce moment de relâche, les républicains arrivèrent jusqu'à demi-portée du pistolet.

— Feu, feu! crièrent ensemble Gesner et Fabricius.

Une décharge terrible suivit cet ordre, et républicains et Vendéens se trouvèrent face à face, repoussant la baïonnette par la baïonnette; mais les républicains l'emportèrent, leurs ennemis furent refoulés sur la place. Les trois colonnes y entraient en même temps. Les Vendéens se formèrent en carré; ils étaient six cents tout au plus, six cents qui voulurent se sacrifier pour assurer la retraite du gros de l'armée. Au milieu du carré, le parlementaire, en blouse bleue, la tête ensanglantée, le bras en écharpe, encourageait les soldats du geste et de la voix.

On dirigea sur eux quatre pièces de canon chargées à mitraille.

— Horreur! horreur! disait Kléber à Marceau, en ordonnant qu'on y mît le feu; ne pas pouvoir offrir capitulation à ces braves! Pointez bien, canonniers! il vaut mieux, pour eux, de mourir là que sur l'échafaud.

Le carré ne put résister et se dispersa tout en lambeaux.

Dans la confusion de la victoire, Fabricius fut renversé; il reconnut sur sa poitrine le parlementaire en blouse bleue.

— A une autre fois! lui dit ce dernier, tout n'est pas fini.

Fabricius se releva, l'ajusta d'un coup de pistolet, et le manqua; il courut après lui; mais, au détour d'une rue, le parlementaire avait disparu.

— C'en est fait! s'écria-t-il; sa destinée l'emporte sur la mienne.

Et il avait la tête si troublée, qu'il faillit être écrasé par la cavalerie de Westermann qui courait au galop sur le chemin de Laval, pour achever de détruire cette armée malheureuse.

XVII.

Le pillage.

Dès que le malheur public fut certain, les maisons et les couvens se trouvèrent en un instant déserts. Les habitans, tremblans, s'amoncelaient dans les rues comme une troupe d'animaux timides : comme si la réunion de leur faiblesse eût dû produire la force, ou se flattant peut-être que dans cette foule chacun d'eux se trouverait caché et en sûreté.

GIBBON, *Décad. de l'Emp. romain.*

Ce fut alors que le pillage commença.

Pauvre ville du Mans! aujourd'hui si heureuse, ville de fêtes et de plaisirs, resplendissante du luxe parisien sous un soleil d'Italie! Pauvre ville du Mans! il n'est pas une de ses

maisons qui n'ait entendu des cris de détresse, lorsque déjà ses murailles avaient été déchirées par les balles et les boulets.

En quatre jours, deux fois prise et reprise, deux fois champ de bataille d'un épouvantable combat, deux fois saccagée par un ennemi profondément irrité de toute la haine des guerres civiles !

En vain le tambour rappela sous les armes; les braves seuls se rendirent à l'appel: mais toute la cohue des troupes tarées de sans-culotisme n'obéit plus à l'ordre des chefs, et ceux qui avaient remporté la victoire, en laissèrent prendre le prix aux misérables qui l'avaient lâchement compromise.

On n'épargna rien : ni l'âge, ni le sexe, ni les conditions ; ce fut un nouveau 2 septembre, moins le désintéressement des assassins. « De l'or, de l'or et des femmes ! » Et ils brisaient les meubles, et ils ensanglantaient leurs baïonnettes. Ce jour-là, on vit des épouses arrachées des bras de leurs maris égorgés, des filles, enlevées à la tendresse de leurs mères, foulées aux pieds, pour assouvir l'amour effronté des goujats de l'armée.

Oh! que de larmes répandues, de liens de famille brisés, d'existences détruites! Kléber et Marceau voulurent s'opposer à cette indigne fureur : leur voix fut méconnue : sous leurs yeux, comme pour les narguer, on fusilla vingt malheureuses filles, convaincues d'avoir caché à l'exigence des pillards, le peu d'argent qu'elles avaient épargné ; — sous leurs yeux, on jeta des enfans à la mamelle dans des brasiers ardens, et d'autres furent écrasés sur le sein de leurs mères; sous leurs yeux, l'incendie s'alluma et tout un quartier de la ville devint la proie des flammes : plaisir néronien à la portée des héros de Ronsin et de Rossignol.

Tous les purs républicains en frémirent; mais, comme au 2 septembre, à Paris, la volonté du bien fut impuissante; le crime triompha, parce qu'on craignit une guerre civile dans la guerre civile.

Un homme, avant tous les autres, s'épuisa en efforts généreux contre la brutalité des soldats, Gesner. Il était connu dans l'armée sous le nom du Philosophe, et les soldats, toujours superstitieux, quoiqu'ils fussent in-

dévots, éprouvaient pour lui une crainte et un respect dont ils ne se rendaient pas compte. C'était l'influence de ces génies mystérieux qui ont puissance du bien et du mal.

Lui seul réussit à sauver quelques malheureux ; mais la philosophie générale l'y portait plus que l'élan de son cœur... lorsque, dans une maison de la rue Basse, une jeune femme aux genoux d'un vieillard, qui tenait à chaque main un pistolet armé, s'offrit à ses yeux, suppliante, échevelée, implorant la merci de ses bourreaux.

Des victimes de la victoire elle était la plus belle... — Marie de Saint-Ange! s'écria Gesner. Et de cette fois il ne prononça aucune sentence philosophique; mais, rapide comme la pensée de l'empereur, il s'élança sur ceux qui les entouraient, renversant les plus mutins à coups de sabre, il s'empara de la jeune femme, la plaça contre son cœur, et, le pied sur un des pillards, il frappa ceux qui étaient trop près de lui.

Les soldats, étonnés d'un tel acte de vigueur, reculèrent devant l'officier dont ils connaissaient tous le courage, et dont un bruit sourd

avait déjà répandu l'intimité avec Robespierre.

Gesner passa fièrement au milieu d'eux, portant dans ses bras la jeune femme, suivi du vieillard, sans qu'il s'élevât aucun murmure.

A quelques pas de là, il rencontra un détachement des grenadiers de son bataillon, et, comme s'il n'eût pris qu'un médiocre intérêt au fardeau dont ses épaules étaient chargées, il le remit entre les mains de ces braves, en leur commandant de conduire le père et la fille au quartier de l'état-major...Puis, remuant la tête, étouffant un soupir, il retourna parmi les égorgeurs essayer encore de son influence.

Déjà l'incendie furieux gagnait de maison en maison, et des montagnes de flammes, mobiles comme les flots, agitées par le vent qui les poussait et repoussait, ressemblaient de loin à une mer de feu.

C'était d'un beau à donner des émotions pour toute la vie. Cependant, au milieu de cet embrasement général, lorsque les toits s'écroulaient, que les murs chancelaient, que le sol tremblait, on voyait encore çà et là quelques femmes qui s'efforçaient de dérober à l'incendie les objets échappés au pillage. On

entendait aussi les cris des malades et des blessés, qui, n'ayant pu fuir, protestaient en invoquant le ciel, contre le supplice épouvantable du feu.

Le mal était sans remède; il ne pouvait plus cesser que de lui-même. Gesner abandonna cette scène de désolation, l'âme douloureusement abattue, et s'en prenant aux royalistes de la fureur des sans-culottes.

Il retournait à l'état-major; il rencontra Prieur, qui en sortait.

— Eh bien! lui dit-il, vois-tu leur ouvrage?

— Qu'est cela? répondit Prieur. Tu t'épouvantes facilement! Ne faut-il pas que la république écrive sa vengeance en caractères ineffaçables, pour qu'on s'en souvienne? Mais tu l'as trahie aujourd'hui, toi philosophe Gesner; tu as.....

— J'ai sauvé un père et sa fille que des brigands voulaient massacrer.... Oui, je les ai sauvés, et ils n'iront pas sur l'échafaud expier le bien que j'ai pu faire; je te jure, Prieur, qu'ils n'iront pas.

— L'ordre est donné cependant de les envoyer au tribunal révolutionnaire de Saumur.

— L'ordre est donné! s'écria Gesner; et qui l'a donné cet ordre? demanda-t-il en pâlissant de colère.

— Moi, répondit Prieur sans s'émouvoir.

— Toi!.... et il le poussa si rudement qu'il faillit le jeter à la renverse; toi! non, tu mens.

— Je n'ai jamais dit plus vrai.

— Tant pis pour toi : cet ordre ne sera pas exécuté.

— Et qui en empêchera?

— A mon tour, je te dirai : moi!

Il lui serra la main avec tant de force, que le commissaire de la Convention en jura.

— Citoyen Gesner, je t'arrête au nom de la république; tu accompagneras les deux rebelles à Saumur.

— Lis donc cela avant de commander, répondit Gesner qui était parvenu à maîtriser son émotion, et si jamais tu viens à trahir mon secret.....

— Ah! tu menaces, reprit le commissaire en riant de dépit; cela n'est pas bien pour un philosophe.

— Lis, lis donc.

Prieur lut :

« Le citoyen Gesner a reçu plein-pouvoir » d'agir ; il ne devra compte de sa conduite » qu'à Robespierre.

» ROBESPIERRE. »

— Et tu crois que cette lettre t'a été délivrée pour l'usage que.....

— L'usage me regarde seul. Que l'ordre donné par toi au sujet du vieillard et de sa fille, soit révoqué sur-le-champ ; je l'exige, entends-tu ? Je ne te quitte pas ; viens avec moi à l'état-major.

En y entrant, ils aperçurent la jeune fille qui était assise aux pieds de son père, les vêtemens encore en désordre, les traits abîmés par la violence, mais comme embellis sous les taches légères du sang qui les couvrait. Elle tenait une des mains de son père, et semblait prendre à tâche de la réchauffer dans les siennes : quelques soldats montaient silencieusement la garde à côté de ce touchant modèle de piété filiale. Kléber, les bras croisés, les contemplait d'un regard attendri, ne voulant pas interrom-

pre par un mot de consolation, cette douleur qui ne pouvait être consolée.

Gesner arrêta Prieur: — Est-ce que ton cœur ne te dit rien? lui demanda-t-il.

— Ah! mon ami, répondit le représentant, si j'écoutais ce que disent mes entrailles de père ou de fils, j'aurais cent fois trahi la république. Nous avons tous une triste mission, Gesner; nous vivons dans un temps bien malheureux. Mais, Dieu merci! ceux-là du moins peuvent nous échapper!

Et il lui pressa la main d'une manière singulièrement expressive; Gesner le regarda; il avait tiré une larme des yeux de cet homme qui en fit tant répandre.

Marie de Saint-Ange et son père virent alors Gesner devant eux; et ce ne fut pas sans une espèce d'effroi, de tremblement presque convulsif, qu'ils l'envisagèrent, lui à qui ils devaient une si grande reconnaissance. Gesner le remarqua; mais quelque chagrin qu'il en ressentît, il le dissimula.

— Citoyen, vous êtes libre, et votre fille avec vous, dit-il en s'adressant au vieillard; vous pouvez partir.

— Partir! et comment?.. s'écrièrent à la fois Prieur et Kléber ; la campagne est remplie de maraudeurs, et pas une voiture.....

Marceau entrait dans ce moment; il entendit les dernières paroles, et devina le sujet de la conversation.

— J'ai mon cabriolet qui ne sert pas, dit-il; c'est le seul de l'armée, il conduira ce vieillard et sa fille où ils voudront être conduits.

— Et qui les escortera? demanda Kléber.

— Gesner montera avec eux.

— Je ne le puis, répondit le philosophe avec un pénible effort,..... mais Fabricius.....

— Allons, vous pouvez partir;..... Fabricius vous accompagnera.

— Citoyen, êtes-vous prêt? demanda Fabricius.

Mademoiselle de Saint-Ange pria qu'on lui accordât une heure; elle avait besoin de changer de vêtemens. Fabricius la suivit dans la maison où elle désirait se rendre, et, lorsqu'il revint avec elle à l'état-major, il trouva Gesner toujours debout, immobile, silencieux, en présence du vieillard.

Marie parut plus belle encore, quoique dans

sa parure il n'y eût certes pas le moindre symptôme de luxe et de magnificence; mais une fraîche mantille et des cheveux remis en ordre lui avaient rendu toutes ses grâces.

Kléber et Marceau l'admirèrent avec enthousiasme, et pour eux, qui ne vivaient que dans une atmosphère de sang et de carnage, ce fut une douce apparition qui retrempa leur vie en les ramenant aux premières illusions de la jeunesse.

Elle partait appuyée sur le bras de son père. Le vieillard s'avança vers Gesner et lui dit avec une émotion marquée :

— Monsieur Gesner, j'aurais mieux aimé recevoir ce service d'une autre main que de la vôtre; mais puisque Dieu l'a voulu ainsi, je vous en remercie bien sincèrement. Adieu, monsieur; je ne vous ai jamais souhaité de mal, je désire que vous ayez pris le chemin du bonheur.

Mademoiselle de Saint-Ange rougit et pâlit en passant devant Gesner; elle ne dit rien, elle avait des larmes jusque sur les lèvres.

Gesner la vit s'éloigner d'un œil sec, avec apparence d'insensibilité; mais lorsqu'il eut

entendu le premier roulement de la voiture sur le pavé, il quitta tout à coup l'état-major, et personne n'aurait pu dire ce qu'était devenu le philosophe pendant les deux heures qui suivirent cette séparation.

XVIII.

Passage de la Loire.

Ceux auxquels on ne veut point faire de grâce prennent des résolutions aussi fortes qu'on se montre inexorable, et on sait qu'il n'y a rien de plus terrible que celui qui ne peut se sauver qu'en vainqueur: ils se défendirent comme des gens déterminés à mourir.

Vie de Guillaume-le-Conquérant,
Par M. de Clavigny.

Il l'aimait beaucoup cette jeune fille, le républicain Gesner. Les hommes qui montrent tout le cœur sur les lèvres, qui prennent l'amour comme il se donne, avec chevelure blonde ou chevelure noire, teint de lys ou teint de rose,

qui ont le regard toujours ivre de volupté, les yeux pleins d'une tendresse indéfinie, ces hommes ne valent pas la peine qu'on parle des choses de leur âme, sujet trop vide, et bientôt épuisé; mais ceux qui, froids d'habitude, sévères, stoïciens, philosophes, viennent, par hasard, à ressentir les atteintes du feu qui s'allume auprès d'une femme en écoutant sa douce voix, en la voyant sourire, ces malheureux, exception de la vie civilisée, sont destinés à des jours d'orages et de révolutions, jours sans fêtes et sans plaisirs tranquilles, que ne repose jamais le frais sommeil d'une nuit de calme.

Il y avait deux heures que M. de Saint-Ange et sa fille avaient quitté le Mans; le conseil des généraux décida qu'il fallait suivre la colonne vendéenne, et toute l'armée s'ébranla.

Gesner, pâle, défait, abattu, était à la tête de son bataillon, commandant d'une voix ferme chaque mouvement qu'il fallait exécuter, maîtrisant toutes ses émotions par la puissance de volonté dont il avait donné tant de preuves.

L'armée s'avançait à grands pas sur la route

de Laval; elle devait atteindre l'ennemi dans sa fuite et l'anéantir entièrement. — Mais ce n'était déjà plus qu'un cadavre dont on allait trancher la tête. — De minute en minute, on rencontrait de tristes vestiges de son passage; les deux côtés du chemin étaient jonchés de morts et de mourans, de débris des caissons et des voitures de transport. Hommes, femmes, enfans, pêle-mêle étendus avec les chevaux et les bagages, mettaient seuls obstacle à la marche rapide des républicains.

Tout endurci qu'il était aux horreurs de la guerre, le soldat détournait les yeux de ce spectacle de désolation; car la chaleur du combat ne l'exaltait plus alors, et il était rendu à la vie positive. Il y eut cependant de nouvelles atrocités commises sur l'ennemi vaincu. On égorgea des prisonniers qui demandaient grâce; mais les auteurs de ces atrocités étaient les mêmes hommes qui avaient souillé la belle victoire du Mans.

La colonne vendéenne perdait de ses forces à chaque lieue: les soldats blessés, forcés de rester en arrière, étaient impitoyablement massacrés. Mais la terreur lui donnait des

ailes; et, malgré les efforts des républicains, elle gagnait de l'avance en marchant sur Nantes.

A Ancenis, près des bords de la Loire, lorsque, de l'autre côté de la rivière, les Vendéens jetèrent les yeux sur le pays qu'ils avaient quitté, il n'y eut qu'un cri dans les rangs. Il semblait qu'en mettant la Loire derrière eux, en posant le pied sur le sol natal, ils allaient retrouver leur ancienne existence de paix et de travail. Les femmes, les hommes, les soldats, les chefs pleuraient de joie en s'embrassant; et toutes les douleurs d'un exil de soixante jours, les blessures, la mort des frères, des époux, des pères, tout cela serait oublié s'ils revoyaient les lieux où les premières années de la vie avaient été si tranquilles.

Les républicains étaient encore loin. On construisit des radeaux; mais l'ouvrage, exécuté à la hâte, la tête toujours en arrière, ne produisit que des radeaux incapables de service. Submergés par la Loire, en s'abîmant dans ses flots, ils détruisirent tout espoir de retraite, et ce beau pays parut décoloré aux yeux de ces braves paysans qui ne devaient plus l'habiter.

Stoflet et Larochejaquelein osèrent cependant confier leur destinée à quelques planches mal jointes. Larochejaquelein, tenant d'une main un drapeau blanc, et de l'autre la bride de son cheval, qui traversait la rivière à la nage, tantôt s'enfonçant sous les flots, tantôt reparaissant avec le frêle esquif, fit trembler pour ses jours l'armée vendéenne qui l'idolâtrait; mais elle jeta un cri de joie quand elle les vit aborder l'autre rive; et, enhardie à cet exemple, elle se disposait à l'imiter, lorsque Westermann, paraissant sur les hauteurs d'Ancenis avec son avant-garde, lança des boulets au milieu de ces malheureux, qui s'épuisaient en efforts pour regagner leur patrie.

Le passage devint impossible : il fallut se défendre. L'armée fugitive fut encore vaincue, et chassée de position en position jusqu'à Savenay. Là elle fit une dernière halte, et, sans espoir, elle se battit jusqu'à ce que les armes lui tombassent des mains, de manière à étonner les républicains.

Savenay fut le tombeau de cette armée vendéenne, qui, vingt jours auparavant, épouvantait la Mayenne et la Normandie.

A cinquante lieues de son pays, sans vivres, sans munitions, elle gagna dix batailles, prit douze villes et tua vingt mille républicains. Le Mans et Savenay virent ses deux défaites, et ses deux défaites l'anéantirent.

On est dominé d'un sentiment d'admiration en présence de si grandes choses opérées avec de si faibles moyens, et quel que fût le motif qui mit le fusil sur l'épaule de ces cultivateurs si soumis et si paisibles, ce motif avait en lui noblesse, héroïsme et générosité. Un général républicain, qui se connaissait en courage, celui qui, blessé à l'affaire de Château-Gontier, disait à ses amis : *Portez ma chemise sanglante à mes grenadiers*, le brave Beaupuy écrivit, du champ de bataille, à Merlin de Thionville : « *Je les ai bien vus, bien examinés; j'ai re-* » *connu les mêmes figures de Chollet et de La-* » *val, et, à leur contenance et à leur mine, je* » *t'assure qu'il ne leur manquait du soldat que* » *l'habit. Cette guerre de paysans m'a toujours* » *paru pour la république la grande partie;* » *et il me semble à présent qu'avec nos autres* » *ennemis nous ne ferons plus que peloter.* »

Ainsi fut détruite cette armée d'Outre-Loire.

Mais la guerre n'était pas finie: Charette vivait encore, et c'est surtout de ce moment que date sa réputation de grand capitaine.

XIX.

L'espion.

Déans, en entendant appuyer sur la beauté et l'air ingénu de sa fille, fut involontairement sur le point de tourner les yeux vers elle, mais, revenant à lui-même, il les reporta de nouveau sur la terre avec la même obstination.

W. Scott, *Prison d'Édimbourg.*

— Nous avons un triste devoir à remplir, dit Gesner à Fabricius en étouffant un soupir qui s'ouvrit passage malgré lui. Robert a mérité la mort; j'aurais souhaité qu'il l'eût trouvée dans cette dernière bataille.

— Point de pitié pour lui, répondit Fabricius ; c'est un traître, un espion, un...

Mais d'une voix plus douce, il ajouta : — Les yeux de mademoiselle de Saint-Ange sont si beaux ! le malheureux les aura trop admirés ! Et s'il existait une excuse pour ceux qui manquent de foi à la république...

— Il n'en est pas, Fabricius, pas une seule ; celle-là moins que toute autre. La loi qui le condamne est juste ; elle sera exécutée. Cependant il est juste aussi qu'on entende le prévenu ; je désirerais le voir.

— Tu le verras bientôt, répliqua Fabricius.

Il sortit.

Gesner était assis, le coude appuyé sur une mauvaise table et la tête reposée dans sa main. C'était à Savenay même, dans la chambre d'une maison criblée par la mitraille, dont les pavés tachés de sang portaient une empreinte encore fraîche du combat.

Lorsqu'il fut seul, il se leva brusquement et se promena à grands pas, en proie à une agitation violente. Mais l'émotion dont son âme était remplie ne s'exhala point en paroles qui la fissent comprendre ; ses dents restèrent ser-

rées les unes contre les autres, ébranlées par le tremblement convulsif des lèvres.

Suivi de Fabricius, Robert entra. En le voyant, Gesner recula de deux pas, et, s'adossant à la muraille comme s'il eût craint de tomber, il le regarda fixement sans lui adresser la parole.

— Commandant Gesner, que me voulez-vous? demanda le jeune sergent d'une voix si assurée et en même temps si douce qu'elle semblait faire preuve d'innocence.

Sans répondre, Gesner se précipita sur lui, et, secouant son bras avec rudesse : — Misérable! dit-il, je te méprise; tu es un lâche!...

— Moi! répondit Robert; j'étais hier aux premiers rangs avec vous... ma tête porte la marque du sabre des Vendéens.

Et il arracha le bandage qui cachait une blessure assez profonde reçue au front.

— C'est vrai, c'est vrai, répliqua Gesner; je te dois même encore la vérité : et voilà pourquoi tu m'as trompé, c'est ton courage qui me faisait croire à ton patriotisme, et tu es... Non, ne crains rien, je ne veux pas t'insulter, je ne dois pas t'insulter... Je comprends ce qui t'a

rendu criminel; je le comprends, jeune homme, et je te plains du fond de mon cœur; mais cela ne peut être pardonné.

Puis, redoutant sans doute de laisser trop d'empire à l'émotion, il tourna le dos à Robert, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la place de Savenay, pour retremper son énergie et retrouver la force dont il avait besoin.

Fabricius s'était assis, et, avec la pointe de son poignard, il traçait quelques lignes sur le bois de la table, essayant de trouver une contenance, car il semblait embarrassé de la sienne.

Robert, debout, la figure calme, mais profondément triste, le regard mélancolique, paraissait étonné de la scène où il figurait comme acteur, innocent de bonne foi, ou jouant l'innocence avec une adresse merveilleuse.

Il servait depuis un an dans la division où Gesner commandait un bataillon. Il y était venu en sabots, la tête couverte du bonnet de laine grise, avec le ton, la tournure et les idées des paysans bretons; mais l'air du champ de bataille, l'exaltation sublime des guerriers, avaient animé, avaient métamorphosé la vie qui s'était

d'abord cachée grossière sous l'habit du soldat. Il se livra à l'étude avec passion, dans les heures bien rares de loisir que cette guerre infatigable lui laissait. Son intelligence s'était développée d'une manière étonnante. Gesner le prit en affection, et l'aida de ses conseils et de ses vastes connaissances.

Il portait à ce jeune homme un grand intérêt, le voyant avancer dans la science, en même temps qu'il était renommé pour sa bravoure et la régularité de sa conduite. L'élève se montrait digne du maître ; il était le Gesner des sous-officiers; il avait acquis un peu de ce respect superstitieux dont Gesner était environné.

Souvent ils passaient ensemble des heures entières, et c'est alors que Gesner s'abandonnait à ses idées métaphysiques, à ses dissertations sur la religion qu'il s'était faite. Il étonnait son disciple par la grandeur de ses vues et l'éloquente facilité de ses paroles.

Quand ils venaient à se quitter, après un si long entretien, leurs visages paraissaient moins sombres, leurs fronts étaient moins chargés de noires vapeurs.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il en coûtait à Gesner pour suivre la volonté impitoyable de la loi à l'égard de Robert. Mais sa conscience sévère disait que Robert était coupable, et, quelque peine qu'il en ressentît, il n'était pas homme à imposer silence à sa conscience.

— Oui, tu m'as trompé, reprit-il en quittant la fenêtre, d'où ses regards s'étaient arrêtés sur les affûts des canons brisés dans le combat, tu m'as trompé, Robert. Dans cette armée, je n'estimais personne plus que toi. Eh bien! je te...; mais, non, ne crains rien, je ne t'insulterai pas. Pauvre jeune homme! je ne veux pas rendre amers les derniers momens de ta vie. Il faut mourir; il le faut... Te repens-tu? ajouta-t-il, et il lui tendit la main.

Robert la serra dans la sienne; mais, regardant Gesner avec une expression de doute et d'inquiétude inexprimable, il avait toujours l'air de ne rien comprendre aux paroles de son singulier protecteur.

— Tu ne m'en veux pas, Robert, d'obéir à mon devoir?

— Eh! que vous ordonne votre devoir? demanda tristement le jeune sous-officier.

— Il m'ordonne de dénoncer les traîtres ; et toi, Robert, tu as trahi l'armée.

— Moi! s'écria Robert avec un geste d'indignation. Dans quel temps? dans quel lieu? Qui vous l'a dit?

— Personne, Robert, je l'ai vu de mes yeux, répondit Gesner d'une voix émue.

— Commandant, vous...

— Je n'ai jamais menti, Robert. Je t'épargne le regret de m'avoir dit une injure. Calme-toi, et écoute. Je t'ai vu à Vehanas, tu as introduit Charette... Toi! dont la cocarde est tricolore, qui as juré mort aux rois, liberté et égalité, que de parjures, Robert! toi! dis-je, tu as introduit Charette, le chef le plus indomptable des Vendéens, l'ennemi le plus vivace, le plus puissant de la république, tu l'as introduit auprès de M. de Saint-Ange et de...

Gesner n'acheva pas, soit qu'il craignît de nommer, soit qu'il pensât, et avec raison, la phrase suffisamment complète dans la faculté auditive de Robert.

A cette déclaration, que Gesner ne fit pas d'un air triomphant, mais qu'il prononça avec lenteur, appuyant sur chaque mot, pièce de

conviction que ne pouvait réfuter le prévenu mis par lui sur la sellette, à cette déclaration, Robert baissa la tête, laissa tomber ses bras et parut anéanti.

Cependant, avec timidité, mais avec un accent qui allait à l'âme :

— Commandant Gesner, je n'ai rien à dire pour me défendre, mais je demande deux jours de délai, et vous ferez ensuite ce que la loi ordonne de faire.

— Je te les accorde, dit Gesner, je te les accorde sur ta parole; puissions-nous livrer une bataille avant que le dernier soleil ne soit couché, et toi mourir de la mort des braves! tes amis oseraient encore, sans rougir, te reconnaître dans ton linceuil.

******

XX.

Le témoin.

C'était une de ces têtes souvent peintes par le Guide, — douce, pâle, intéressante, affranchie de tous les lieux-communs d'idées, partage de ces ignorans dodus et contens d'eux-mêmes qui ne s'attachent qu'aux biens terrestres. — Elle regardait en avant, comme occupée de quelque chose au-delà de ce monde.

STERNE, *Voyage sentimental.*

Le soir du second jour, à Savenay, dans la même chambre où Robert subit son interrogatoire, Gesner était assis devant la même table que Fabricius avait déchirée de son poignard; — il lisait un volume d'Helvétius, et son

attention était si grande aux pensées de l'auteur défunt, qu'il semblait devoir être étranger à toutes choses qui se passeraient autour de lui.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement et avec précaution; il ne l'entendit pas. Une personne entra; il ne la vit pas entrer. Cette personne s'avança légèrement, et, se plaçant derrière lui, ses regards pouvaient parcourir l'ouvrage qui absorbait toutes les facultés de l'officier républicain. La personne n'y songea pas, mais ayant attendu en vain, pendant quelques minutes, que Gesner détournât la tête et s'aperçût de sa présence, elle se décida à lui adresser la parole.

— Comte de Melville,... dit-elle.

— Qui m'appelle ainsi? s'écria Gesner, se levant tout effrayé, comme si, réveillé en sursaut au milieu d'un songe pénible, il se fût trouvé en face de la réalité effrayante qu'il rêvait.

La lampe, dont la lumière abaissée sur le livre ne donnait de jour que dans la partie basse de la chambre, ne permit pas à Gesner de voir la personne qui avait ainsi interrompu sa méditation. D'ailleurs, au premier mouve-

ment qu'il avait fait, elle s'était éloignée avec précipitation, et, se tenant dans un angle, immobile, la tête penchée, elle ressemblait à ces statues dont on découvre à peine les formes, quand on parcourt vers le soir une église de village, mais auxquelles l'imagination en prête de si singulièrement fantastiques.

Cette personne avait le corps entièrement caché sous un manteau noir; un voile de même couleur lui couvrait presque toute la figure.

— Qui donc es-tu, toi qui m'as appelé de ce nom dont je voulais perdre la mémoire?

— Vous avez sans doute oublié.....

— Non, je n'ai rien oublié, dit-il en s'avançant vers elle; vous, vous.....

Il recula, et changeant de ton aussitôt: — Oui, reprit-il d'une voix concentrée, vous dites vrai, j'ai oublié, j'ai dû oublier..... je ne vous connais pas! Que voulez-vous de moi?

Il retourna à la place qu'il occupait lorsqu'elle était entrée; il s'assit, et dit avec beaucoup de calme: — Nous pouvons nous entendre à cette distance, parlez, que voulez-vous de moi?

— Justice, répondit-elle d'une manière ferme et noble, justice pour un ami sous le poids d'une grave accusation.

— Justice sera bientôt faite, reprit Gesner.

— Oui, dit-elle avec ironie, la justice républicaine; toujours condamner; la guillotine ou les balles. Mais dans cette circonstance il n'y aura qu'un seul coupable, et ce coupable, c'est vous, comte de Melville!

— Oh! si vous avez pour moi quelque pitié, ne m'appelez pas ainsi.

— Écoutez-moi donc, citoyen Gesner; il faut que justice soit rendue à Robert.

Gesner la regarda quelques instans; mais embarrassé, mécontent, il baissa les yeux.

— Comment un traître, un espion, peut-il vous toucher à ce point?

Un traître, un espion! reprit-elle. Il y a bien des traîtres depuis deux ans, comte de Melville, et si le nom d'espion doit se donner à celui qui épie à travers.....

— Vous oubliez que vous plaidez la défense de Robert. Il est prudent de se concilier la faveur du juge quand on ne croit pas qu'il ait la conscience à l'abri des émotions.

— Je n'ai pas de vous cette opinion, monsieur, répondit-elle en soupirant. Je serais désolée que votre conscience me fît le plus léger sacrifice; mais Robert n'est ni un traître, ni un espion.

— La preuve, la preuve.

— Si vous m'aviez dit cela, je ne vous l'aurais pas demandée.

Cette réponse, à laquelle Gesner était loin de s'attendre, le prenant au dépourvu, jeta quelque trouble dans son esprit; mais bientôt, s'étant remis:

— Vous oubliez, dit-il, que je ne vous connais pas, que je ne vous ai jamais connue, que je ne dois pas vous connaître.

Ces paroles lui causèrent une impression fâcheuse; on eût dit qu'elles avaient détruit un dernier espoir, une pensée de dernier bonheur.

— Vous avez raison, citoyen Gesner: — Elle appuya avec intention sur ces mots, vous avez raison, — nous sommes étrangers l'un à l'autre. Eh bien! écoutez donc. Le sergent Robert est fils de l'un des paysans qui demeuraient sur les terres du comte de Saint-Ange. Le comte de Melville pourrait vous dire, citoyen,

car il en a sans doute gardé la mémoire, combien le comte de Saint-Ange était aimé d'eux tous. Parmi ces braves gens, il n'a pas trouvé un seul ingrat pour le bien qu'il a fait. A ce titre, Robert lui était dévoué; mais, de plus, frère de lait d'Ernest de Saint-Ange, il a pour lui une tendre amitié, et lorsqu'il a vu quelque danger sous ses pas, il a trop généreusement exposé sa tête en voulant l'éloigner: voilà tout son crime, citoyen Gesner, jamais sa bouche ne s'est ouverte pour raconter les secrets de l'armée républicaine; le comte de Saint-Ange ne les lui eût pas demandés, il en aurait trop coûté à son cœur de ne plus estimer Robert. Si vous doutez de ce que je vous dis là, citoyen Gesner, je ne peux vous donner d'autre preuve que la sincérité de mes paroles. Et moi aussi j'oserai dire, comme autrefois le comte de Melville, je n'ai jamais menti; faut-il le jurer devant Dieu, vous en faire le serment?

— Non, pas de serment! s'écria Gesner en lui posant la main sur la bouche; ne fais jamais de serment, jeune fille; tu ne sais pas ce qu'il en coûte quelquefois pour un serment.

Il ouvrit encore la fenêtre comme il l'avait

ouverte dans un moment d'agitation pendant qu'il interrogeait Robert.

— Mademoiselle, dit-il en revenant vers elle, je vous crois, je vous crois..... Vous m'avez demandé justice, et c'est seulement justice. Je rentrerai dans un instant. —

Il sortit et la laissa seule.

— Oh! c'est bien l'égalité républicaine qu'ils avaient rêvée! Le comte de Melville dans cette chambre où le plus petit bourgeois n'aurait pas daigné coucher; et les comtes de Saint-Ange sans argent, sans demeure, cachés sous les vêtemens de leurs vassaux! Qu'ont-ils donc gagné à ces bouleversemens? O mon Dieu, lorsque le premier.....

Le comte de Melville entrait avec l'accusé.

— Sergent Robert, dit-il, je te demande pardon de t'avoir soupçonné d'infamie, je déclare que je te crois innocent, et te révère comme le plus brave et le plus patriote des soldats de l'armée.

Le prévenu jeta un regard de reconnaissance sur le témoin qui avait déposé si efficacement en sa faveur.

— Va, Robert, va, lui dit Gesner.

Le témoin tendit la main à l'accusé; il baisa cette main avec transport en disant :

— Mademoiselle, vous vous êtes trop exposée; je ne voulais pas une démarche si généreuse, une lettre seulement.....

— C'est de ta personne que tu as payé pour nous, Robert. Pauvre républicain, tu ne comprends pas encore l'égalité !

Lorsqu'il sortit de la chambre, en voyant Gesner auprès du témoin, il y avait quelque chose sur son front qui semblait dire : Il eût mieux valu me laisser mourir ! —

XXI.

Les antécédens.

Tel est le danger des passions que même sans les partager vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre.

CHATEAUBRIAND. — *Les Martyrs.*

Vous savez bien que le témoin était Marie de Saint-Ange.

Il y avait quelques mois que Gésner habitait une petite maison de campagne aux environs de Machecoul ; il y vivait dans la retraite la plus

absolue avec un vieux domestique qui, soit inclination naturelle, soit pour obéir aux ordres de son maître, ne faisait usage de la parole qu'au besoin du service.

Un matin, le premier jour de mai, Gesner, assis au pied d'un arbre, lisait le *Contrat Social* de J.-J. Rousseau, lorsqu'il fut distrait de sa méditation par les aboiemens d'une meute de chiens.

Il se leva. Bientôt un coup de fusil, suivi d'un second, l'avertit que la *bête* était passée devant les chasseurs, et qu'elle expirait à terre s'ils avaient eu le coup d'œil juste. Poussé par une curiosité peu habituelle à son caractère, il se dirigea vers le lieu où la détonation s'était fait entendre, comme s'il avait eu grand intérêt à connaître le résultat obtenu.

Il y allait de toutes jambes et il allait vite; mais il n'y rencontra pas un chasseur fier de son adresse et donnant la curée aux chiens qui l'avaient bien servi, il vit un malheureux jeune homme qu'un sanglier foulait aux pieds. Gesner n'avait à la main qu'un bâton; s'élançant sur l'animal furieux, il le frappa si

juste au milieu du front qu'il l'étendit raide-mort.

Le jeune homme était dangereusement blessé; son sang coulait en abondance; il lui restait à peine assez de force pour remercier son libérateur. Gesner le prit courageusement dans ses bras, et l'emporta d'un trait à la maison qu'il habitait.

Lorsque le blessé eut retrouvé la puissance de s'exprimer, il dit à Gesner : — Monsieur, pour mettre le comble à tout ce que je vous dois, voudriez-vous envoyer dire au comte de Saint-Ange que son fils a trouvé chez vous l'hospitalité? J'ai coutume de rentrer le soir au château : mon père et ma sœur ne dormiraient pas tranquilles s'ils voyaient le soleil se coucher sans mon retour. Il y a six lieues de cette maison au château; un homme à cheval peut en faire promptement le trajet.

Sur un mot de Gesner, le domestique partit à l'instant; et lui, il laissa le malade essayer à dormir.

Le soir, M. de Saint-Ange arriva avec sa fille. Gesner se montrant froid, appelant à son aide tout le stoïcisme dont il adoptait les maxi-

mes, voulut assister sans émotion aux émotions du père et de la fille. Il reçut avec simple politesse les témoignages de reconnaissance qu'on lui prodigua, sans rien témoigner du bonheur qu'il pouvait en éprouver.

Le médecin avait dit que l'état du blessé n'était pas alarmant. Le comte de Saint-Ange et sa fille durent retourner au château. Gesner les accompagna jusqu'au moment où le cocher fouetta les chevaux; mais, comme la voiture les emportait tous deux, il la suivit long-temps du regard, et, lorsqu'il ne la vit plus, il soupira.

Pendant dix jours il reçut monsieur et mademoiselle de Saint-Ange, et pendant chacun de ces dix jours il s'opéra en lui quelque changement nouveau : son humeur devint moins égale; il parla deux fois avec colère à son vieux domestique; il trouva moins de charmes à ses livres chéris; et, enfermé dans sa chambre, la nuit, au milieu du plus profond silence, il lui sembla qu'il n'y était pas seul, et qu'une voix d'une douceur inexprimable lui parlait un langage inaccoutumé.

En présence de mademoiselle de Saint-Ange,

il lui arrivait souvent de rougir et de pâlir tour à tour; mais alors, comme s'il en eût été honteux, il la quittait pour quelques instans. Lorsque mademoiselle de Saint-Ange lui adressait la parole, d'abord sa physionomie s'égayait; la bouche ouverte, les yeux fixés sur elle, il allait répondre; mais, tout à coup, reprenant son austérité, il refoulait dans son cœur les mots que ses lèvres étaient prêtes à prononcer.

Mademoiselle de Saint-Ange se demandait la cause de cette singularité; mais, sans la comprendre, elle la pardonnait à l'homme qui avait sauvé son frère.

Le fils de M. de Saint-Ange était presque guéri de sa blessure; le médecin déclara qu'il pouvait sans danger retourner au château. Le départ fut fixé au lendemain.

Gesner voulut en vain s'en défendre; il consentit à suivre la famille et à recevoir l'hospitalité qu'il avait donnée. Dans la voiture il se trouva placé à côté de mademoiselle de Saint-Ange, et, bon gré mal gré, il fut soumis au magnétisme inévitable qui nous domine au toucher d'une femme.

Il passa huit jours, quinze jours au château; il pria qu'on lui permît de revoir sa petite maison : M. Saint-Ange se fâcha; il resta au château.

La famille ne se lassait pas de l'entendre parler, car il était savant; et maintenant qu'il s'était familiarisé avec elle, il disait bien ce qu'il savait.

Mademoiselle de Saint-Ange voulut recevoir de lui des leçons sur l'histoire et la métaphysique; il donna ces leçons, et dans peu de temps elle apprenait beaucoup.

Le soir, ils se promenaient en famille dans les environs du château, et c'était encore lui qu'on écoutait parler.

Sa conversation n'était pourtant pas riante; il y avait dans ses paroles une grande mélancolie, mais tout cela allait au cœur, et le cœur était si content que l'esprit n'avait besoin de rien.

Gesner, qui d'abord avait craint le danger, semblait à présent se jouer de lui. Il ne redoutait plus l'amour au sein de l'amitié. — Toujours, en tous lieux, il voyait mademoiselle de

Saint-Ange; mademoiselle de Saint-Ange souriait à sa bien-venue; ses yeux, pendant les intervalles de silence, aux repas, à la promenade, se fixaient quelquefois sur le front de Gesner. Amitié, disait-il.

Ils avaient coutume de courir en bateau sur un petit lac à quelques lieues de là. Ernest de Saint-Ange s'amusait à jeter des appâts aux poissons, ou bien à diriger le gouvernail pendant que Gesner, assis à côté de Marie, lui commentait gravement la république de Platon, ou les éloquentes rêveries de Rousseau.

Dans un moment où sans doute Marie ne prêtait qu'une attention légère aux discours de son maître, elle vit tout près d'elle, à la surface de l'eau, un beau poisson qui montrait ses écailles dorées; elle voulut étendre la main et le saisir, mais le mouvement fit pencher le bateau, et Marie, emportée par son poids, disparut sous le frêle esquif dont un coup de vent venait de gonfler la voile.

Gesner l'eut bientôt ramenée au bord; mais elle en fut malade, elle eut la fièvre, elle eut le délire; et dans son délire elle appela Gesner, et pendant sa convalescence Gesner, près

d'elle, lisait tout haut les livres qu'il lui avait appris à aimer.

Gesner croyait toujours à l'amitié; Marie connut mieux l'état de son cœur.

C'est à cette époque que le marquis de Charette fut présenté au comte. Dès les premiers jours Gesner lui déplut, et ce sentiment trouva réciprocité.

Charette devint amoureux de mademoiselle de Saint-Ange; il demanda sa main. Marie, consultée, refusa. — Le comte de Saint-Ange n'insista pas; le cœur du père était d'accord avec le cœur de la fille. Le marquis de Charette continua cependant ses visites au château.

Il y eut une grande fête. Le comte de Saint-Ange était riche; tout le luxe de la cour fut déployé au milieu de cette campagne à moitié barbare.

Bal brillant de parures et de diamans; musique ravissante. Gesner, dont les yeux se fermaient chaque jour davantage sur sa métamorphose, mêla sa voix à la voix de Marie, et le duo, exécuté avec une expression admirable, fut applaudi à outrance. Gesner avait ouvert le

bal avec mademoiselle de Saint-Ange; deux autres fois on le vit près d'elle, la conduisant, silphyde légère, pendant la mesure animée de la valse. Le sein de mademoiselle de Saint-Ange battait alors plus vite; — on le remarqua.

Charette grinça les dents.

Le matin, avant le jour, quand la foule s'écoulait peu à peu, que la fatigue avait endormi le plaisir, que les jeunes filles sortaient suspendues au bras de leurs mères, mais détournant la tête pour voir encore le beau jeune homme qui leur donnait la main, Gesner entendit parler sur la terrasse auprès de lui.

On disait :

— Je gagerais, chevalier, que ce pédant de collége appelé Gesner est l'amant de mademoiselle de Saint-Ange.

— Vos soupçons vont loin, marquis Charette!

— C'est une certitude que j'ai acquise.

C'était assez pour l'indignation de Gesner. Le sang lui monta au visage, et le lendemain Charette reçut un billet qui réclamait réparation l'épée à la main.

Charette y répondit par ce billet :

« Êtes-vous noble ?

« Marquis DE CHARETTE. »

Gesner, imitant son laconisme, écrivit :

« Ma mère est dame d'honneur de la reine; « je vous attends.

« Comte DE MELVILLE. »

Ils se battirent; Charette fut blessé à la cuisse; et Gesner retourna auprès de la famille, croyant encore à l'amitié.

Mais le duel ne resta pas secret; Charette en divulgua la cause; et le long séjour de Gesner au château, les remarques qu'on avait faites au bal, le refus de la main du marquis de Charette, tout prêta matière à la malignité publique. Le comte de Saint-Ange et son fils en furent instruits les derniers; mais, dès que ces propos parvinrent à leurs oreilles, d'un commun accord, ils décidèrent que Gesner devait une explication. Ernest se chargea de cette mission délicate avec bonheur, il s'attendait à la reconnaissance de son ami, il croyait à son amour, surtout à son désir d'épouser

Marie; mais aux premières paroles qu'il lui dit, il le vit se troubler et reculer épouvanté, comme un homme auquel son mauvais génie serait apparu pour tenter sa vertu.

— Vous ne voulez pas épouser ma sœur, s'écria-t-il, et vous l'avez perdue! Elle vous aime, et vous avez tout fait pour qu'elle crût à votre amour!

Gesner pâlit, et, après quelques instans de silence, il dit avec un grand désespoir : — Vous avez peut-être raison; je ne le pensais pas. Je mérite toute votre haine.

— Et tout mon mépris. Mais vous m'en donnerez raison.

— Vous avez droit de l'exiger de moi, répondit-il en baissant la tête.

— Mais dis-le-moi donc, Gesner, qui t'empêche d'être mon frère?

— Dieu et ma conscience.

— A demain donc! l'honneur de ma famille le commande.

— Il sera satisfait.

Une lettre de Marie demanda à Gesner une entrevue pendant la nuit sur la terrasse. Il s'y rendit. La jeune fille était en larmes, couverte

d'une légère mantille, au milieu du parfum des roses et des orangers, à moitié éclairée par le demi-jour d'une lune timidement cachée sous un nuage d'argent... Jamais Gesner ne l'avait vue plus belle. Assise sur un banc de pierre, elle leva au ciel ses yeux humides de pleurs.

— Oh! vous m'avez trompée, lui dit-elle.

— Marie, répondit-il en prenant pour la première fois, depuis qu'il la connaissait, sa main dans sa main, Marie, je n'ai su que d'hier que je t'aimais d'amour, je me croyais seulement ton ami. De nous deux tu n'es pas la plus malheureuse ; tu guériras quelque jour, et moi je mourrai avec le désespoir qui me ronge le cœur. Adieu! il ne m'est pas même permis de te donner un baiser. Plains-moi, et ne me maudis pas.

Il disparut.

Aux premiers rayons du jour, il rencontra Ernest au rendez-vous qu'ils s'étaient donné. Ernest fut désarmé à la seconde passe. Gesner releva son épée, et la lui remettant aux mains :

— Venge-toi! jeune homme, si tu te crois offensé, tu peux tuer celui qui t'a sauvé la vie, il te le pardonne.

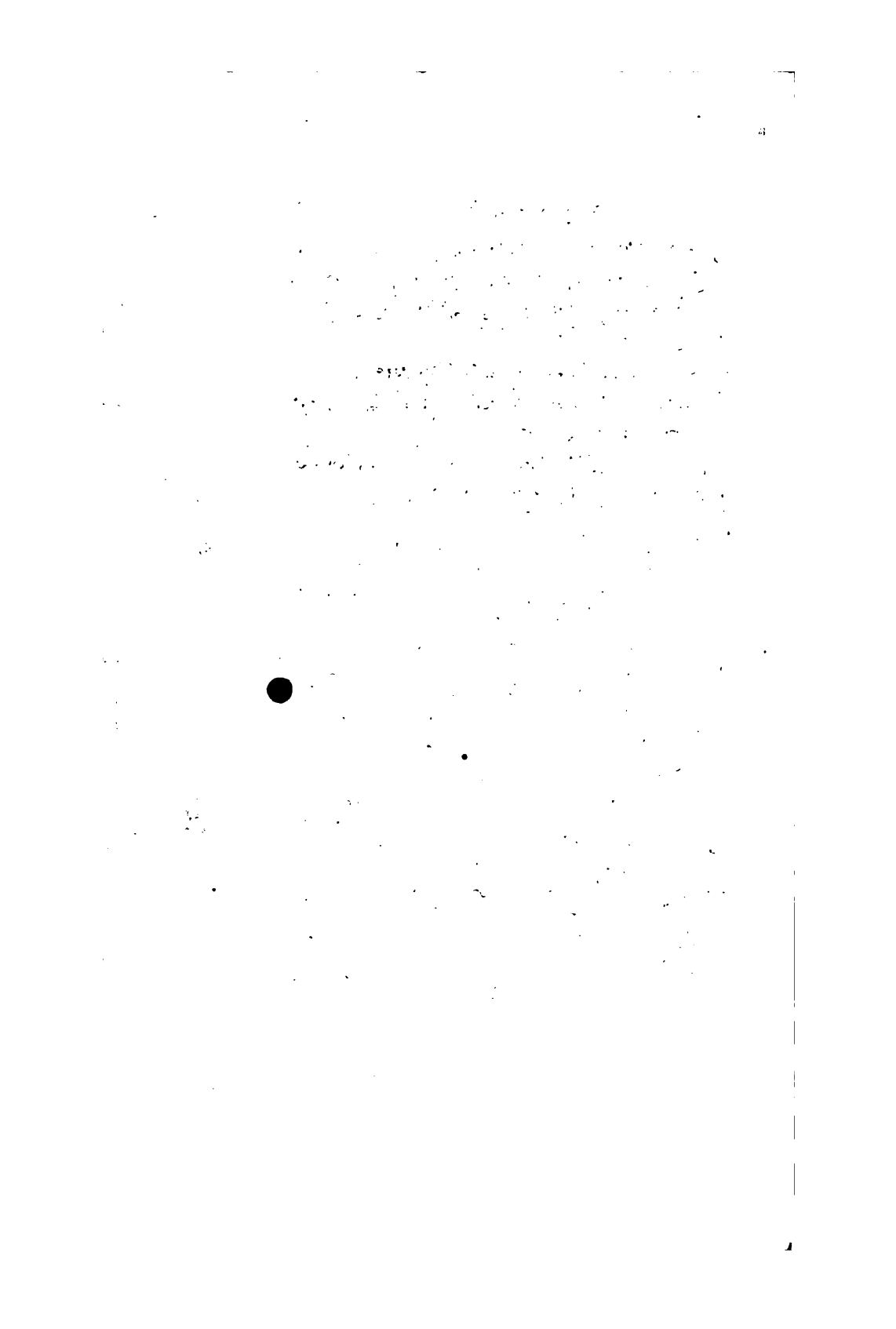
Ernest se jeta dans ses bras.

— Gesner, adieu, pour toujours.

— Adieu, jeune homme, oublie-moi! Mon cœur a été innocent.

Gesner quitta le même soir la petite maison qu'il avait habitée à six lieues de là, et on ne le revit plus dans le pays.

C'est ainsi qu'il avait connu la famille de Saint-Ange et le marquis de Charette.



XXIII.

La séparation.

Adieu, et si c'est pour toujours, pour toujours encore adieu.

Lord Byron.

Lorsque Robert fut sorti, Gesner et Marie parurent embarrassés en présence l'un de l'autre. — Ils ne se parlèrent pas d'abord, non que les idées manquassent, mais parce que ces idées se pressant en foule dans leurs têtes boulever-

sées, ils ne savaient laquelle exprimer la première.

De la part de Marie, c'étaient toujours les mêmes sentimens d'amour, de reconnaissance, et de je ne sais quelle vague inquiétude qu'elle ne comprenait pas : de la part de Gesner, les mêmes combats entre son cœur et les maximes d'une philosophie sauvage qui lui avait été imposée par la fatalité.

Marie était encore dans l'angle de la chambre, et Gesner debout, la main appuyée sur la table, tantôt jetait sur elle un regard triste et douloureux, tantôt reportait ce même regard sur sa personne, comme s'il avait voulu pénétrer plus avant dans ses propres pensées.

— Monsieur Gesner, dit enfin Marie, il y a long-temps que vous aviez des droits à la reconnaissance de ma famille, et aujourd'hui vous venez.....

— N'en parlons pas, je vous prie, mademoiselle; c'est moi qui dois vous remercier, vous m'avez épargné le malheur d'être injuste.

— Je vais prendre congé de vous, monsieur; je suis.....

— Oui, oui, murmura-t-il d'une voix étouf-

fée, oui, il le faut, il faut nous séparer..... Si l'on vous savait ici, mademoiselle, il y a dans cette armée des hommes impitoyables..... Il faut nous séparer.

L'émotion qu'il éprouvait n'échappa point à mademoiselle de Saint-Ange. Son âme, à elle, n'était pas non plus tranquille ; elle se voyait auprès de l'homme à qui elle devait deux fois la vie, de l'homme qu'elle aimait, dont elle était aimée, — elle en avait la certitude, — et cet homme, sans qu'elle pût en pénétrer la cause, la fuyait comme une malédiction, tremblant devant elle, humilié, confus, n'osant lever la tête. Son orgueil blessé avait bien vite cédé à un autre sentiment qui le dominait; elle se rappelait les dernières paroles de Gesner, lors de leur entrevue sur la terrasse, ces paroles dites avec tant de désespoir : — Plains-moi, et ne me maudis pas. — Ces paroles, elle y avait ajouté foi ; et, ne connaissant pas le motif réel qui forçait Gesner à cette conduite si singulière, elle avait bâti mille chimères où son amant trouvait justification complète. Pour elle, ce n'était plus l'homme qui avait refusé sa main, mais le bon génie de sa famille, qui, ayant tout fait pour le

bonheur des autres, ne pouvait plus rien pour lui-même. Elle plaignait Gesner et ne le maudissait pas.

— Il est vrai, monsieur Gesner, il faut nous séparer. Notre ancienne amitié.....

— Oh! j'atteste Dieu, s'écria-t-il en l'interrompant, que je croyais avoir seulement de l'amitié pour Marie de Saint-Ange.

— C'était donc plus que de l'amitié? reprit-elle avec un sentiment de bonheur qu'elle ne songea pas à dissimuler.

— De l'amour, malheureuse! de l'amour comme aucun homme n'en a éprouvé.... Et moi, j'en mourrai. Je n'avais jamais aimé, je ne devais jamais aimer....

— Et pourquoi? demanda-t-elle en laissant tomber le voile qui lui cachait le visage.

En ce moment Gesner avait les yeux sur elle; il la revit avec toute sa beauté et toute sa séduction, car il releva la lampe pour que ses rayons parvinssent jusqu'à Marie.

— C'est bien toujours elle, toujours ce front pur, ces lèvres qui n'ont pas ouvert passage au mensonge; la voilà telle que je la vis la première fois, émue d'une religieuse terreur près

de son frère blessé, telle qu'elle était sur son lit de douleur pendant les nuits de délire où elle appelait Gesner, et moi je croyais que la seule amitié..... Insensé, insensé! Marie de Saint-Ange! Marie de Saint-Ange! tu m'as donné la mort.

Il s'assit; son front devint pâle, sa respiration haletante; on eût dit que la vie allait l'abandonner. Mademoiselle de Saint-Ange, effrayée, s'approcha de lui; elle prit sa main, elle lui soutint la tête sur son bras, et près de sa bouche, écoutant, respirant son souffle, elle était dans cette ivresse de position que son imagination de jeune fille avait parfois rêvée. — Elle n'osait appeler du secours, il eût été peut-être fatal à tous les deux; mais, dans son désespoir, elle invoquait le ciel, elle promettait.... Gesner revint à lui, et en remuant la tête sa bouche toucha presque la bouche de Marie.

— Malheureuse, qu'as-tu fait? dit-il en la repoussant avec douceur. Marie! Marie! éloigne-toi!...

— Mais, mon Dieu! répondit-elle, une barrière insurmontable s'élève donc entre nous deux?

— Oui! oui! s'écria-t-il, une barrière éternelle, une barrière contre laquelle doivent venir se briser tous nos vœux et tous nos désirs, la foi du serment.

— La foi du serment! reprit-elle en reculant; monsieur Gesner, vous étiez marié....

— Moi! répliqua-t-il avec un sourire amer, je n'ai jamais aimé d'autre femme que toi, et si l'amour n'a rien pu sur ma volonté, sur mon devoir.... Marie, un serment prononcé de mon plein gré, un serment que rien ne peut rompre, défend que nous soyons unis l'un à l'autre.

— Mais, dit-elle avec timidité, le pape ne peut-il pas.....

— Le pape! répondit-il d'un air dédaigneux. Quel droit a-t-il sur la conscience des hommes? Le pape! imposture, horreur, mensonge! Oh! que jamais ce mot ne soit prononcé devant moi; il rappelle toutes mes douleurs.

— Adieu, monsieur Gesner, adieu; nous ne nous reverrons plus.

Elle ouvrait la porte pour sortir.

— Non, vous ne partirez pas seule, mademoiselle; il y aurait pour vous trop de danger. Fabricius..... non, c'est moi qui vous accom-

pagnerai; je ne peux confier qu'à moi seul le salut de votre tête.

Il attacha son sabre à sa ceinture, chargea ses pistolets, et, passant une capote par dessus son habit bleu, que les longs jours et les fatigues du service avaient usé, il éteignit la lumière de la lampe, et sans bruit, marchant devant mademoiselle de Saint-Ange, il dirigea la fuite, en gardant le plus scrupuleux silence.

A la porte du camp deux chevaux les attendaient, préparés par les soins de Robert; ils y montèrent tous les deux; et pendant une heure et demie, ils cheminèrent un grand trot sans se dire une parole. Mais le terrain devenait plus difficile, il fallut descendre et marcher à pied. Quoiqu'il en coûtât à la conscience de Gesner, il fut bien contraint de prêter le secours de son bras à mademoiselle de Saint-Ange et de subir le magnétisme du toucher.

Ils s'avançaient vers les rives de la Loire. Déjà ils découvraient les belles masses d'eau qu'elle porte à la mer, et sa ceinture de bois et de prairies. La lune brillait au ciel avec éclat, l'air était frais et vif, le vent du nord soufflait au dos des voyageurs; mais, malgré la rigueur

de l'atmosphère, le tableau qui se déroulait devant eux était plein de vie et d'animation.

Sans se communiquer leurs pensées, d'un regard ils se comprenaient, car il avait été un temps où le spectacle de la nature excitait leur enthousiasme, et alors ils n'avaient pas ménagé les paroles qu'il leur inspirait. Dans les bois du château, sur les collines, sur la terrasse, ils s'étaient trouvés en présence de cette même lune qui, tant de fois chantée par les poëtes, mise en action par les romanciers, insultée par la satire, est toujours restée jeune de poésie et d'amour. Et aujourd'hui que Gesner songeait à se défendre de toutes les émotions causées par le souvenir du passé et la réalité du moment, il n'était pas maître de résister à l'influence que l'astre des nuits exerçait sur ses sensations; sa main devenait moins rude à la main de Marie, et, sans qu'il s'en doutât, son front perdait l'expression mystérieuse et sévère qu'il s'efforçait de lui donner, pour faire place à une teinte de mélancolie tendre et affectueuse.

Le pied de Marie, rencontrant un obstacle inattendu, elle faillit tomber; et Gesner, qui

s'était promptement baissé pour la soutenir, sentit sa joue toucher à sa joue, et, tout en frémissant du contact, il ne manifesta pas cet effroi qu'il avait montré lorsque sa bouche manqua de rencontrer la bouche de Marie quelques heures auparavant.

— Voyez, mademoiselle, comme tout est tranquille dans ces lieux où les fureurs de la guerre éclataient il y a trois jours! Quel calme a succédé à cette tempête de mort et de sang! Cette nuit silencieuse, c'est une âme sans remords et sans passions, tout y repose en paix;..... tout y repose en paix, rien ne la trouble.....

— Mais ce calme, monsieur Gesner, combien faut-il de temps pour l'interrompre?

— Une minute, une seconde, Marie.

Il ajouta, en tournant vers elle ses grands yeux noirs :

— Avant de vous avoir connue, mademoiselle, mon âme était neuve aux orages de la vie, l'étude était mon seul bien, mon unique désir; j'étais heureux.... Hélas! hélas!...

Il s'arrêta, puis il reprit :

— Eh bien! en vérité j'ignore si je voudrais

retrouver mon tranquille bonheur. Dans ce long supplice d'un amour sans espoir, il y a, Marie, je ne sais quelle ivresse amère qui fait bien à l'âme en plongeant le poignard dans le cœur. Quelque douloureuse que soit la lutte, j'éprouve à combattre une volupté inconnue: c'est là volupté du crime, sans doute, mais elle satisfait le mauvais principe de notre nature.

Marie l'écoutait avec délice: habituée qu'elle était à comprendre ses abstractions; c'était bien son ancien ami; il voulait maintenant avouer l'amour qu'elle lui soupçonnait autrefois, mais dont jamais une parole de Gesner ne lui avait fourni de preuve complète. Elle n'osait l'interroger encore, lui demander compte de cet obstacle qui s'opposait à leur union; mais jouissant, pour la dernière fois peut-être, du bonheur de l'entendre parler, ne songeant pas à l'avenir, et même à cette heure prochaine où ils allaient s'éloigner l'un de l'autre, elle s'abandonna, sans réserve, à ce bonheur.

Ils approchaient de la rivière, chaque pas précipitait le moment de la séparation; Marie s'appuyait plus affectueusement sur le bras de

Gesner; et il semblait que la force manquât au philosophe, maintenant qu'il allait mettre à exécution cette triste sentence. — Il faut nous séparer... — C'est que la raison, la conssience, la philosophie, ont beau commander, de quelque autorité qu'elles soient revêtues, la voix du cœur ose seule les contredire, et maintefois elle l'emporte sur elles.

Ils n'étaient plus qu'à dix pas de la Loire.

— Mademoiselle, je ne vois pas un bateau près d'ici. Comment franchirez-vous donc la rivière?

Et cette question, il la fit avec l'espérance qu'il lui serait peut-être répondu :—La rivière! je ne puis ainsi la traverser; me voilà forcée de rester auprès de vous encore quelques instans de plus, monsieur Gesner.

Mais ils touchaient au bord; et Marie, ayant dit ces deux mots : —Me voilà ! — une barque sortit de dessous un saule dont les branches tombaient dans les eaux de la Loire.

C'était un jeune homme qui la conduisait; il amarra la barque, et sauta légèrement à terre.

— Que tu m'as donné d'inquiétude, Marie! je craignais que les brigands...

— Respecte un de leurs officiers, mon ami. M. Gesner a bien voulu m'accompagner jusqu'ici et me prendre sous sa sauve-garde.

— Que Dieu le bénisse, Marie! je n'oublierai jamais que nous avons été amis. Adieu! monsieur Gesner, adieu! Un plus heureux temps viendra sans doute.

— Je l'espère comme vous, répondit Gesner en lui tendant la main.

Ernest de Saint-Ange avait aidé sa sœur à monter dans la barque, il se pencha sur la rive, et Gesner vit le frêle esquif les emporter tous les deux, ainsi la Loire se plaça entre la réalité et la chimère.

XXIV.

Les Vendéens.

Lacédemone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers.

BARTHÉLEMY.

Le frère et la sœur retournèrent dans la même nuit au camp des Vendéens. Le comte de Saint-Ange couvrit sa fille de larmes et de baisers. Il avait connu son hardi projet seulement lorsqu'il ne pouvait plus y mettre obsta-

cle, et, tout le temps que dura l'absence de Marie, il avait été dans des transes mortelles.

Le lendemain, mademoiselle de Saint-Ange était triste et pensive encore plus que de coutume. Elle rêvait à son amant; elle, la jeune fille, elle oubliait les malheurs de cette guerre, et les destins de cette armée à laquelle son destin était si intimement lié.

Les forêts de la Bretagne servirent de refuge aux vaincus de Savenay. Un fort petit nombre repassa la Loire; il fallut en quelque sorte refaire une armée dans la Vendée pour y maintenir l'insurrection. Alors n'existaient plus sans doute ces transports, cet enthousiasme qui firent sortir les paysans de leurs chaumières dans les premiers mois de la lutte; mais, en revanche, il y avait plus de discipline, plus de connaissance de l'ennemi, plus de courages éprouvés; les chefs et les soldats savaient mieux leur métier. Aussi audacieux que leurs devanciers, ils étaient plus rusés, plus capables de fatiguer les républicains. Du reste, les mêmes conditions, les mêmes mœurs, la même foi, et un courage aguerri par l'adversité.

Lorsqu'ils songèrent la première fois à se lever contre le colosse républicain, ils n'avaient pas d'armes; ils essuyèrent bravement le feu de leurs ennemis, et arrachèrent les fusils de leurs mains. Le canon vidait leurs rangs; ils se ruèrent au pas de course au-devant des boulets, et, tuant les canonniers à coups de bâton, ils eurent bientôt une artillerie formidable. Ce n'était point par de savantes manœuvres qu'ils avaient remporté tant de victoires dans l'origine; ils avaient nargué la mort en priant Dieu, et ils s'étaient montrés si braves qu'ils avaient épouvanté les jeunes recrues envoyées pour les combattre *.

* « En campagne, un fusil et du pain pour plusieurs » jours était tout l'équipement du Vendéen. Il ne por- » tait pas d'uniforme militaire, mais il avait un costume » qui le distinguait. Un chapeau à larges bords ou un » bonnet de laine grise couvrait sa tête; sur ses épaules » une grande veste qui venait joindre un pantalon brun. » Par-dessus la veste, il avait encore une petite camisole » blanche traversée en avant d'une grande croix noire. » Au bas de cette camisole pendaient ordinairement les » reliques des saints ou les ossemens de quelque roya- » liste à venger. Un chapelet autour du cou achevait ce » costume à la fois militaire et religieux. Qu'on s'imagine

Dans quelques circonstances, les Vendéens se conduisirent généreusement avec les républicains : cela dépendit des prêtres. A des actes d'une épouvantable férocité succédaient parfois des traits du plus sublime dévoûment. Les mêmes choses, il est vrai, eurent lieu du côté de leurs ennemis ; et les républicains, généralement plus francs, plus emportés, plus impétueux, n'en furent pas moins cruels et impitoyables dans maintes occasions.

Au milieu des horreurs de cette guerre sans trêve, une société de femmes de haute naissance, distinguées par la beauté et l'éducation,

» donc cette multitude d'hommes ainsi vêtus, couvrant » de tous côtés les hauteurs, marchant deux à deux, à pas » lents, la tête nue, l'œil baissé, l'air morne, le fusil en » bandoulière, le chapelet à la main. En vain le canon » et le feu de la mousqueterie essaient de troubler cette » marche qu'un silence effrayant accompagne, on n'entend que le bruissement lugubre et cadencé des psaumes récités à voix basse. Tout à coup la scène change, » un mouvement convulsif succède, les bonnets se retrouvent à l'instant sur toutes les têtes et les fusils dans » toutes les mains ; aux cris de *Vive le roi !* succède le » cri terrible de *Tue les républicains !* ils deviennent le » signal du massacre..... »

reposait quelquefois les officiers des fatigues du champ de bataille. Auprès d'elles on retrouvait toutes les illusions de la vie; et dans le même village qui, le matin, avait été baigné de sang, dans une maison à moitié dévastée, le soir, il se faisait un cours complet de galanterie : mêmes mignardises de la part des femmes, même langage figuré, — passions chevaleresques, rubans donnés comme dans les tournois, et reçus en baisant la main. On y singeait l'ancienne cour; on y raillait la Convention et M. de Robespierre; on se moquait de ces généraux républicains, récompensés par la destitution ou la guillotine.

En dépit de tant de revers qui venaient accabler l'armée catholique, l'espoir le plus vif animait ces cœurs dévoués; et ces châteaux incendiés, ces biens perdus, cette pauvreté du moment, on oubliait tout cela, et l'on rêvait au jour où tant de sacrifices auraient leur récompense. Puis arrivait l'éloge de ceux qui s'étaient distingués dans le combat par leur courage. Les femmes, qui craignent le danger, aiment d'ordinaire l'homme qui le brave avec intrépidité, et les exploits se trouvaient payés

par un regard ou un mot sorti d'une jolie bouche.

Charette surtout attirait l'attention générale; il n'était bruit que de son audacieuse témérité, de ses apparitions subites, et des coups hardis qu'il portait à un ennemi déjà vaincu par l'étonnement et la surprise. Toutes les femmes briguaient l'honneur d'être distinguées de ce chef redoutable; mais lui, peu sensible à tant de prévenances, les ramassant quelquefois comme sans y songer, semblait ne voir au milieu d'elles que leur reine pour la beauté, les grâces, les douces vertus; et cette reine était la seule femme qui n'enviât pas ses hommages. Pour elle, Charette dépouillait le ton de commandement et de dureté hautaine qu'il gardait avec toutes; pour elle, il se façonnait aux manières douces et polies du monde riche et bien né. — Mademoiselle de Saint-Ange ne lui tenait compte de tant de bonne volonté. — N'importe! toutes les femmes étaient jalouses de mademoiselle de Saint-Ange, car Charette...

XXV.

Charette.

Jamais capitaine, depuis Mithridate, n'avait montré plus de ressources et de génie militaire.

CHATEAUBRIAND. — *De la Vendée.*

Il aimait les dangers. La nuit, comme le jour, il allait aux ennemis, et dans les occasions périlleuses il était toujours prudent, comme en conviennent ceux qui s'y sont trouvés avec lui.

XÉNOPHON. — *Expédition de Cyrus.*

Il naquit gentilhomme, mais pauvre. A seize ans on le fit marin, et bientôt il parvint au grade de lieutenant. Il visita Coblentz à l'époque de la première émigration, mais il se déplut à la folle extravagance des dons Quichottes du

pouvoir absolu. Au 10 août, il voulut défendre les Tuileries que le peuple envahissait, et il sortit du milieu des assaillans en feignant d'emporter un lambeau de chair humaine, comme trophée de sa victoire.

Retiré dans son domaine de Fonte-Clause, près de Machecoul, oubliant le trône écroulé, les conventionnels et la coalition, il se livra aux joies de la vie en marin qui prend terre après un voyage de long cours. Ce n'est, certes, pas lui qui provoqua l'insurrection, elle l'eût trop dérangé; il résista même deux fois au vœu de ses paysans en armes qui le proclamaient leur chef; mais une troisième fois, le poignard sur la gorge, ils le forcèrent à accepter cet honneur, et il s'y résigna. Alors il comprit sa mission, et montra que les paysans l'avaient bien jugé. Les regardant avec fierté : — Vous me faites votre général, j'accepte; mais songez que la lutte qui va commencer doit être terminée par la victoire ou par la mort du dernier de nous. —

Son armée ne ressemblait en rien à celle de d'Elbée et de Bonchamp; c'était un ramas informe, sans discipline, sans armes, sans un

officier qui connût la guerre. A peine les eut-il commandés, qu'ils s'insurgèrent contre lui; mais il tua de sa main, dans le même jour, quatre des mutins, et prouva qu'il était décidé à faire respecter l'autorité qu'on l'avait forcé de prendre.

Accueilli froidement par Royrand et quelques autres chefs, il leur tourna le dos et remporta une victoire à lui seul. Il se souvint de l'accueil, et il attendit qu'on vînt à lui. — On y vint; Royrand lui-même. — Charette consentit à une réunion. Il assiégea Nantes avec la grande armée; mais Cathelineau, le généralissime, ayant été tué devant cette ville, il conçut un vif ressentiment de ne l'avoir pas remplacé, et retourna à ses plaisirs, oublier, pendant quelque temps encore, les choses qui se passaient autour de lui.

Toutefois il prit part aux victoires de Torfou et de Montaigu; mais, mécontent de ses rivaux, il les quitta de nouveau, et s'empara de l'île de Noirmoutiers, pendant que, battus à Chollet, ils étaient obligés de passer la Loire.

Jamais homme ne manifesta un plus grand mépris de la vie, et n'attacha en même temps

plus d'importance aux plaisirs qui sont clairsemés sur son passage, les bals, les fêtes, les femmes, les délices de la table. Il passait de la mer de sang du champ de bataille à la mollesse des voluptés, aux baisers, aux caresses de l'amour, sans autre transition qu'un simple déplacement et une distance de quelques heures. La même main qui avait tué des républicains, à peine lavée du sang qui la souillait, venait presser une main blanche et douce qu'il portait à ses lèvres.

Aucun plan ne servit de base à ses opérations; il s'abandonnait à son génie, que la circonstance éveillait toujours. Il n'avait formé qu'un seul dessein, celui de persévérer et de ne céder jamais.

Il vit avec joie ses soldats commettre toutes les atrocités des guerres civiles; et, sans les avoir commandées, il les permit : c'était un échafaud qui se dressait entre eux et la république; et, mourir pour mourir, ils choisiraient les balles et les boulets, de préférence à la guillotine.

De tous les chefs de la Vendée, il fut le seul à ne pas désespérer de la cause : montrant après

un revers la même insouciance et le même calme qu'après un succès brillant; il semblait au contraire que son front devenait alors plus rayonnant et que son courage grandissait en raison des ressources qu'il avait à lui demander.

L'ascendant qu'il obtint sur ses compagnons d'armes ne fut pas dû à la bienveillance de ses manières; il les domina et les assujettit par la puissance de sa volonté.

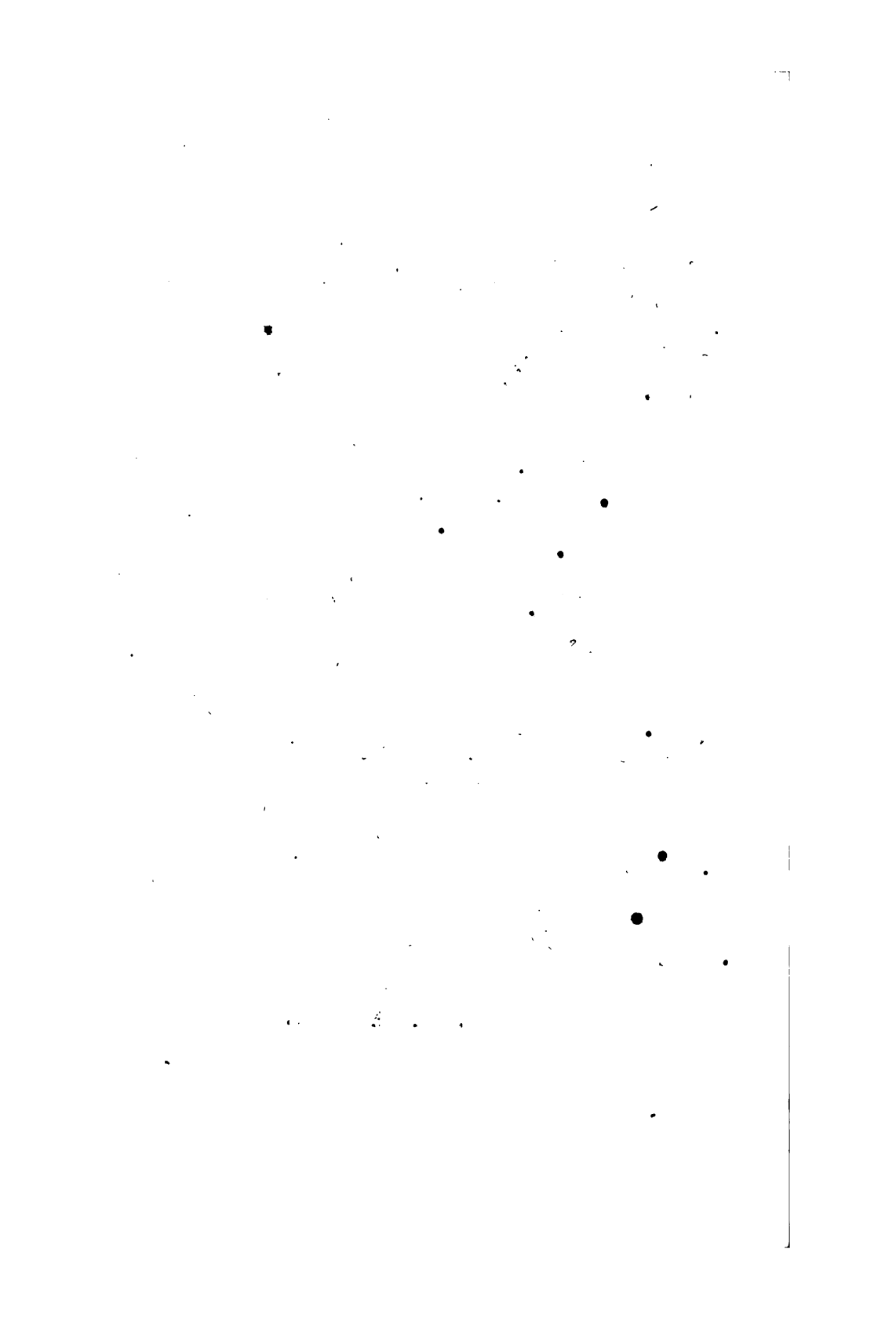
S'élevait-il des murmures, se plaignait-on dans le camp, Charette ne disait qu'un mot: — Partez, vous êtes des lâches! — Il blessa plusieurs fois l'opinion de son armée; il n'en prit aucun souci. Quel que fût le mécontentement, il ne songea pas à s'en prémunir; et, le soir d'une demi-révolte, on le vit danser avec le visage serein de la jeune fille qui partage le lit de sa mère après l'ivresse du bal.

Sa rigueur fut souvent excessive à l'égard de ses officiers, et il se montra impitoyable envers les ennemis que le sort remit entre ses mains. Jaloux des autres chefs, il ne put s'entendre long-temps avec eux; son orgueil ne plia pas à leurs idées quand elles ne se trouvèrent pas d'accord avec les siennes.

On ne saurait dire qu'il eut une grande foi dans sa cause, et pourtant il fut le dernier à la soutenir sans jamais lui avoir été infidèle; mais quand il eut goûté à la guerre civile, il se sentit né pour elle, et il vit bien qu'il n'aurait plus rien à faire lorsqu'elle serait finie. Ce n'est pas qu'il la voulût éternelle; mais, comme le parti du prétendant ne pouvait rien perdre à ce qu'on la prolongeât, il s'opposa de toutes ses forces à ce qu'elle fût terminée par transaction.

Charette n'avait aucune de ces mâles beautés dont le soldat tient bon compte à ceux qui le commandent; mais le son de sa voix, ses manières impérieuses indiquaient le chef militaire, qu'il se cachât sous un vêtement obscur ou qu'il brillât de tout l'éclat de sa dignité. Maigre, presque chauve, il ne paraissait pas un adversaire redoutable; mais s'il vous arrivait de le regarder en face, de supporter un instant le vif éclat de son œil de feu, vous vous sentiez ému, troublé, et il vous apparaissait tout à coup grandi d'un pied. Son nez relevé, sa bouche moqueuse et un peu cruelle, son front découvert, en faisaient un type de phy-

sionomie remarquable, et quand on l'avait vu deux fois, on ne se souvenait plus qu'à la première on l'avait trouvé laid et repoussant: c'est que sur le visage se montrait bientôt tout ce qu'il y avait de génie dans la tête.



XXVI.

La déclaration.

Éveillée par le tumulte qui régnait sur le pont, elle entendit ces mots affreux : « La corvette coule, nous sombrons. »

E. Sue, — *La Salamandre.*

Avec le soleil s'étaient levés tous les habitans du château de Fonte-Clause. En reprenant possession de son noble manoir, sans éprouver aucune de ces émotions religieuses qui s'attachent aux foyers domestiques, Charette mo-

difia cependant, à son insu peut-être, les marques distinctives de son caractère. L'inflexible dureté du capitaine, la voix hautaine du chef qui commande, firent place à l'aménité et à la politesse du maître de maison qui veut être agréable à ses hôtes.

Il ne semblait plus qu'on fût au milieu d'un pays insurgé, traversé en tout sens par des armées ennemies. L'abondance régnait au château, un luxe improvisé rappelait les jours prospères de ces nobles dont la république vendait les biens, pendant qu'ils s'efforçaient de donner un royaume au prétendant.

Les domestiques avaient repris la livrée, les femmes brillaient de ce qu'elles avaient pu conserver de leurs anciennes parures. On eût dit que Charette avait donné à tous les esprits la sécurité dont son âme était pleine. Jamais ministre, sans rivaux, sans danger d'une chute, ne montra plus de grâce dans ses fêtes à ceux qui venaient l'adorer, lui, dieu puissant du jour.

C'était prodige vraiment pour ceux qui connaissaient l'humeur emportée, la fougue indomptable du général.—Lui, qui sûr d'avance

du suffrage de toutes les femmes, avait paru leur accorder faveur en se baissant vers elles, qui jurait en leur présence, parlait de morts et de massacres sans rien craindre pour la sensibilité de leurs nerfs ou la délicatesse de leur éducation, véritable pacha dans un harem où il n'a qu'à prendre, — eh bien! depuis deux jours, depuis qu'il était rentré dans le château de Fonte-Clause, pour l'urbanité, le ton et les manières, il eût égalé le grand-maître des cérémonies de la cour de Louis. C'est qu'un homme de génie se fait promptement aux circonstances : et une autre raison, les femmes se le disaient, le dépit sur les lèvres, Charette était amoureux, il aimait mademoiselle de Saint-Ange.

Hélas! ne riant à aucune des fêtes où son rang la forçait de paraître, Marie se plaignait dans le fond du cœur des hommages qui l'entouraient. Les malheurs de son pays, le deuil de cette contrée autrefois si heureuse, les dangers qui menaçaient sa famille, et la nature de sa liaison avec Gesner, les tendres sentimens qu'elle lui avait conservés sans espoir, le mystère dont il était environné, la fatalité écrite sur son front, empreinte dans ses regards, — ô il y avait dans tout

celà, pour la jeune fille, une thèse à méditer le jour et la nuit; dans tout cela, quelque chose qui la rendait pensive, quand autour d'elle on se laissait prendre aux illusions de la vie; quelque chose qui la désenchantait et l'empêchait de sourire, quand, pour se venger de la république, qui les battait, les nobles insurgés répandaient l'épigramme avec profusion contre monsieur Amar ou monsieur Danton.

Cependant, quelque répugnance qu'elle eût à sortir de ses pensées, il n'était pas toujours permis à Marie de s'y livrer entièrement. Elle dissimulait son dégoût pour la passion du général; car l'autorité de Charette était sans bornes. Elle le savait cruel, vindicatif, intraitable, et cette métamorphose, dont une vanité vulgaire eût été flattée, elle ne s'abusait pas sur sa cause, ni sur le compte qu'elle en devait tenir. Le visage de l'homme peut changer, son cœur ne change pas avec lui. Aussi n'eût-elle pas été liée sans retour à ce comte de Melville, qui n'avait pas voulu de sa main, Charette, quoi qu'il eût fait, n'aurait pas eu plus de chances de succès. Le despote l'effrayait; c'était une chaîne trop lourde et qui l'aurait écrasée. Mais comme

jusqu'alors Charette ne parlait de son amour qu'en termes convenables, jamais une parole dure ou méprisante n'avait décelé les sentimens d'horreur qu'il lui inspirait : c'était un sacrifice de franchise qu'elle faisait à son père et à son frère, et peut-être un peu à elle-même.

Les espions avaient annoncé que les colonnes républicaines étaient à plus d'un jour de marche de Fonte-Clause. On ne craignait pas une surprise; on se livrait à la paix d'aujourd'hui, en attendant la guerre de demain. Les soldats se reposaient : ils en avaient besoin.

Ernest de Saint-Ange et sa sœur étaient sortis du château et se promenaient dans les environs; Charette vint les joindre. La fête de la veille fut le thème de la conversation. Ernest parla avec entraînement de quelques femmes qu'il avait trouvées belles et séduisantes; Charette le contredit sur tous les points : et à chacune de ses dénégations, son regard interrogeait le regard de Marie, pour y lire l'impression qu'il avait produite; mais mademoiselle de Saint-Ange baissait les yeux et ne permettait pas de deviner ses pensées.

Ils marchaient au milieu d'une haute bruyère,

dans un sentier où deux personnes pouvaient à peine se tenir de front; devant eux s'élevaient quelques rochers escarpés placés là comme par hasard, et sur lesquels commençait une forêt qui se prolongeait à deux lieues; derrière eux était le château de Fonte-Clause, qu'ils venaient de quitter; à leur droite et à leur gauche, de la bruyère aussi loin que la vue pouvait s'étendre; c'était sur cette bruyère que bivouaquait l'armée catholique sans que rien indiquât sa présence, sans qu'il y eût une sentinelle qui veillât pour annoncer l'ennemi et crier aux armes. Chaque soldat dormait le poignard au côté, le fusil en bandoulière, tout équipé pour le combat.

Ernest, dépité contre Charette, le laissa seul avec sa sœur; et, s'enfonçant dans la bruyère, il s'assit à côté des hommes qu'il commandait spécialement, et s'y endormit. Mademoiselle de Saint-Ange le vit s'éloigner avec peine; elle eût bien voulu retourner sur ses pas; mais craignant de blesser Charette par cette marque de méfiance, elle continua de suivre le sentier qui conduisait aux rochers, et ne put se défendre de les gravir avec lui; il savait qu'elle aimait les belles échappées de vues, et du lieu où il

l'entraînait, un horizon sublime allait se dérouler devant elle.

Pendant tout le trajet, il lui donna la main avec tant d'égards et de respect qu'elle en fut elle-même étonnée. Arrivée au sommet, sa fatigue était si grande qu'elle fut forcée de s'asseoir et de se reposer un instant. Charette resta debout, silencieux, attendant qu'elle se fût remise de sa lassitude, faisant croire qu'il avait pour but unique de lui montrer une nature riche en accidents pittoresques.

Elle se leva.

— Voyez, mademoiselle, voyez et dites si je vous ai trompée. Il y a déjà eu bien du plomb de semé dans ces champs, et la moisson de l'an prochain sera belle, car le sang humain a fertilisé la terre.

Puis changeant de ton subitement :

— Tout cela est à moi, mademoiselle, tout à moi... et à vous, ajouta-t-il en lui serrant la main et en essayant de l'attirer à lui.

Elle recula de quelques pas.

— Il n'y a pas matière à vous effrayer, mademoiselle, continua-t-il d'une voix moins emportée, mais avec un regard qui la fit frémir.

Ce que je vous propose, d'autres l'auraient demandé à genoux! savez-vous.... — Son front rayonnait d'orgueil. — Savez-vous que je suis plus qu'un roi de France? car j'ai dans la main sa couronne, et je pourrais la placer sur ta tête, lui ne le pourrait pas. Parle sans timidité et sans arrière-pensée. Je t'aime, tu le sais. Tu refusas autrefois ma main, parce qu'un autre se trouvait là que tu aimais comme un enfant. Je t'ai donné le temps de l'oublier: mon tour n'est-il point arrivé maintenant! Réponds, jeune fille.... répondez, mademoiselle de Saint-Ange; voulez-vous être marquise de Charette, femme du lieutenant-général, femme du roi de France? car je le suis, je le serai pour toi! parle! parle donc!

Marie avait, depuis long-temps, compris le caractère de Charette, mais elle était loin de s'attendre à cette explosion soudaine; elle en fut attérée. Ce n'étaient plus de ces lieux communs de galanterie, de ces protestations qu'une femme élude facilement, mais un langage positif, formel, et si terriblement expressif!

—Cet autre que j'aimais,.... répondit-elle avec hésitation.

— Eh bien ! cet autre,... parle...

— Je l'aime encore, monsieur...

— Lui, Gesner, l'ex-comte de Melville, traître à son roi, à son Dieu, à son pays,... tu l'aimes ! lui, le confident de Robespierre, son espion, son démon familier !... S'il tombe entre les mains de mes soldats, je le ferai fusiller sous tes yeux.

— Ah ! monsieur !...

— Il faut que la femme de Charette s'habitue aux devoirs de son époux.

— Mais...

— Tu seras marquise de Charette, ou maîtresse du marquis de Charette ! tu choisiras. Je te dirai le jour et l'heure où il me faudra ton dernier mot.

Emportée par un mouvement d'indignation, elle s'écria : — Vous oubliez que j'ai un frère !...

Elle ne put achever, car il lui serra le bras avec tant de force qu'elle en jeta un cri de douleur ; et fixant sur elle ses yeux étincelans :

— Ton frère ! ton frère ! et que lui diras-tu ?

Il s'arrêta.

— C'est un bon garçon que j'estime, reprit-il avec un sourire satanique, que j'aime parce

qu'il est ton frère,... Ne t'efforce pas à détruire cette bonne intelligence ; tu ne...

En ce moment, vingt balles sifflèrent à son oreille, et une épouvantable décharge de mousqueterie fut répétée par les échos des environs. Déjà l'incendie dévorait la forêt: à travers cette haie de feu, il vit les soldats républicains armer leurs fusils et se préparer à une autre décharge.

Sans que son front pâlît, sans que son cœur battît plus fort, il prit sur son épaule Marie de Saint-Ange évanouie : puis, au milieu des balles et des flammes, il descendit les rochers d'un pied assuré, et la déposa derrière la ligne de ses soldats.

Debout maintenant, ils s'apprêtaient à soutenir le combat; mais entre eux et les républicains s'élevait l'incendie, muraille impénétrable qui les força de reculer.

Désormais la république allait brûler la Vendée pour la vaincre.

En vain Charette et les siens essayèrent d'éteindre le feu dans le sang de leurs ennemis; le sang coula par flots, mais l'incendie, plus terrible, plus menaçant, plus immense, s'avança toujours sur eux, la forêt brûla, la

bruyère brûla, les flammes grimpèrent sur les murs du château, les noircirent, et il ne resta pas un meuble, pas une poutre, pas une cloison au beau manoir de Fonte-Clause.

Charette n'en perdit pas son insouciance.

— Quand nous serons à la mer, le feu s'arrêtera bien, dit-il.

XXVII.

La lettre.

Je suis bien malheureux!
VOLTAIRE. — *Zaïre.*
J'en ai suivi la trace : ça faisait pitié!
Cour d'Assises.

En un des coins du château de Fonte-Clause, dont les flammes n'avaient laissé debout que les gros murs, Gesner, enveloppé de son manteau, couché sur la terre, les pieds tournés vers le feu qui brûlait dans une ex-cheminée,

une lampe près de la tête, un livre ouvert près de cette lampe. — Gesner dormait. —

Il avait veillé une partie de la nuit, un sabre nu à ses côtés, comme Caton lorsqu'il voulut passer à la divinité.

Avec Gesner, dans ces gros murs du château de Fonte-Clause, se trouvaient des grains, des fourrages, des bœufs, des moutons, des vaches, le tout pêle-mêle, confondu, ramassé à la hâte, et tassé là au hasard comme on avait pu.

Les colonnes républicaines employées à incendier les bois et les métairies avaient tant de besogne!.....

Gesner était resté à Fonte-Clause avec son bataillon, par ordre de Turreau, général en chef.

« Il devait garder le magasin des subsis-» tances, veiller à ce que les Vendéens ne per-» çassent point la ligne qui les enveloppait, » pour l'inquiéter sur ses derrières. »

D'ailleurs les Mayençais montrèrent tant de répugnance pour cette guerre d'extermination qu'on les établit seulement en réserve, par échelons, afin de soutenir la retraite de l'armée incendiaire, si le cas advenait.

Gesner avait vu Charette emporter dans ses bras mademoiselle de Saint-Ange à travers l'incendie et la fusillade; à chaque décharge il avait frémi d'épouvante; puis l'incendie la cacha derrière son mur de feu, et il ne la vit plus.

Sa douleur alla au désespoir; mais il se fit une loi de n'en manifester aucun symptôme. Il se sentait l'âme brisée; par la force de sa volonté, il anéantit en quelque sorte cette âme.

Contraint de demeurer à Fonte-Clause, l'inaction pouvait lui devenir funeste dans un lieu où tout parlait à son imagination de mademoiselle de Saint-Ange. — Il se rappela que les Jérome et les Augustin, poursuivis au désert par l'image des plaisirs de Rome, à l'aide d'une méditation puissante, d'une application de fer à quelqu'idée fixe, échappaient à un fantôme persécuteur. — Alors il écrivit un commentaire sur Platon, et il demanda tant à son esprit, que le cœur n'eut pas le loisir de se faire entendre. Il ne voulut dormir que deux heures, craignant de rencontrer, dans ses songes, l'homme et la jeune fille qui fuyaient ensemble devant l'incendie. C'était un fer de lance qu'il avait

dans la poitrine : y toucher lui valait une angoisse horrible.

Mais cette nuit-là, pendant qu'il dormait, les sensations revinrent en foule, et sa poitrine était grosse de soupirs, ses yeux humides, sa main tremblante, son cœur agité, quand il se réveilla.

Un homme se tenait debout devant lui, appuyé sur un sabre, pâle, défait, se soutenant à peine ; il tomba en lui remettant une lettre.

— Qui es-tu? demanda Gesner hors de lui et se penchant vers l'homme qui était à terre.

Il reconnut Robert : une balle lui avait fracassé l'épaule, et le sang coulait.

— Lisez, lisez d'abord, dit-il d'une voix presqu'inanimée à Gesner qui le relevait; commandant, la lettre d'abord, vous penserez à moi ensuite.

« Monsieur Gesner, je crains moins l'échafaud » que le chef de l'armée du roi. Si vous connaissez » une retraite où cacher Marie de Saint-Ange, » venez la chercher; elle se fie à votre honneur. » Sa reconnaissance sera éternelle. »

Robert : — Vous partirez, commandant?

Gesner se promena à grands pas; mais revenant auprès de Robert :

— Malheureux ! je l'aurais abandonnée ! s'écria-t-il avec une douloureuse émotion.

Robert, ayant oublié le mot d'ordre, avait été blessé aux derniers postes des Vendéens. Il avait promis à mademoiselle de Saint-Ange de remettre son billet la même nuit aux mains de Gesner.

Il laissa derrière lui une longue traînée de sang : quand il arriva, ses forces l'abandonnaient; — mais que lui importait, il avait tenu parole.

XXVIII.

Le carnaval.

Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
BÉRANGER.

Dansez, chantez, dansez!
Idem.

Allons, la vieille, vite, ma bonne-aventure!
A. CROLAS.

Était venue la joyeuse semaine du carnaval, à Rome, à Venise, en Espagne, partout, partout, — excepté dans la république française, une et indivisible, — on oubliait les ennuis de la vie :

Ennui de commander,
Ennui d'obéir,
Ennui de sa femme,
Ennui de ses maîtresses,
Ennui de la fortune,
Ennui de la pauvreté,
Ennui même de la vertu,

pour se livrer à la joie des huit jours qui précèdent les six longues semaines de contrition et de pénitence.

Pendant ces huit jours, les femmes sont moins farouches, les maris moins jaloux, les pères plus tendres, les usuriers plus faciles. — Il semble que la nature se relâche, et que tous les ressorts de la civilisation soient détendus à la fois; on dirait que le monde se remet au chaos, et que les élémens de la vie, sans guide, sans appui, hors l'instinct, s'y combinent et s'y rapprochent au hasard.

Puis vient tomber le mercredi des cendres, et l'ordre renaît de toutes parts, et des fronts souillés de débauche se prosternent à terre sous le poids de ces merveilleuses paroles : — Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras à la poussière, — transition.

C'était donc pendant la joyeuse semaine du carnaval. . . . . .

Charette était arrivé au plus haut degré de sa fortune militaire. Les républicains lui avaient recomposé une armée, en chassant devant l'incendie, la population vendéenne qui demandait du repos. — Les malheureux! il le fallait bien : pour ne pas être brûlés ils se firent soldats.

Le camp retranché de Saint-Christophe avait été emporté. Pour la seconde fois Charette redevint maître du manoir de Fonte-Clause.

Il salua ses murs noircis, ses débris en cendre, avec un grincement de dents et un cri parti du fond du cœur : — Mort aux républicains!

Le château fut réparé à la hâte, et servit de quartier-général.

L'armée vendéenne était ivre de ses succès. A la terreur imposée par le comité Robespierre, elle voyait succéder l'anarchie de la réaction, et le Midi de la France se remuer, prêt à lui donner la main. — Les prêtres, les comtes, les barons, les parvenus, réunis en-

semblé, formaient des projets extravagans.....

. . . . . .

Alors Charette, plus sage, se livra sans réserve à sa passion des plaisirs. Pour les hommages, pour l'autorité, pour le respect, un roi dans sa cour était moins roi que lui. L'Europe savait à présent le nom de Charette, et ce nom figurait parmi toutes les notes diplomatiques. Oh! il faut dire qu'il eut de beaux momens dans sa courte carrière, et que la guerre civile lui rendit bien ses enjeux!

Les femmes brillaient de gaîté et d'amour. Elles ressuscitaient le romanesque de la chevalerie, moins l'âpreté ridicule de ces temps reculés.

Le dernier jour du carnaval, il y eut à Fonte-Clause une fête resplendissante; payée par l'or des Anglais et embellie des divers produits de leurs manufactures. — Avec des caisses de poudre et de fusils, Londres envoyait aussi ses diamans, ses mousselines et ses autres tissus.

Ordre du jour.

« Bal masqué à Fonte-Clause; tous les offi-

» ciers y sont conviés; aucun visage ne doit » paraître découvert. »

La salle du bal avait été construite et décorée comme par enchantement. Les murs étaient pavoisés de drapeaux tricolores enlevés aux républicains. Le buste du prétendant portait honteusement pour couronne l'écharpe sanglante que Bonchamp, blessé à mort, avait léguée à ses vengeurs.

A dix heures, le bal commença, et, à la foule des danseurs, à la variété des costumes, au tumulte du plaisir, on aurait pu se croire transporté dans le palais prestigieux où le *grand roi* célébra ses pompeux carrousels.

Trois masques furent surtout remarqués; ils se mêlaient à tous les groupes, et, devant, derrière, à côté, n'importe où l'on jetât les yeux, on était sûr de les rencontrer.

C'étaient un astrologue, un fou et un nègre.

L'astrologue se penchait aux oreilles de toutes les femmes; — le fou n'en suivait qu'une, la mieux faite, la plus séduisante en grâces et en tournure, vêtue d'une simple robe blanche, portant un masque en soie noire.

Le nègre placé derrière le fou imitait tous ses mouvemens, comme s'il y avait eu pour ces deux corps une même âme et une même volonté. — Muets tous les deux.

De ces trois masques, l'astrologue seul parlait, — mais beaucoup, — pour trois.

— Ton neuvième amant est mort au camp de Saint-Christophe, disait-il à la marquise de Sainte-Rive; tu en as deux aujourd'hui pour le remplacer, et six pour remplacer les deux d'aujourd'hui quand ils manqueront à l'appel. N'est-ce pas, marquise, que les femmes doivent aimer la guerre? elle leur permet l'inconstance sans scandale.

La marquise se cacha dans la foule.

— Belle Louise, reprit-il en s'adressant à une femme d'une taille et d'un embonpoint peu communs, deux députés conventionnels te réclament par droit de conquête; ils te déclarent doublement rebelle.

Il prit le bras d'une danseuse aux formes molles et pleines de volupté.

— Larochejacquelein est à deux lieues de Fonte-Clause, sans pain, sans vêtemens; il ne

veut pas mendier un asile à Charette, qui ne l'offre point.

— Ah ! monsieur ! répondit-elle en parlant de manière à n'être entendue que de l'astrologue, faites-moi conduire près de Larochejacquelein !

—Son domestique vous attend avec un cheval au pied des rochers.

Elle disparut.

— Eh bien ! savant magicien, s'écria Charette, — seul de toute l'assemblée sans masque sur le visage, — tes paroles opèrent des merveilles ; mais il ne faut pas t'adresser seulement à l'amitié des femmes : il y aura trop de jaloux. Nous autres hommes nous sommes désireux de t'entendre à notre tour. Viens donc à nous, savant magicien : ces dames ont eu leur part, nous réclamons la nôtre.

— D'accord, répondit gaîment l'astrologue, et si tu le permets, je commencerai par toi, illustre général.

Charette fit un signe affirmatif.

— Tu as d'abord été injuste. Par tes ordres, on fouetta jusqu'au sang un mousse qui te prouvait que tu avais tort. Depuis..... ah ! de-

puis..... nous connaissons tous ton histoire..... Le diable gagnera quand le roi te perdra.

— Il est possible, répliqua Charette, continue.

— Les perruques te vont mal, illustre général; ton front est plus beau, tel qu'on le voit aujourd'hui, que caché sous des cheveux roux... Toi qui restes seul ici sans déguisement, tu t'es trouvé seul déguisé au milieu de gens qui montraient leur visage;... mais ce n'était point sans danger... Tu as mis en cage deux oiseaux de Mayence, et tu es parti avec la tourterelle... Es-tu content de moi, général? suis-je digne du costume que je porte?

— Les prodiges de ton savoir m'enchantent au point que je voudrais connaître ton nom pour te remercier comme tu le mérites.

— J'en suis convaincu, illustre général, répondit l'astrologue.

— Cependant, ajouta Charette, toi qui possèdes le passé d'une manière si admirable, te sentirais-tu capable de nous donner quelques notions de l'avenir? Par exemple, saurais-tu dire quelle est ma pensée maintenant, la vo-

lonté qui naît de cette pensée et le fait qui suivra cette volonté?

L'astrologue parut embarrassé de la question; mais, après avoir réfléchi quelques minutes, il dit :

— Quant au *fait* lui-même, il me faudrait une nuit pour le lire dans les constellations; mais, avec le simple secours de mon art, je devine que ce fait étonnera toute cette brillante réunion.

— Astrologue, tu es un homme incomparable.

En cet instant la femme vêtue de blanc, dont le fou n'avait cessé de suivre la trace, vint à passer près d'eux. De la main gauche Charette lui saisit le bras, et de l'autre main, arrachant son masque, il s'écria d'une voix forte :

— Nobles sujets du roi de France, reconnaissez les traits de celle que votre général choisit pour son épouse légitime.

Le nègre jeta un éclat de voix si terrible qu'il ébranla la salle; le fou levait la main pour frapper,... mais un jeune homme, le visage nu, s'était déjà précipité sur Charette, et la joue

du général avait reçu l'affront que le Cid fit payer si cher au père de Chimène.

Le lieu de la fête allait devenir un champ de bataille. Charette, impassible, tenant encore le bras de Marie de Saint-Ange, commanda, du geste, à ses amis de contenir leurs ressentimens.

— Croyez-vous donc que justice ne sera pas faite? dit-il.

Il laissa le bras de Marie.

******

XXIX.

L'embuscade.

Ils avaient, sans se consulter, cherché la route frayée, pour gagner les montagnes qui leur offriraient de sûres retraites.

P. L. Jacob.

— Commandant Gesner, dit le fou qui arrivait au galop auprès de l'astrologue et du nègre, dépêchons vite, si nous voulons les sauver!

— Brave Robert, répondit le nègre, tu n'as donc pu enlever mademoiselle de Saint-Ange?

— Elle est sous la garde des fidèles de Charette. Ernest fuit avec ses amis, les voilà qui viennent de ce côté; — mais sans doute qu'on les poursuit déjà.

— Tant mieux, morbleu! s'écria la voix joyeuse de Fabricius déshabillé de son costume d'astrologue; nous allons les saluer à la républicaine.

— Robert, demanda gravement Gesner, murmure-t-on dans l'armée?

— Et que voulez-vous qu'on murmure, commandant? Charette y est maître absolu : quoi qu'il fasse, il a toujours bien fait.

— Malédiction! malédiction! abandonner ainsi mademoiselle de Saint-Ange! et son frère qui fuit sans elle...

— La tête du frère ne serait pas en sûreté; mademoiselle de Saint-Ange n'a rien à craindre pour la sienne. Un autre jour viendra, oui, s'écria Robert, un autre jour viendra où nous lui rendrons sa liberté, dût-il en coûter la vie à tous...

— Non, Robert, nous ne pouvons parler ainsi; les soldats de la république n'appartiennent qu'à la république. Le crime est déjà

grand, peut-être, de les avoir exposés pour une cause qui n'est pas la sienne.

— Et quelle est donc cette cause? répondit Fabricius; n'allons-nous pas nous battre contre Charette, contre les fidèles de Charette? le désordre ne règne-t-il pas dans son camp? Gesner, il m'est souvent impossible de te suivre dans tes scrupuleuses distinctions; laisse donc un peu la philosophie de côté, et plaçons nos hommes en embuscade derrière cette haie, car j'entends le galop des chevaux qui se dirigent de ce côté.

Fabricius n'avait pas coutume de faire ainsi la leçon à son ami, il s'attendait à quelque réplique un peu vive; il ne tira de la bouche de Gesner que ces mots, prononcés avec beaucoup de douceur:

— Tu as raison. —

Les soldats étaient cachés dans un bouquet d'arbres; avec une précaution extrême, ils les guidèrent à l'embuscade que Fabricius avait désignée.—Il était temps: déjà commençaient à paraître les amis d'Ernest, et derrière eux retentissaient les cris de mort poussés par les fidèles de Charette.

—Nous ferons aujourd'hui le métier qu'ils nous ont appris, dit Fabricius à Gesner, et j'espère leur prouver que les écoliers valent bien les maîtres. Que de fois nos têtes de colonne ont été coupées par leurs tirailleurs posés derrières les haies! Le diable m'emporte, s'ils y tiennent mieux que nous!

Ils virent Ernest de Saint-Ange aux derniers rangs de sa petite troupe, ayant choisi la place la plus périlleuse pour être exposé aux premiers coups dirigés contre les braves qui voulaient suivre sa fortune.

— Il est digne d'être défendu par nous, continua Fabricius; j'aime les hommesde son espèce; d'ailleurs le soufflet qu'il a laissé tomber sur la joue de Charette nous unit à la vie à la mort.

Ernest et les siens avaient dépassé les derniers soldats de la ligne d'embuscade; les fidèles de Charette parurent.

—Pas encore, murmura sourdement Gesner. Soldats, attention!

Mais lorsque les fidèles se furent déployés de manière que chacun des républicains pût avoir un homme devant lui, le cri terrible, —

feu! partit de toutes les bouches, et une grêle de balles vint, au milieu d'une explosion formidable, vider un grand nombre de selles vendéennes.

Étonnés de cette attaque subite, les fidèles s'arrêtèrent tout à coup, essayant de faire face à l'ennemi, qui s'était annoncé d'une façon si imprévue; mais avant qu'ils se fussent remis de leur panique, une seconde décharge de mousqueterie éclairait de nouveau les rangs.

— A la baïonnette! s'écrièrent les républicains; — cri national: demandez aux Prussiens, aux Autrichiens, aux Anglais, aux Russes, aux Espagnols.....

Gesner, à leur tête, s'élança avec plus d'émotion qu'il n'en éprouvait d'habitude. L'épée, que parfois il gardait inoffensive dans sa main reposée, s'abreuva du sang des Vendéens. Il goûta pour le premier jour peut-être l'enivrement du carnage, mais son cœur était profondément irrité, et quelque philosophe que soit un homme, il ne lui est pas donné de résister à toutes les passions que ne peuvent précéder dix minutes de réflexion.

Les Vendéens se replièrent en désordre sur

le camp, et si Gesner avait eu deux régimens sous la main, il aurait pu terminer la guerre. Trop faible, il garda le champ de bataille. — Le but du combat n'était-il pas rempli, puisque Ernest de Saint-Ange avait échappé à la vengeance de Charette?

XXX.

La voiture noire.

Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier.

VOLTAIRE. — *Siècle de Louis XIV.*

Un matin, quelques minutes après le lever du soleil, dans les premiers jours de juin, — pendant que les Vendéens dormaient encore au milieu d'un bois à moitié consumé par les flammes républicaines, — les sentinelles virent

s'avancer vers elles quatre cavaliers qui précédaient une voiture conduite par deux chevaux, sous la main d'un cocher marchant à pied.

Les cavaliers ayant donné le mot d'ordre, les sentinelles abaissèrent leurs armes devant eux et les laissèrent passer.

Mais comme la consigne ne défendait pas à leur curiosité un interrogatoire mental, elles se demandèrent quels étaient ces cavaliers et ce que pouvait contenir cette voiture, par eux si bien escortée. — C'est qu'il y avait dans cela quelque chose d'étrange et d'inaccoutumé, et surtout une apparence mystérieuse bien propre à faire vagabonder l'imagination.

Quoiqu'ils eussent le costume vendéen, les cavaliers n'étaient point de l'armée de Charette : la voiture, entièrement fermée, ne recevant de jour que par un grillage très-serré, devait donc porter quelque secret important, — homme ou chose.

L'armée s'éveilla avant qu'elle fût rendue à sa destination, et aussitôt une foule de curieux l'entoura de telle manière qu'elle lui obstrua le passage; les cavaliers furent obligés de met-

tre le sabre à la main pour continuer leur route ; mais, quelque crainte qu'ils inspirassent, ils ne parvinrent pas à éloigner d'eux un homme qui les suivit, comme la chaloupe remorquée suit son navire.

Au péril de sa vie, cet homme s'élança jusqu'au grillage qui donnait de l'air à l'intérieur de la voiture, et son regard y pénétra pendant une seconde. Les paysans vendéens lui battirent des mains, en témoignage d'une haute estime pour une témérité si grande.

Cet homme, — les apparences n'étant pas trompeuses, — avait sur la conscience le péché de curiosité plus qu'aucune des filles d'Ève, — car, non content d'un premier essai, il escalada une seconde fois la voiture.

Les cavaliers brandirent le sabre au-dessus de sa tête, mais il se laissa tomber avec tant de dextérité et s'enfuit si rapidement, qu'il se retira sain et sauf de ces deux tentatives singulièrement hasardeuses.

Les paysans le reçurent avec des cris de joie, comme à notre chambre des députés l'opposition ou les centres reçoivent un *membre favori* qui a beaucoup parlé sans rien changer

à l'opinion de personne, — car on vient là avec une opinion toute faite et une boule toute prête.

Alors la voiture s'avança plus vite au milieu du bruit toujours croissant, produit par la gaîté vendéenne.

A la porte d'une petite hutte aux murs de terre, au toît de chaume, elle s'arrêta. Le cocher donna les rênes des chevaux à l'un des cavaliers, et il entra dans la hutte sans être annoncé.

Assis près d'une table, Charette écrivait; il avait à côté de lui son sabre et ses pistolets; il se leva d'un bond, tout prêt à faire feu, et, saisissant le cocher à la gorge, d'une voix menaçante il s'écria : — Qui va là?

— C'est moi, chénéral, répondit le cocher.

— Fritz!... répliqua Charette pâlissant tout à coup.

— Oui, Fritz, fotre fitèle.....

— Silence, bourreau! pour parler, attends que je t'interroge.

Il releva ses armes, répara un peu le désordre de ses vêtemens, et avec une vivacité extrême :

— Eh bien! voyons, parle. Qu'as-tu à m'apprendre?

— Le cheune homme est ici, mon chénéral.

— Oui, oui; cela devait être, je le rêvais cette nuit.... Fritz, les sentinelles sont à ma porte?

— Oui, mon chénéral.

— Que mes fidèles empêchent qui que ce soit, d'approcher à cent pas de cette cabane.

Fritz sortit; et Charette, sur le seuil de la porte, regarda un instant, avec un mélange de tristesse et de joie infernale, cette voiture mystérieuse.

Elle était toute noire, oblongue; elle faisait peur à voir, à Charette lui-même.

Il ordonna aux quatre cavaliers d'avancer, et d'une bourse assez lourde, il tira quatre pièces d'or qu'il leur donna.

— Maintenant, partez, beaux sires! retournez à celui qui vous a envoyés, et dites-lui que je le remercie. Allons... vite... au galop, et sans vous arrêter avec les miens!

Il les suivit de l'œil; lorsqu'il ne les vit plus, il fit un mouvement pour ouvrir la voiture;

mais, revenant sur ses pas, il demeura debout immobile, attendant le retour de Fritz.

Il arrivait.

— Mon chénéral, personne ne fous ferra.

— Bien, bien; ouvre la voiture.

Fritz obéit. Un homme en sortit, la tête entièrement cachée sous un masque, semblable à ce singulier captif de Louis XIV qui a épuisé tant de conjectures.

Il marcha d'un pas ferme où Fritz le conduisit, et, en présence de Charette, ses gestes, calmes et dignes, imposèrent de l'embarras au général vendéen...

— Fritz, reste à la porte! dit Charette d'une manière méprisante, à laquelle Fritz était accoutumé et qu'il regardait comme justement acquise.

Charette seul avec l'homme masqué, s'approcha de lui, enleva le masque, l'écrasa sous ses pieds, et, prenant sa main qu'il serra avec violence:

— Ernest de Saint-Ange, avais-tu donc oublié qu'il y a une justice pour tous les coupables?

— C'est une pensée qui ne me quitte pas,

général : je ne sais lequel de nous deux doit le plus la craindre.

— Vois cette joue, — cette joue pâle aujourd'hui, amaigrie par la fatigue : n'est-ce pas la même qui, un soir, a rougi sous le coup que ta main y a porté ?

— Ne vois-je pas l'homme qui a insulté publiquement une femme noble, dont la seule défense était sa vertu ?... Général, en fait d'offenses, nous sommes quittes ; mais si vous voulez réparation l'épée à la main, les comtes de Saint-Ange n'ont point encore refusé semblable partie, et, pour moi, je suis prêt à la jouer sur l'heure.

Charette sourit avec ironie.

— Je te crois, jeune homme ; il y a longtemps que j'ai de toi cette opinion : mais tu n'y gagnerais rien. Écoute donc, il ne s'agit pas d'une réparation l'épée à la main ; je ne le puis pas, cela est impossible. Il serait beau, vraiment, que le général en chef se querellât avec ses officiers, pour se battre ensuite avec eux ! Mais, alors, il ne dépendrait que de la bonne volonté d'un ambitieux, meilleure lame que moi, pour donner à l'armée un autre mal-

tre. Rentre en toi-même, jeune homme, et conçois que les choses ne doivent point se passer de la sorte entre nous.

— Et que voulez-vous donc, général? dit Ernest en laissant échapper un geste d'impatience; expliquez-vous!

— Modère-toi, répondit froidement Charette; ta position exige la présence de tout ton esprit et de tout ton jugement; il ne faut pas l'oublier. — Tu me demandes ce que je veux. Quelque chose de biensimple, une rétractation.

— Une rétractation! Que la vôtre précède la mienne, et j'y consens.

— Je m'en doute. Mais songe que ta position exige encore que tu reçoives la loi, et non que tu la donnes. Il me faut donc une rétractation en présence de tous les témoins de l'affront que j'ai subi.

— Une rétractation devant tous les témoins de l'affront que ma sœur a subi!

— Ton dessein est-il de me pousser à bout? Pense que....

— Que Marigny et Delaunay ont été assassinés par vous ou sous vos yeux. Je le sais, gé-

néral; je sais que vous êtes monté au niveau de la justice républicaine. Dieu merci! les chefs de l'armée du roi commencent à s'illustrer avec de nobles exploits. Poursuivi par le marquis de Charette, ancien ami de ma famille, reçu avec bienveillance dans la maison de mon père, je me réfugie auprès de Stoflet, son rival et pour cela son ennemi; il m'accueille et me promet secours et protection; mais les rivaux se réconcilient, et le premier article du traité de paix, article d'une haute importance pour les intérêts du roi, c'est que le fugitif sera remis aux mains de son seigneur et maître, afin qu'il soit puni selon ses mérites; — et cet article est sanctionné par la plus prompte exécution!

Charette le regardait parler avec une espèce de complaisance.

— Tu conviendras, dit-il, que je comprends ma position et la tienne. J'ai écouté le sarcasme jaillir de ta colère sans songer à l'arrêter, parce que cela est dans ton droit et ne saurait nuire d'ailleurs à la négociation que nous avons entamée. Maintenant, tu dois être disposé à mieux entendre la raison. Réfléchis. Je ne peux

te tuer en duel; il y va de ma conscience, et pourtant tu ne peux vivre non plus, sans que la tache par toi mise sur mon blason, ne soit effacée par toi..... Viens donc amicalement au milieu de nos officiers et de nos nobles dames; viens, la tête nue, demander pardon, à haute et intelligible voix, au marquis de Charette : le pardon ne se fera point attendre. Charette doit être généreux envers le frère de Marie de Saint-Ange.

A cette proposition, l'œil étincelant de colère, Ernest se précipita sur le général; mais ce dernier était en garde contre une semblable surprise, et il terrassa, presque sans effort, le malheureux jeune homme, dont la vigueur avait trahi le courage. — Charette, foulant sa poitrine avec le genou, appuya le canon d'un pistolet sur son front.

— La loi de légitime défense me permettrait de te tuer; je t'épargne, parce que mon âme est sans rancune et que j'espère te voir revenir à des idées plus sages. J'aime ta sœur : elle sera, je l'espère, marquise de Charette; mais je ne voudrais pas lui offrir une main teinte du sang de son frère, cela nous porterait mal-

heur. Que diable! ta fierté est déplacée : on peut, sans déshonneur, demander pardon à son chef suprême..... Bien,..... relève-toi, je n'en veux pas à ta vie pour le moment; je te le répète, c'est une négociation, une transaction... Eh bien! voyons...

— Voilà mon dernier mot : — Non!

— Prends garde!

— Non!.. Tu tires ton épée!... frappe; le roi perdra un serviteur fidèle, mais sa cause y perdra peu de chose.

Charette, indécis, tantôt prêt à frapper, tantôt la main reposée, combattu par deux passions contraires, fatiguait la terre du pied, et répandait en juremens énergiques le fiel dont son cœur était plein.

Ernest, sur qui grondait l'orage, avait une attitude remarquable de modération et de convenance; ses yeux regardaient, avec une expression de pitié, ce général si grand dans les combats et qui jouait une si belle renommée contre le plaisir satanique de la vengeance.

— Je te plains, général, de la nécessité que tu t'es faite. Pour toi, il eût mieux valu me laisser auprès de Stoflet.

— Tais-toi, malheureux!

Il leva sur lui son épée.

— Il est besoin d'un exemple; et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je le donnerai... Si pourtant tu avais voulu, ajouta-t-il en prenant un ton plus doux, j'aurais mieux aimé...

— Tu connais ma réponse; je n'y change rien.

— Eh bien! puisque tu l'as ainsi décidé...

Mais il brisa son épée, qu'il allait lui plonger dans le cœur; et, jetant le pomeau loin de lui, d'une voix fortement agitée, il appela Fritz.

— Adieu! Ernest de Saint-Ange : tu mourras de la main du bourreau. Fritz, je le laisse à ta garde; tu m'en réponds sur ta tête!

XXXI.

Deux Amis.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance!
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi.

DE LAMARTINE.

L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie; mais, entre deux jeunes âmes froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

CH. NODIER.

Si cette histoire était introduite un jour sur la scène, — chose dont l'impossibilité ne m'est pas démontrée, — les transitions que l'auteur se croit parfois obligé de ménager auraient lieu par un simple changement de décoration,

rapidement exécuté au coup de sifflet du machiniste;

Car c'est ainsi qu'on passe du ciel en enfer, et de la cour du roi d'Yvetot à celle du roi Louis-Philippe.

Nous prions donc le lecteur de se transporter pour un instant, en imagination, sur la banquette un peu usée de l'un de nos théâtres les plus fréquentés.

— Silence! donc.

La toile s'est levée.

Près du trou du souffleur, encadré dans un horizon de bruyère et de masures incendiées, — un homme se tient debout.

Il est dans toute la force de l'âge; il a la taille grande et bien développée; sa figure n'est pas d'une beauté régulière, mais fièrement dessinée; son front est grave, son regard austère, quoique son œil noir exprime, par intervalle, une douce mélancolie. Un habit bleu se croise sur sa poitrine, habit décoré des insignes militaires d'un officier supérieur; — épaulettes à gros grains, boutons dorés; — il tient à la main une lettre qu'il lit avec agitation, et lors-

qu'il a fini cette lettre, il étouffe avec peine un soupir.

En ce moment un autre personnage se présente, jeune homme de vingt ans, à la démarche modeste et assurée, frais, blond, visage d'un enfant, maintien d'un brave éprouvé; habit bleu, épaulettes de lieutenant.

— Général...

— Comment, déjà! dit Gesner en se retournant, presqu'aussitôt que cette lettre...

— Dieu soit loué, vous l'avez reçue; je craignais que le messager n'eût été tué par nos soldats.

— Il a été arrêté hier aux avant-postes de l'adjudant-général Travot... Ce sont de bien tristes nouvelles, Robert!

— Je l'ai vu, général, à travers la grille de la voiture où ils l'avaient enfermé; le masque qui lui cachait le visage ne m'a point empêché de le reconnaître. Mais dans l'armée, à l'exception du bourreau qui le garde, on ignore la présence du prisonnier.

— Que veux-tu, Robert; il ne nous reste qu'à le pleurer, nous ne pouvons rien pour lui.

— Je crois que Charette commence à se méfier de mes amis et de moi-même;... mais,... général, — il s'avança vers Gesner, — vous m'aimez, n'est-ce pas?

Gesner lui tendit la main.

— Il n'est qu'une personne au monde que j'aime plus que toi.

Robert porta à ses lèvres la main de Gesner.

— Général, il y a un moyen peut-être de sauver Ernest de Saint-Ange.

— Parle. Si la république ne doit pas en souffrir...

— La république n'y peut rien gagner. Vous savez...

— Robert, de grâce, laisse de côté le *vous* aristocratique; il a été brûlé au Champ-de-Mars avec les armoiries et les chiffres du blason. Notre égalité, à tous, date du jour de la création; la pratique de cette vérité, du premier jour de la république. Que tous les hommes ne soient pas fondus dans le même moule, cela est incontestable; mais c'est à l'histoire ou à la reconnaissance des contemporains qu'il appartient de marquer les distinctions.

Dans leurs relations habituelles, les deux

amis, — quand Fabricius n'était pas là, — avaient coutume de poser de grands principes et de les discuter. En toute autre circonstance, Robert eût prêté l'aide de sa logique à Gesner, ou s'en fût servi pour le combattre; mais le trouble où il était, son inquiétude sur le prisonnier, remplissaient exclusivement sa tête d'une seule pensée. Il laissa donc aller les paroles de son ami, sans les approuver ou les contredire.

— Oui, sans doute, il y a quelque espoir de l'arracher à la vengeance de son implacable ennemi. — Dix hommes de cœur, bien décidés à réussir ou à perdre leurs têtes...

— Dix hommes de ce genre ne manqueront jamais, Robert.

Le lieutenant, poursuivant son idée :

— La garde est faible; le bourreau et quatre fidèles, voilà tout. En arrivant aux premiers rayons du soleil,... viendras-tu, général? demanda-t-il, l'œil brillant.

— Oui, j'irai, répondit Gesner.

Il regarda Robert quelques instans, comme s'il eût cherché à deviner sa pensée, et, s'approchant de lui, s'appuyant sur son épaule, il dit :

— Malheureux ! ton cœur est écrasé par un amour contre lequel il se débat sans espérance... Tu veux sauver le frère, tu l'aimes d'une amitié sincère ; mais la sœur,... la sœur...

Robert se troubla : quelques paroles cherchèrent vainement à s'ouvrir passage entre ses lèvres tremblantes.

— La sœur !... oui, la sœur ?... reprit Gesner. Mais la voir, mais l'entendre, mais obtenir d'elle un regard de bonté, et puis pour la paix de l'âme s'en rapporter aux maximes de la philosophie,... démence ! démence !

Ses yeux restèrent long-temps fixés sur la terre.

— Robert, nous sommes donc rivaux ! s'écria-t-il... Ne t'éloigne pas, écoute : pauvre jeune homme, tu n'as pas l'amour de Marie, toi, Robert ; tu ne l'auras jamais. Comprends-tu ce mot : jamais ? Mur de diamant où tu briseras ta tête chaque fois que tu formeras un vœu !... rocher qui retombe sans cesse sur la main qui le pousse. Horreur ! n'est-ce pas, Robert ? Aimer à plein le cœur et savoir qu'à tant d'amour aucun amour ne répondra ! Tu maudis ton destin, tu plies en gémissant sous le joug.... Eh

bien! songe qu'il existe un homme encore plus misérable que toi. Oui, moi! Robert.... Bonne jeune fille! si noble, si belle! Les mêmes désirs, les mêmes vœux, une seule âme à nous deux! et le mot *jamais*, pensée d'éternelle séparation, doit aussi s'élever entre nous et désespérer notre avenir. Jamais! pour elle, toi, moi, toute la vie, ce mot écrit en tous lieux...

Robert ne répondit rien. Gesner, comme s'il eût été seul, lui tourna le dos et fit quelques pas les bras croisés...

— Ainsi donc, voilà trois destinées de malheur, trois damnations qui nous ont été jetées par celui qui peut tout bien! et quel est notre crime? O justice de la Providence! mot creux et sonore dont on amuse les enfans! amère dérision! Le tribunal de Fouquier-Thinville était ton image: en frappant sur tous, il était sûr d'atteindre les coupables; mais combien d'innocens avec eux! — Quelle que soit cette destinée, il faut la subir, ajouta-t-il en s'avançant vers Robert, sans qu'un rayon de joie rafraîchisse une seule fois notre sang. Les entrailles déchirées, nous nous devons de montrer une figure calme. Abnégation de toute

sensation intérieure, âme d'acier impénétrable aux émotions, plus d'individualité. Partie d'un grand tout, nous agirons ou nous n'agirons pas, suivant sa loi. Un principe est sorti... il a raison, il faut que ce principe triomphe. Quoi qu'il arrive, quelque mort qu'il paraisse, tant qu'il nous restera vie à nous, réchauffons-le dans nos cœurs, pour le remettre sur la scène du monde, lorsque son tour sera venu d'y paraître. Enfans de la révolution, si notre mère vient à périr de mal violent ou de corruption, quelques années d'oubli sur sa tombe n'anéantiront pas ses œuvres; toute oreille qui a entendu une seule fois *la Marseillaise* se redressera de patriotisme, lorsque son mâle refrain sortira d'une bouche française : c'est un germe qui doit être fécondé, n'importe en quel temps.

Gesner était loin de la question; il arrivait dans ses abstractions au chapitre de l'inintelligible. Robert l'arrêta.

Le jour et l'heure furent fixés où l'on irait secourir Ernest; mais, avec un soin particulier, les deux amis évitèrent de prononcer le nom de sa sœur.

XXXII.

Le confesseur et l'allemand.

Il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir.

CHATEAUBRIAND. — *Génie du Christian.*

Que veux-tu ! parle-moi, — ta tête !

LÉON GOZLAN. — *L'Ennui du sultan.*

Ernest de Saint-Ange s'était assoupi sur la paille dans la hutte où la voiture noire l'avait conduit. Aucune émotion n'altérait son visage; sa bouche semblait sourire; il avait la main placée sur son cœur, qui battait peut-être à

l'impression d'un rêve heureux : il dormait de ce sommeil que l'Évangile appelle le sommeil du juste.

Sans le réveiller, un homme entra, introduit par Fritz : c'était un vieillard sexagénaire, presqu'entièrement chauve, d'une physionomie douce et bienveillante, mais dont le front large annonçait un caractère courageux, une volonté ferme et persévérante, — quelque chose d'un martyr.

Il portait la robe noire de ceux qui sont consacrés aux autels, mais il n'avait rien de cet air mystique et composé habituel aux gens de son état. Il y a dans une religion persécutée je ne sais quoi de poétique et d'attendrissant que résumait parfaitement bien l'ensemble de sa personne. Il était grand, un peu voûté, la tête en quelque sorte inclinée vers le tombeau qui s'ouvrait sous ses pas, mais les yeux levés au ciel, séjour qu'il devait habiter.

Il regarda long-temps le prisonnier sans songer à le retirer de la paix du sommeil pour la triste réalité de la vie. La bouche du vieux prêtre était silencieuse ; il ne prononçait pas une parole, mais ses yeux articulaient des

phrases, et toute sa pensée était empreinte dans le jeu mobile de ses traits, pitié, admiration, espérance d'une autre vie.

En soupirant, après avoir essuyé une larme, il s'approcha du prisonnier, lui frappa sur l'épaule, et dit : — Mon fils, lève-toi.

Le jeune homme ouvrit aussitôt les yeux, et sourit au vieillard qui venait le visiter.

— Je vous remercie, mon père; j'avais besoin de vous voir.

— Je suis heureux, mon fils, de trouver en toi tant de résignation.

— Quand l'éternité va commencer pour nous, ne faut-il pas..... Mon père, asseyez-vous là; j'ai à vous entretenir pour la dernière fois; lorsque j'aurai mis mon âme entre vos mains, nous parlerons des choses de ce monde, car il en est encore qui m'intéressent, et Dieu me le pardonnera, n'est-ce pas, mon père?

— Il y a long-temps que tu as trouvé grâce à ses yeux. Plus digne que toi n'a pas été convié au banquet des élus.

— Mon père, prenez-garde, l'orgueil est coupable, même dans une pensée religieuse.

Le prêtre posa la main sur son front. . .

— Oui, dit-il, Jésus-Christ mourut encore plus innocent que toi.

Il s'assit sur le banc, et Ernest se mit à genoux à ses pieds. Dans un grand recueillement il examina sa vie passée, et la déposa dans le sein de l'homme qui était là pour en absoudre les erreurs et le revêtir de la robe d'innocence.

On a ri de la confession, moi le premier, et ne m'en repens; — c'est que, dans une église, lorsque vous voyez un honnête desservant, à la face rebondie, traverser le flot de ses quelques dixaines de pénitentes, qui se disputent les premières places, comme un parterre à la porte de nos théâtres, c'est qu'alors, dans ce tableau, il y a parodie de l'institution elle-même; c'est que les nouvelles fautes sont si près des anciennes, que le repentir, en les séparant, est une barrière de paille qui tombe au souffle de la raison. Mais au lit des mourans, mais sur la paille des condamnés, la scène est bien changée, et la mort lui donne un véritable caractère de sublimité. Oui, si le confesseur peut être un abus, la confession, à cette

heure suprême, est une institution admirable, le néant fût-il notre dernière expression.

Quand Ernest eut fini, le vieillard fit à Dieu une invocation, et en son nom, le prenant à témoin, il pardonna.

Alors le prisonnier se leva, s'assit à côté du prêtre, et conversa avec lui d'une manière calme et toute pleine de solennité. Le prêtre ne l'exhorta point à se montrer doux envers la mort, le jeune homme l'avait bravée dans un si grand nombre de combats! et d'ailleurs elle était si commune en ce temps-là qu'on s'était habitué à vivre au jour le jour, sans compter sur un lendemain.

— Quand je comparaîtrai devant Dieu, mon père, et j'y comparaîtrai bientôt, je serai placé sans doute à côté des martyrs de cette guerre. Je verrai d'Elbée, Bonchamp, Lescure, Cathelineau! Ils portent encore les traces de leurs blessures, nobles cicatrices que Dieu n'aura point effacées..... Mais moi, que présenterai-je aux regards des élus? la plaie saignante du coup reçu de la main du bourreau.... Tenez, mon père, malgré moi je frémis en songeant à ma dernière minute de vie. Ces apprêts, cette

entrevue avec l'Allemand.... La mort est pourtant toujours la mort, sans variations, sans changemens.... mais ce qui précède la mort.... Pendant la mêlée, au milieu des boulets, des éclats d'obus, voyant le fer de tous côtés dirigé sur ma poitrine, mon cœur ne s'est jamais étonné : c'était la mort, la mort comme aujourd'hui.... Eh bien! s'il m'était permis de choisir.... mais ce sacrifice sera plus agréable à Dieu, n'est-il pas vrai, mon père?

Il ajouta :

— J'aurais pourtant aimé à finir comme Bonchamp ; il fit grâce à six cents prisonniers et mourut béni de ses ennemis!... Et moi... Mais, mon père, qui s'intéressera à moi? qui me plaindra? Dans l'armée, connaît-on le sort qui m'attend? les détails de mon supplice parviendront-ils à mes amis? Et mon père, et ma sœur! Je ne les ai pas vus, je ne les verrai pas... Oh! si vous vouliez! vous voudrez, n'est-ce pas? Demandez-lui qu'il permette que je les voie, que je les embrasse encore une fois. Pourrait-il refuser la prière d'un mourant? une prière sacrée!

—Pauvre enfant!... dit le vieillard, les yeux humides.

— Eh bien! mon père?...

— Ta prière ne serait point écoutée. Un silence éternel doit peser sur ta tombe.

— Ils ne sauront donc pas... O mon Dieu, tant mieux! la douleur les tuerait.

Il baissa la tête et se frappa la poitrine.

— Mon père, pardonnez les choses que je dis... A mon âge, l'avenir est si beau! la vie lutte contre la mort; je me résigne en vain, elle se refuse à me quitter sans regret.

Tous deux à genoux prièrent, puis ils se remirent à converser. Le vieillard écoutait le prisonnier sans l'interrompre, car il savait que son cœur était plein et qu'il avait besoin de s'épancher.

Près d'eux, il y avait un pain, du vin et de la viande froide : ils prirent un repas ensemble et portèrent la santé du roi. Ernest sourit; mais, vous savez quel sourire! c'est plus triste que des larmes. Il dit qu'il pardonnait à Charette, s'il avait pitié de sa sœur, et si le ciel voulait qu'il fût un moyen de triomphe pour sa cause.

Fritz ouvrait la porte de la hutte; il entra, salua respectueusement le prêtre et le prisonnier, et resta debout devant eux, pendant quelques instans, sans ouvrir la bouche.

Cet homme était l'âme damnée de Charette, la machine exécutante de tous ses projets conçus dans une infernale inspiration, esclave soumis à son maître, obéissant au moindre mot. ses larges épaules portaient un cou et une tête de taureau; sa chemise, dont les manches étaient relevées, découvrait un bras où les muscles se dessinaient par faisceaux; un large coutelas pendait à sa ceinture. Il avait apporté avec lui un billot de bois, dont l'usage était attesté par les traces de sang qui le souillaient encore.

— Tu viens faire ton métier? lui dit Ernest avec douceur; tu peux commencer, je suis prêt... Priez pour moi, mon père, pendant que je vis encore.

— Mochieu le comte, mon chénéral a téfentu que mochieu Tuchènes restât ici pentant que nous aurons affaire tous les teux, et quand mon chénéral ortonne...

— C'est bien, c'est bien... J'aurais eu besoin

de vous, mon père, avant de nous séparer pour toujours... mais puisque cette consolation m'est refusée... adieu... adieu.

Il l'embrassa.

Les yeux du vieillard, ses joues ridées, étaient inondés de pleurs; sa main tremblait dans la main d'Ernest.

—Oh! si vous revoyez le comte de Saint-Ange et ma sœur, ajouta le jeune homme, dites-leur bien que je pensais à eux...

Le vieillard remua la tête, et, d'une voix étouffée, il répondit:

— Mon fils, je ne puis te promettre de remplir cette volonté; je suis venu ici sous le serment du secret.

— Vous seul, mon père, et mes deux bourreaux connaîtrez donc le lieu où reposeront mes cendres!... La volonté de Dieu soit faite.

Il l'embrassa une seconde fois. Le vieillard sortit, comme s'il eût oublié là une partie de lui-même.

L'Allemand ferma la porte, et, avec autant de bienveillance qu'il pouvait y en avoir en lui, il demanda au prisonnier la permission de le déshabiller. Le jeune homme ôta son frac vert

percé de plusieurs balles et taillàdé par le sabre des républicains; mais lorsque Fritz voulut lui lier les mains derrière le dos, il montra une grande répugnance pour cette opération, qui lui semblait infamante: cependant, ayant levé les yeux au ciel, il en reçut des sentimens d'humilité, et abandonna, sans murmurer, ses mains au bourreau. Celui-ci, avec un calme parfait, et presque instinctivement, les réunit par une courroie qu'il passa plusieurs fois autour des deux poignets, et l'arrêta à l'aide d'un nœud dont il examina sérieusement la solidité. Ensuite, sur l'invitation de Fritz, le jeune comte se mit à genoux et obtint deux minutes pour se recueillir.

Elles étaient écoulées : Fritz approcha le billot de bois ; Ernest y laissa tomber sa tête, et Fritz, tirant le couteau de la gaîne, allait frapper lorsque Charette parut subitement.

Il arrêta le bras du bourreau, du geste lui montra la porte, en lui intimant l'ordre de sortir.

Ernest releva la tête, mais il resta à genoux. Charette le fit asseoir.

Il avait son costume de bataille, toutes ses armes, quatre pistolets à la ceinture.

— Je suis arrivé à temps, dit-il; j'en remercie Dieu, parce que je suis convaincu qu'il t'aura inspiré des pensées moins fières. Comte de Saint-Ange, les républicains sont à une lieue d'ici; veux-tu venir les combattre avec nous?

Un rayon de joie brilla sur le front du jeune homme.

— Ah! donne-moi la chance de mourir sous leurs coups, et je jure que je te devrai reconnaissance, même quand je reviendrais ici placer ma tête sur ce billot.

— Il dépend de toi de ne l'y remettre jamais. Tous les officiers sont réunis; les dames distribuent les écharpes; devant eux tous déclare...

— Je te comprends, dit le comte en l'interrompant; mais tu t'es trompé si tu as pensé que l'apprêt du supplice dût changer ma résolution. Ma réponse est toujours la même: j'ai été le premier offensé, je dois avoir la première réparation.

— Alors, ne t'en prends qu'à toi-même de

ton destin. La loi militaire ordonne que tu meures, et je dois veiller à son exécution.

— Au grand jour, à la bonne heure; mais ici, caché à tous les regards.... tu commets un lâche assassinat... Que Dieu te le pardonne!... ta victime est préparée à paraître devant lui... Appelle le bourreau.

Charette resta un instant indécis; tant de courage ébranlait le sien : il fut sur le point de prendre le comte dans ses bras..... Mais cette disposition à la clémence, cet éclair de sensibilité, s'évanouirent presque aussitôt; son front se rétrécit: les lèvres pâles, les joues creuses et frissonnantes, il frappa à la porte, et Fritz se montra.

Alors, lui se retira dans un coin de la hutte, s'enveloppa dans son manteau, et contempla d'un œil froidement cruel le dénouement du drame. Cependant, lorsque Fritz leva le bras, il ouvrit la bouche, comme s'il avait voulu prononcer le mot grâce; mais la parole s'arrêta sur son cœur et ne sortit point.

La tête du comte venait de rouler jusqu'à ses pieds et d'ensanglanter le drap de son manteau; Fritz s'empressa de la relever.

— Plus de respect pour la tête d'un noble! dit Charette en le poussant rudement. Ce sang doit être recueilli et déposé dans le linceul avec le corps.

Puis, jetant un dernier regard sur le tronc qui palpitait d'un dernier spasme de vie, il quitta la cabane, — le cœur aussi tranquille que Caïn lorsqu'il eut tué son frère Abel.

XXXIII.

Grande passion.

Un jour que dans la campagne montaient avec la vapeur de la plaine les sons du tambourin et les mille voix de la fête.

GOZLAN. — *La Peste de Marseille.*

Mademoiselle de Saint-Ange était appuyée sur un débris de rocher, près d'un arbre que les flammes avaient épargné à cause de son isolement. La jeune fille regardait le camp, les nuages, l'horizon, les ravages de l'incendie, cherchant espoir ou consolation dans les objets qui l'entouraient; car sa tête était malade

de tristes pensées. La douleur la fatiguait; elle cherchait à s'en reposer. Vainement. Un frère dont elle ignorait la destinée, un amant dont tout la séparait, la volonté même de cet amant. . . . . Et la nature riait autour d'elle! mais ce sourire lui faisait mal.... elle pleurait.

Alors, Charette se présenta devant Marie. Depuis la scène fatale qui eut un si triste dénouement pour Ernest de Saint-Ange, elle ne s'était point trouvée seule avec le général vendéen.

En le voyant s'avancer vers elle, tout son corps trembla; elle eût envisagé avec moins d'effroi le président d'un tribunal révolutionnaire.

Charette lui-même marchait d'un pas incertain, luttant contre une demi-volonté qui le poussait à rétrograder. — Il était paré avec un luxe inaccoutumé, représentant assez bien un roi de monarchie défunte.

Il approchait. Marie détourna la tête, comme ces malheureux condamnés aux bêtes pour le plaisir des prolétaires de Rome, quand les rugissements du lion ou de la panthère les avaient avertis que la barrière était ouverte.

Avant qu'elle l'eût aperçu de nouveau, elle sentit sa main qui s'appuyait sur son cou, cherchant à jouer avec les blonds cheveux échappés du réseau de soie où ils devaient être contenus.

Elle ne pouvait s'y opposer : la force et la volonté l'avaient abandonnée en même temps.

Assis près d'elle, un bras passé autour de sa taille, de l'autre bras il fit un effort pour ramener sa tête vers la sienne.

La tête ne résista point.—Elle était décolorée; les paupières se fermaient. . . . . Un épouvantable souvenir survint au général. . . . Il se leva, jetant son corps en arrière, comme s'il eût été repoussé par une ombre. Cette pâleur, ces yeux éteints, ces blonds cheveux..... Il se rappela une tête qui, sanglante, était venue rouler à ses pieds.... !

—Malheureuse! s'écria-t-il; oh! tu ressembles à ton frère!

Et cédant à cette terreur qui l'avait frappé comme un coup de foudre, il abandonna le corps de Marie qu'il soutenait; et pendant que le remords lui arrachait cette exclamation, mademoiselle de Saint-Ange était tombée sur

le rocher, et le sang coulait sur la blanche peau de son front légèrement blessé.

Avec la douleur elle revint à la vie; ses yeux n'exprimaient aucun ressentiment; elle tendit la main à celui qu'elle regardait comme son bourreau.

— Je te pardonne, dit-elle, mais pour grâce, achève-moi!

Charette se précipita à ses pieds, et, prenant cette main qu'elle lui avait présentée, il y reposa ses lèvres.

— Qui? moi! Marie, tu as pu le croire! Cette blessure est peu de chose, dit-il en essuyant le sang qui coulait.

— Je ne pense pas que vous veuillez m'assassiner, monsieur; mais qu'exigez-vous de moi? que vous ai-je fait? pourquoi me persécuter ainsi?

— Marie!... mais je t'aime, mais tu ne sais donc pas que l'amour demande de l'amour! Oh! écoute-moi;.... il faudra bien que tu m'aimes; ne fût-ce qu'un seul jour, Marie, il le faudra.

— Dieu est grand, monsieur le marquis, mais sa volonté y serait peut-être impuissante.

— Que faut-il donc pour te toucher, jeune insensée ?

Et déjà ses veines se gonflaient d'impatience; mais, la regardant avec attendrissement :

— Pourtant cette fierté me plaît!..... Mais songe donc que je n'ai pas demandé le sacrifice de ta vertu ! un prêtre nous unira ; notre contrat de mariage sera signé par tous les princes de l'Europe..... Veux-tu passer en Angleterre sur le plus beau vaisseau de sa majesté britannique ?

Il y avait de la passion dans la voix de Charette, un accent de vérité ; elle en parut émue, un instant elle eut pitié de cet homme qu'elle devait tant haïr. Charette put lire sur ses traits mobiles l'impression qu'il avait produite; mais cette impression fut passagère, et les regards effrontés du général lui inspirèrent bientôt d'autres sentimens.

Il la serra sur son cœur avec une énergie dont elle ne pouvait se défendre.

— A ton âge, on ignore ce qu'est la vie ! s'écria-t-il l'œil en feu. Les préjugés d'enfance arrêtent à chaque pas, et on refuse le bonheur dont on apprend plus tard à connaître le prix.

Tu t'imagines devoir fidélité à Gesner, ton amant républicain;... une balle peut le jeter à terre aujourd'hui, demain,... toi être conduite devant un tribunal de liberté.... et tu mourras sans avoir goûté aux seules délices de ce monde.

A mesure qu'il parlait, il la pressait davantage, sa respiration était brûlante. Dans son effroi, Marie appela du secours...

— Cela est inutile, enfant: ici, la loi, c'est moi!

Il voulut prendre un baiser, elle se débattit; mais elle sentit sur ses lèvres les lèvres frémissantes du général.

— Monsieur, dit-elle d'une voix désespérée, vous pouvez tout par la force; mais je jure devant Dieu que je ne survivrai pas à mon déshonneur: tuez-moi! tuez-moi! car, en présence de toute l'armée, j'irai dénoncer le marquis de Charette, et me poignarder après avoir tout dit.

— Propos de jeune fille! répliqua-t-il avec un rire d'incrédulité. Lucrèce dort en paix sous les bulles du pape et ne se réveillera pas; nous aurons tous deux l'absolution, je te la promets.

Dans son transport, la levant de terre, il la renversa sur l'herbe que tous deux foulaient aux pieds.

— Lorsque tu connaîtras le bonheur que tu refuses, au lieu de ta malédiction, j'aurai ton amour... c'est une règle générale... une règle sans exception... Pourquoi tant d'efforts?.. Laisse donc, enfant, cela est inutile... ne le sais-tu pas?... Eh non! tu n'as pas consenti... je le déclarerai quand tu voudras...

Ses lèvres baisèrent encore les lèvres de Marie... Le crime commençait... Un cri terrible retentit à quelques pas de là; — c'était Gesner.

Charette arma ses pistolets; deux balles partirent : la main était mal assurée, elles manquèrent leur but.

L'épée à la main, les deux rivaux s'attaquèrent. Jamais le fer n'avait eu plus grande soif de sang et plus de peine à s'en abreuver : c'étaient la même force, la même adresse, le même courage.

Marie, se traînant auprès des combattans, attendait avec un affreux désespoir la fin de ce duel qu'aucun effort de sa part ne pouvait in-

terrompre. Elle s'agenouilla, et invoqua le ciel pour qu'il favorisât la cause juste.

Charette fut blessé à l'épaule, à la poitrine, au visage; il ne recula pas d'une semelle : mais sa vigueur s'épuisait, son épée mollissait sous l'épée de Gesner; il devait périr... — Ses fidèles le sauvèrent.

Ils étaient accourus au bruit de la décharge des pistolets. Gesner fut renversé et garotté étroitement, avant que Charette eût pu reconnaître le secours efficace qui lui venait si à propos.

Voyant Gesner étendu à ses pieds et traité avec peu de ménagemens, il ordonna que ses liens fussent rompus, et il le fit conduire, au milieu d'un détachement de fidèles, à la prison qu'il lui destinait.

Gesner restait impassible : cependant, lorsque ses yeux tombèrent sur mademoiselle de Saint-Ange, un léger nuage lui obscurcit le front; mais il recouvra bientôt toute sa force d'âme, et il marcha d'un pas si assuré qu'il excita l'admiration de son escorte.

Pendant qu'il entrait dans sa prison (c'était la hutte où Ernest avait été mis à mort), il

sentit une main qui glissait un billet dans la sienne.

On le laissa seul, et il lut ce billet :

« Tout n'est pas perdu ; espère. »

— Robert, que Dieu te prête assistance ! dit-il.

Et il s'assit sur la paille où sa grande fatigue l'endormit bientôt.

•••••

XXXIV.

Un ange.

On entendit un sanglot sous le voile de l'inconnue qui essuyait ses larmes....

P. L. Jacob, bibliophile.—*Contes.*

Rêve, vision ou réalité, je serais devenu fou, si une impression brusque ne m'eût réveillé à temps.

V. Hugo. — *Dernier jour d'un condamné.*

Gesner fut tourmenté d'un songe pénible.

Il était au château de Saint-Ange; il se parait d'habits élégans avec un plaisir jusqu'alors inconnu; sa chambre était embaumée des parfums les plus suaves; il marchait sur des

fleurs qu'une main enchantée répandait sous ses pas. Bientôt il quitta cette chambre, et il se rendit dans la grand'salle du château. — Une femme l'y attendait, couronnée de roses virginales, d'où s'échappait un long voile blanc qui traînait jusqu'à terre. Elle lui tendit la main, le regardant avec émotion s'enivrer du bonheur de la voir. Ils entrèrent dans la cour, et là ils furent salués par les acclamations des paysans dont elle était remplie. — Un beau jour, un soleil pur, des habits de fêtes! — Gesner et Marie s'avancèrent au milieu des paysans. Les rangs s'ouvrirent pour les laisser passer, et les jeunes filles jonchèrent de fleurs la terre qu'ils foulaient aux pieds. Gesner se sentait poussé par une force qu'il ne comprenait pas : c'était comme malgré lui qu'il marchait; mais Marie le charmait par de douces paroles, et il oubliait tout en écoutant Marie. Une porte s'ouvrit enfin, et ses yeux aperçurent indistinctement un tableau et des candélabres. Il serra fortement la main de Marie, et un instant après tous deux fléchirent le genou; mais au moment où une voix sinistre et presque sépulcrale lui disait : — Reçois-tu pour ta

femme légitime la vierge dont tu soutiens le voile?... tout à coup, et la jeune vierge, et les candélabres, et le tableau, et cette terrible voix, disparurent. Il se trouva debout sur un vaisseau que les vents déchaînés attaquaient au milieu d'une mer en fureur. Il était sur le pont, entouré des matelots tremblans à côté de lui. La foudre grondait dans le ciel, et la voix de l'Océan répétait son roulement avec une horrible majesté. Une grande lumière éclaira subitement la face des eaux, le vaisseau s'abîma. Porté sur une vague, Gesner luttait contre les flots qui le submergeaient; à ses côtés, une vieille femme, dont les éclairs découvraient le front jaune et cadavéreux, riait aux éclats, hideuse laideur, elle tenait une corde; elle en entoura le corps de Gesner, et l'entraînant avec elle....

Gesner se réveilla.

La lune projetait quelques-uns de ses pâles rayons à travers les solives mal jointes qui formaient le toit de la hutte. Il vit à cette faible lueur la porte s'ouvrir, et une ombre se glisser vers lui, marchant d'un pas si léger qu'il ne pouvait l'entendre. S'imaginant continuer son

rêve, il referma les yeux qu'il avait ouverts, et pendant que son esprit flottait incertain entre l'illusion et la vérité, le froissement d'une robe éveilla son oreille; et devant lui, si près qu'il y touchait, il reconnut l'apparition de Savenay, le témoin qui avait déposé en faveur de Robert.

Se fermant la bouche avec le doigt, elle lui ordonna mystérieusement de garder le silence; puis après avoir fait le tour de la hutte, elle revint s'asseoir sur le billot où la tête de son frère avait été séparée du tronc; — la grande lumière du soleil y eût montré les taches du sang qui l'avaient inondé.

Marie se plaça les mains sur les genoux, regarda Gesner et pleura; on eût dit que sa raison était perdue: Gesner en conçut la douloureuse pensée.

Elle avait la même robe noire, le même voile qu'à Savenay. Au demi-jour qui régnait dans la cabane, Gesner distingua la blanche pâleur de sa peau et les formes aériennes de son corps. Jamais, lorsqu'elle était parée de ses plus brillantes parures, elle n'avait été si belle aux yeux de son amant: c'est qu'il est une

heure solennelle où tout rayonne de l'éternité qui va commencer.....

— Monsieur Gesner, dit-elle d'une voix basse, vous allez donc mourir, et mourir pour moi!...

— Marie, je ne crois pas que ma dernière heure soit encore venue; il n'y a point en moi de pensée de mort et de destruction, et si près de la tombe, il ne devrait pas en être ainsi, car j'ai foi aux pressentimens qui nous avertissent de notre fin prochaine. Il me semble qu'on ne peut passer au néant sans qu'une voix secrète vous le dise. Depuis long-temps je subis les dangers de la guerre; cent fois des soldats sont tombés à mes côtés sous une balle qui avait sifflé à deux doigts de mon cœur : eh bien! je ne m'imaginai jamais que cette balle aurait pu me frapper, parce qu'aucun avis intérieur n'avait révélé à mon âme que son immortalité allait s'ouvrir. Je me trompe peut-être, Marie; mais dans ce moment, mon avenir me paraît grand encore, et le but de ma course bien éloigné.

Les larmes et les sanglots de Marie prouvaient à Gesner qu'elle ne partageait point une

sécurité si inconcevable, elle qui connaissait les griefs de Charette et l'impitoyable rigueur de son caractère.

— Mon ami, dit-elle, vous vous abusez, ou plutôt vous cherchez à tromper ma douleur.... Votre sort est décidé : demain.... oui, demain, répéta-t-elle en frémissant, aux premiers rayons du jour, vous serez.... O Dieu! tu ne le permettras pas. Il y a quelque moyen de te sauver, Gesner, n'est-ce pas? cela est possible, dis-le moi.

Gesner eut pitié de sa douleur; il ne s'était pas attendu à une émotion si forte, il ne résistait plus à l'amour que la jeune fille lui avait inspiré. Un pied dans la tombe, pouvait-il en craindre les conséquences?

Il la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur :

— Marie, Marie! reviens à toi, je t'en conjure, au nom de notre ancienne amitié; au nom de ton vieux père!....

— Oh! tu ne m'avais jamais parlé si bien, répondit-elle; oh! laisse-moi sur ton cœur; j'y suis heureuse, Gesner!.... Et c'est quand je ne dois plus le revoir qu'il reconnaît son amante...

Elle appuya son front brûlant sur la poitrine de Gesner, et avec frénésie elle s'abandonna au délire du sentiment dont son cœur était plein.

Gesner eut besoin de toute sa force d'âme, de toute sa puissance de volonté pour résister à tant de séduction; il n'avait point pensé qu'une telle entrevue dût précéder une éternelle séparation; il ne s'était pas préparé à la lutte qu'il avait à soutenir.

— Oh! s'il faut que tu meures, Gesner! je mourrai avec toi; je ne pourrais vivre si malheureuse; et puis l'infâme n'a-t-il pas osé... Oh! que ne te dois-je pas, Gesner! tu m'as donné deux fois la vie, et deux fois l'honneur.... Je suis ton épouse aux yeux de Dieu; je suis à toi, je ne puis être qu'à toi....!

Gesner s'était assis, Marie était sur ses genoux, un bras autour de son cou: et leurs bouches ne s'étaient pas rencontrées! et ce sein qui palpitait, et cette taille qui s'abandonnait, et ces yeux mourant de langueur, cette tête à demi-penchée, tout se brisa contre ces deux mots: devoir et conscience.

— Marie, je mourrai ton ami, seulement

ton ami; mon espérance et mes vœux ne devaient aller plus loin en ce monde.

Elle ne répondait pas, elle pressait sa main, et ses longs cils retombaient comme un voile sur ses grands yeux bleus.

Non sans un pénible effort, Gesner lui dit :

— Marie, tu m'as demandé autrefois quel obstacle s'élevait entre nous deux, quelle cause secrète nous séparait quand nos cœurs étaient si bien unis.

— Eh bien! monsieur Gesner, répondit-elle en se levant, quoi? dites, parlez, je vous en supplie.

— Marie, lorsque je te vis pour la première fois....

— Mademoiselle de Saint-Ange, le comte vous fait chercher dans tout le camp; partez, partez vite.... dit une voix que Gesner crut reconnaître.

Elle tressaillit à ces paroles; elle se jeta au cou de Gesner, pleura à chaudes larmes, et quand elle s'éloigna pour sortir, elle faillit tomber sous le poids de sa douleur.

— Non, je ne puis te quitter ainsi, dit-elle en

revenant sur ses pas, il faut qu'on m'arrache de tes bras par la force !

— Et quel crime a donc commis ton père pour que tu le condamnes à mourir ?

—Oh ! cela est vrai, Gesner, cela est vrai, pardonne-moi !

— Tout ne s'éteint pas avec nous, Marie ; il est un lieu à l'abri des orages et des révolutions où se retrouvent les âmes qui s'aimaient sur la terre; vis toutes les années qui te restent à vivre, les yeux levés vers ce ciel que j'habiterai... Adieu, ton père a besoin de toi; c'est un devoir sacré, tu ne peux y manquer sans crime.

La porte s'ouvrit : il la prit de nouveau sur son cœur, lui donna le premier baiser d'amour, et sans ajouter un mot ils se séparèrent.

XXXV.

Le libérateur.

Suivez-moi!

BIRAGUE.

Quand il fut seul et que cette apparition entre la vie et le supplice se fut évanouie, qu'il se trouva face à face avec la mort, il éloigna toute image de bonheur, et il montra un visage intrépide au spectre qui se dressait devant lui.

Comme Caton, il dirigea toutes les facultés de son esprit vers une question métaphysique, — l'immortalité de l'âme.

Mais, quelque effort qu'il fît, il ne put chasser le souvenir des émotions d'un autre genre; et, pendant qu'il demandait à sa tête de graves méditations, son cœur battait encore sous la chaleur d'une sensation qui n'était point effacée.

Au milieu des fatigues de cette lutte, il entendit le bruit des armes qu'on déposait à terre. Un homme entra.

— Général ? *

— Je suis prêt; frappe!

— Pas encore, s'il plaît à Dieu. Vite, viens; nous n'avons pas un instant à perdre.

— Brave Robert!...

— Oui, c'est lui; mais il n'est pas seul. J'emmène avec moi deux cents de mes amis qui, las de la tyrannie de Charette, veulent aujourd'hui servir la république. Viens, général; les avant-postes sont à moitié pour nous: nous poignarderons ceux qui résisteront.

* Chef de demi-brigade.

Il n'y avait pas à discuter. En dix minutes, ils furent hors de la portée des fidèles ; et, courant au-devant des colonnes républicaines, ils en rencontrèrent deux à une demi-lieue de là. Dans l'officier qui marchait à leur tête ils reconnurent le joyeux commandant Fabricius ; il avait vu tomber Gesner entre les mains des fidèles de Charette sans pouvoir lui porter un secours efficace ; il arrivait avec son bataillon pour le délivrer.

D'ailleurs, toutes les colonnes s'avançaient vers le même but ; on voulait porter à Charette un terrible et dernier coup. — Depuis que le gouvernement républicain avait dépouillé la terreur dont il s'environnait et que l'incendie ne parcourait plus la Vendée, l'esprit d'insurrection s'était considérablement apaisé. Les paysans commençaient à se fatiguer d'une guerre où ils avaient tout à perdre. Charette devait à la crainte plus qu'à la frénésie politique, les hommes qu'il gardait encore sous ses drapeaux. Il s'était montré si impitoyable envers les transfuges qui tombèrent entre ses mais ou bien envers les villages qui se soumirent!

— Brave Robert, disait Fabricius en lui présentant la main ; brave Robert, nous allons réveiller ton marquis de Charette!...

— La charge ! la charge ! cria-t-on de toutes parts.

Il y eut un épouvantable combat ; l'armée vendéenne y fut détruite ou prisonnière ; Charette ne se fit jour à travers les républicains que suivi d'une trentaine d'hommes.

On chercha vainement mademoiselle de Saint-Ange ; on ne la trouva ni vivante, ni morte.

XXXVI.

Fatalité.

ἀνάγκη

V. Hugo. — *Notre-Dame de Paris.*

La guerre civile allait s'éteindre; les alimens lui manquaient. De ce vaste incendie qui avait tant consumé, il ne restait plus que des étincelles. Désormais, la lutte n'était plus soutenable. La république, partout victorieuse,

mettait le pied sur toutes les têtes; et, maintenant sans fureur, sans proscription sanglante, elle ramenait à elle ses enfans que la terreur en avait éloignés. Devenue forte et puissante, elle cherchait moins à anéantir les insurgés que l'insurrection.

Ces braves paysans, dont tant de revers n'avaient point abattu le courage, se jetèrent dans ses bras, comme ils s'étaient jetés au-devant des canons, avec le même enthousiasme. Il y eut encore des chefs de guerre civile, mais plus de soldats.

Charette était donc perdu; les ressources de son génie lui devinrent inutiles, car Dieu seul a fait quelque chose de rien. Dix soldats et quarante officiers lui restaient, seuls débris glorieux de cette ancienne armée contre laquelle trois armées républicaines étaient venues s'user. Cernés de tous côtés, traqués dans les bois, fuir au milieu des marais, se cacher dans les fossés, prêter l'oreille au moindre bruit, ne jamais dormir ou rêver l'échafaud, c'était là leur condition.

Quelquefois encore ils montraient les dents aux détachemens isolés qu'on envoyait à leur

poursuite, et presque toujours vainqueurs dans ces rencontres partielles ils massacraient sans pitié les hommes qui tombaient entre leurs mains; pris en combattant, tel était le sort qui les attendait, ils le faisaient subir à l'avance, n'espérant point de miséricorde, ils n'en avaient aucune.

Une nuit, dans une caverne, auprès d'un brasier ardent, à moitié couché sur un lit de bruyère qu'ils y avaient préparé, ils suivaient de l'œil un mouton qui tournait en avant de la flamme. Ils n'avaient encore rien mangé de tout le jour; mais habitués à tant de maux, à une vie si dure, leur physionomie n'indiquait aucune impatiente avidité; à peine quelques mots étaient échangés entre eux, auxquels succédait bien vite un silence morne, mais sans faiblesse et sans désespoir.

Charette était assis le plus près de l'entrée de la caverne, voulant assumer sur sa tête toute la responsabilité de la surveillance. Derrière lui se reposait un jeune homme aux blonds cheveux, au teint délicat, d'une belle figure, mais profondément mélancolique, les yeux rouges de pleurs. Charette, en le regar-

dant, tantôt semblait éprouver une horreur secrète, tantôt une admiration passionnée; mais le jeune homme, lui, tremblait quand il jetait les yeux sur le général. Parfois, Charette, à voix basse, lui adressait quelques paroles en essayant de sourire; mais sans répondre, le jeune homme baissait la tête, et un long soupir sortait de sa poitrine. Ses mains étaient déchirées, ses vêtemens en lambeaux; c'était désolation que de le voir : il y avait de la douleur dans tous les traits de son visage.

Quelqu'insensible qu'il fût, Charette ne pouvait se défendre d'un peu d'émotion à ce spectacle, et si le jeune homme eût montré pour lui plus de bienveillance, nul doute que le général n'eût cherché à adoucir une souffrance si grande.

Charette sortit. On entendit un coup de pistolet : rentrant aussitôt, il répondit à ceux qui l'interrogeaient :

— Ce n'est rien : la sentinelle voulait dormir, je lui ai donné un sommeil éternel.

Des murmures s'élevèrent.

— Qu'est cela, messieurs? croyez-vous que cette sévérité soit pour moi seul? Le terme de

notre vie à tous n'est pas éloigné, ce n'est pas faire grand tort à l'un de nous que de l'avancer de quelques jours; mais jusqu'au dernier moment, tant que vous me reconnaîtrez pour votre chef, la loi militaire sera exécutée. Je vous en avertis, messieurs, pour que vous soyez sur vos gardes et que vous en agissiez avec moi comme il pourra vous convenir.

Lorsqu'il eut parlé tout rentra dans l'ordre.

Pendant que l'un des officiers dépeçait le mouton qu'on avait retiré du feu, et que chacun, les yeux fixés sur l'amphitryon, oubliait les malheurs de la situation présente, Charette, en détournant la tête, aperçut un homme en capote grise qui restait debout à l'entrée de la caverne.

Aussitôt vingt carabines furent dirigées contre la poitrine de cet homme; mais celui-ci, sans s'émouvoir, étendant les bras, leur dit :

— Vous êtes bien pressés, mes braves! Si vous avez grande envie de brûler votre poudre sur mon habit, le temps ne vous manquera pas, foi d'officier républicain.

Il porta la main à son chapeau et salua militairement.

C'était la joyeuse figure de Fabricius.

— Je crois que nous sommes d'anciennes connaissances? dit Charette.

— C'est aussi mon avis, répondit Fabricius.

— Nous nous sommes vus plus d'une *fois*.

— Il n'a pas dépendu de moi que notre dernière entrevue n'ait pas eu lieu avant ce jour.

—C'est une justice à vous rendre, chevalier du poignard; si le marquis de Charette n'avait pas su nager....

— Si l'ombre n'eût pas caché sa fuite sur certaine grande route...

— Si fantaisie lui prenait, répliqua Charette d'une voix qui aurait épouvanté tout autre que Fabricius, si fantaisie lui prenait de se venger....

— L'occasion serait belle, vraiment! et, s'il faut parler avec franchise, je ne le crois pas homme à la laisser échapper.

— C'est aussi mon avis.

Fabricius se mordit les lèvres; mais incapable de crainte, philosophe jusqu'au bout, tirant son mouchoir de sa poche, il le déploya gaîment au-dessus de sa tête.

— Vous le voyez, citoyens, je suis venu en ambassadeur, j'ai des propositions à vous faire; — car tu penses bien, ajouta-t-il en s'adressant à Charette, car tu penses, mon ex-compagnon de voyage, que je ne suis pas grimpé jusqu'ici pour le seul plaisir de t'y rencontrer.

Les officiers vendéens s'approchèrent, et Fabricius élevant la voix :

— La guerre ne vous est plus possible; mais la république, touchée de votre courage, vous offre une amnistie, si vous voulez promptement vous soumettre; il vous sera permis à tous de rester en France, et d'y vivre sans inquiétude : à tous, excepté au général en chef Charette, pour lequel j'ai des instructions particulières. Voyez, citoyens, consultez-vous. Je crois avoir fait mon devoir de soldat aussi bien qu'un autre, et je déclare, sur mon honneur, que vous pouvez déposer les armes sans être accusés de faiblesse.

Après ce petit discours, Fabricius prit Charette à part.

— A toi, général, il t'est défendu d'habiter ce pays; mais si tu veux passer en Angleterre,

dix millions et un passeport seront remis entre tes mains*.

Charette éprouva un embarras visible; il médita quelques instans sa réponse; puis, prenant tout à coup la main de Fabricius :

— Attends : ton sort et le mien vont être décidés sur l'heure. — Messieurs, dit-il, en regardant ses officiers, vous avez entendu les offres de la république; il n'est que trop vrai, le parti du roi est vaincu sans retour; voulez-vous profiter de la grâce qu'on vous jette? Vous êtes libres, messieurs; je vous rends vos sermens : partez, abandonnez-moi : les mêmes raisons ne vous forcent pas à mourir..... Eh bien! vous ne répondez pas? Ne craignez point de laisser seul votre général; vos efforts ne peuvent le sauver,... et, je vous le répète, vous n'avez pas les mêmes raisons pour mourir.

D'un mouvement spontané, toutes les épées furent tirées à la fois, et avec cet enthousiasme inconnu à ceux qui n'ont pas vécu de

* Dulaure prétend que cette offre ne fut pas faite, mais Bouvier-Dumortier, la *Biographie universelle*, etc., ne partagent pas l'opinion de l'auteur des *Esquisses historiques*.

la vie aventureuse du guerrier, ils s'écrièrent :

— Nous mourrons avec toi, général! un même tombeau pour tous!

Un éclair brilla dans les yeux de Charette.

— Tu le vois, ta république n'est pas assez riche pour nous acheter. Mais l'entremetteur qu'elle a envoyé dans le but de tenter une fidélité si noble, cet entremetteur mérite punition, et comme le temps nous manque pour la procédure, le châtiment sera prompt : Es-tu préparé à la mort?

— Depuis le premier jour où j'ai déchiré une cartouche.

— C'est bien; j'aime une bravoure qui ne se dément pas.

Plusieurs voix s'élevèrent en sa faveur.

— Ont-ils eu pitié de Sombreuil? ont-ils tenu la parole qu'ils lui avaient donnée? ne l'ont-ils pas tué, lui et les siens, au mépris d'une capitulation?... Curé Bernir, confessez le prisonnier.

Le curé s'approcha de Fabricius; mais celui-ci, riant aux éclats, le poussa si fort qu'il le jeta à la renverse à quelques pas de là.

— Cela passe ta puissance, noble marquis;

nous autres, vieux républicains, nous ne sommes pas de l'étoffe dont on habille les capucins.

Charette ordonna qu'on lui attachât les mains derrière le dos. Cette opération mit d'abord Fabricius en fureur, mais la gaîté de son caractère triompha.

— Je ne m'étonne plus maintenant! c'est pour punir la main qui t'a porté un coup de sabre, maître voleur; mais tu es injuste envers l'autre. Quel est son crime?... Si tu avais pris ta revanche...

Charette ne l'écoutait plus. Il parlait à ses officiers avec autant de calme et d'indifférence que dans aucune circonstance de sa vie. Fabricius l'appela.

— Écoute, lui dit-il,.. je suis la preuve vivante encore, qu'il faut subir son sort tôt ou tard. Dès que je te vis, je sentis que tu devais m'écraser : et que, quoi que je fisse, mon étoile était soumise à la tienne. J'ai été mousse sous tes ordres à bord du brick *le Clovis;* tu ne te souviens pas de moi, qui fus si cruellement maltraité par ta volonté : eh bien! de ce moment, je lus dans ton regard que tu serais mon mauvais génie. — Me suis-je trompé? En vain j'ai lutté

contre toi; quand tu devais tomber sous mes coups, le diable t'en a retiré sain et sauf. Oh! ce qui est décidé est bien décidé : je ne serais pas venu ici aujourd'hui, je ne l'aurais pas échappé une autre fois. Mais, écoute bien cela; il y a un homme dont la destinée l'emporte sur la tienne; cet homme, c'est le chef de demi-brigade, mon ami Gesner.

Charette fronça le sourcil; Fabricius entendit près de lui un soupir.

— Oui, c'est là mon vengeur prédestiné; il tient ta vie dans le fourreau de son épée.

— Emmenez-le, dit Charette à ses soldats.

— Je ne t'en veux pas, marquis, ajouta Fabricius, sa figure ne perdant rien de son expression malicieusement épanouie; adieu. Non, je ne t'en veux pas, car tu n'es que l'instrument de la fatalité.

En sortant, son pied heurta contre un obstacle; c'était le corps renversé du jeune homme aux pâles couleurs.

Charette poussa un cri.

— Mort!... O Dieu! fais que sa vie dure autant que la mienne!

Les soldats conduisirent Fabricius au milieu

d'eux, ils l'attachèrent à un arbre, et, pendant que Charette, penché sur le jeune homme, plaçait la main sur son cœur pour l'interroger, il entendit la détonation des fusils; à ce bruit, le jeune homme rouvrit les yeux.

Charette murmura :

— Merci, Dieu qui avez exaucé ma prière!

******

XXVII.

Le dernier coup.

Guerrier, il donna son honneur.

DELPHINE GAY.

Ils le laissèrent languir dans la mort comme un aigle sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes.

OSSIAN.

Un jour, après le départ de Fabricius, l'ordre fut donné aux colonnes de continuer à poursuivre les débris de l'armée vendéenne.

Gesner tremblait sur le sort de son ami, et, dans son impatiente inquiétude, il accélérait la marche des soldats.

Le soir, quelques instans avant le coucher du soleil, près de la caverne où les Vendéens avaient passé la nuit, Gesner, qui marchait à la tête de la colonne, reconnut son brave et loyal ami Fabricius, criblé de balles, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre, respirant encore, mais si près de mourir que déjà ses yeux se fermaient.

A genoux devant lui, Gesner soutint sa tête dans ses bras; Fabricius ne le vit pas; on ne put en recueillir une parole : le malheureux expira en présence de ses compagnons d'armes.

La colonne s'arrêta pour lui rendre les derniers devoirs : on creusa sa tombe; quatre grenadiers le portèrent sur leurs fusils, et on l'y déposa au roulement funèbre des tambours.

Sans verser une larme, Gesner jeta la première pelletée de terre, mais le front pâle et les lèvres contractées, expression de grande douleur chez les âmes fortes.

Ce qui restait de Fabricius fut bientôt caché à tous les regards, et la colonne se remit en marche dans un morne silence, avide de vengeance contre les Vendéens.

Elle les rencontra bientôt; mais, protégés

par un bois, on ne leur tua que dix hommes.

Cependant, la position de Charette devenait encore plus désespérée. Aucune retraite n'était possible; il ne perdit rien de son courage et de son indomptable persévérance.

Quelques-uns de ses officiers l'abandonnèrent : il proposa d'imiter cet exemple à ceux qui étaient restés; il les trouva fidèles et inébranlables comme lui.

Leurs chevaux avaient été détruits. Pendant la fatigue de la route, il portait quelquefois le *jeune homme*, et d'autres fois il tirait un poignard et semblait tout prêt à l'en frapper; mais, revenant à des idées plus douces, il sollicitait sa pitié, et il retrouvait du bonheur dans la douceur de ses traits.

Les officiers se demandaient quel était ce jeune homme. Les soupçons n'allaient pas loin de la vérité, mais aucun d'eux n'osait adresser une question directe au général.

Près de Montaigu, un officier vendéen se rendit avec ses armes au chef de la colonne; il venait de quitter Charette. Il se nommait Laroberie. Deux frères de ce nom s'étaient illustrés par leur dévoûment au général; ils

étaient morts dignes d'envie. Celui-là, qui tant de fois s'était montré brave et fidèle, ne put fournir sa carrière jusqu'au bout; la force lui manqua : et, en un seul jour, par un simple changement de volonté, pour de la gloire qu'il avait gagnée avec tant de peine, il demanda de la honte et du mépris. — Il en eut.

Il offrait de diriger lui-même les colonnes; c'était à Gesner qu'il s'adressait.

—Monsieur, lui répondit ce dernier (il ne l'eût pas honoré du nom de citoyen), monsieur, j'ai plus de raison que personne pour en finir avec votre général, mais vous commencez un mauvais métier; une vie, telle que sera la vôtre, ne vaut pas le tort que vous vous faites pour la conserver.

Mais on n'est pas infâme à moitié. Laroberie servit de guide à un détachement de cent grenadiers qui devait pénétrer dans le taillis de la Chabottière, où Charette s'était retiré.

A neuf heures du matin, les grenadiers le rencontrèrent; il n'avait plus que vingt hommes avec lui; dix se laissèrent massacrer dans un sentier étroit pour lui donner le temps de s'éloigner, et pendant trois heures il échappa

encore aux républicains; mais le bois était fermé, il ne pouvait en sortir. D'ailleurs, harassé de fatigue, épuisé par le sang qui coulait de deux blessures reçues à la tête et à la main, ses efforts devenaient inutiles.

Rencontré à midi par les grenadiers, il livra son dernier combat : deux soldats le soutenaient, ils tombèrent tous deux sous le feu des républicains.

Il se glissa dans un fossé, et, caché sous des ronces, il faillit un instant tromper ses ennemis, qui, induits en erreur par le dévoûment de l'Allemand, croyaient en sa personne posséder le général.

Un transfuge le découvrit, espérant obtenir grâce; on l'entoura; Charette ne voulut rendre son épée qu'au brave adjudant-général Travot.

— Monsieur, dit-il à Gesner, parmi les morts et les blessés, il y a quelqu'un de votre connaissance.

Gesner le comprit. — Il découvrit Marie de Saint-Ange sous les habits d'un soldat vendéen; elle était blessée d'un coup de feu à la poitrine; son cœur battait encore; elle ouvrit les yeux.

— C'est vous, mon ami! murmura-t-elle d'une voix faible.

— Robert! s'écria Gesner; viens, viens près d'elle; le devoir veut que je m'éloigne: j'ai l'ordre d'accompagner le général; mais, Robert, je suis riche, j'ai de l'or; n'épargne rien pour la sauver.

Et l'âme navrée il monta à cheval à côté de Charette, essayant de se résigner aux malheurs de cette journée.

XXXVIII.

Le prisonnier.

Je le savais ; mais votre tour viendra.

F. Sauvrain.

Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image.

Georges Fargy.

Charette avait compté sur son destin... Mort ou vivant, il fallait qu'il tombât au pouvoir des républicains, il le savait ; aussi ne manifestait-il ni étonnement, ni mauvaise humeur de sa fortune.

La douleur de ses deux blessures n'avait pas un empire plus grand sur la force de son âme; à le voir, au milieu de son escorte, on l'eût pris pour un général qui jouissait paisiblement d'une victoire bien gagnée.

Il adressa plusieurs fois la parole à Gesner, mais toujours avec une mordante ironie et du ton d'un homme qui se croit encore le droit de commander.

Gesner répondait avec peine et par monosyllabes, tourmenté qu'il était d'une pensée déchirante.—Marie mourant peut-être loin de lui en invoquant son nom !

Cependant, piqué par la persévérance railleuse du prisonnier, il redressa la tête, et son expression froide, mesurée, allant droit au but, désarma la verve de Charette en le forçant à revenir de sa prévention.

— Ma foi, reprit-il, je m'étais trompé sur votre compte; je vous avais pris pour un pédant grec ou latin; mais vous êtes un homme d'esprit, vraiment un homme d'esprit, monsieur Gesner... Oh! ne me répondez rien; il est trop tard pour que je commence le métier de courtisan; ce que je dis, je le pense : vous

me battez avec la parole, comme vous m'avez battu avec l'épée.

Gesner l'écoutait sans l'interrompre.

— Tenez, ajouta-t-il, je gagerais pourtant que vous êtes dupe de vous-même; vous avez quelque idée fixe qui vous poursuit, n'est-il pas vrai? Oh! je ne vous en fais point un crime; il en faut une; le tout est de bien choisir. J'en avais une aussi, monsieur Gesner, une grande, une belle, une glorieuse; je voulais rétablir cette monarchie qui s'est laissé détruire, qui s'est livrée pieds et mains liés. Avec le succès, quelle gloire! Voyez où cette idée m'a conduit!... J'aime mieux cependant commander le feu aux grenadiers qui me fusilleront, que de mourir dans mon lit entre un notaire et un médecin.

— Sans avoir le temps de vous repentir, général?

— Qu'est-ce à dire? qu'ai-je fait? vous voulez accuser ma sévérité, ma juste sévérité! Vous raisonnez comme un enfant, monsieur Gesner. Croyez-vous que j'aie versé le sang des républicains sans nécessité? J'ai tenu aussi à la discipline, parce que, dans une guerre d'exter-

mination, il fallait se montrer impitoyable envers les moindres fautes ; j'ai permis le massacre des ennemis, parce que, d'abord il était nécessaire que mes soldats n'eussent plus à reculer, et qu'ensuite, je leur devais la revanche du tribunal révolutionnaire ; mais jamais la moindre cruauté, monsieur, la mort pure et simple.

—Robespierre en disait autant que vous, général, avez-vous de lui cette opinion?

—Pourquoi pas? Robespierre est le génie de la révolution; il ne doit avoir eu qu'un tort à vos yeux, celui de ne pas réussir. Octave, devenu Auguste, a trouvé des poëtes qui ont chanté ses vertus magnanimes, des poëtes qui sont entre les mains de tous les écoliers. Il existe maint honnête homme, aujourd'hui miracle de probité, avec vingt mille livres de rente qu'il a volées il y a vingt ans. Qu'est le mal de la vie passée, monsieur Gesner, quand la vie présente est bonne? Quelques fous s'en inquiètent encore, mais seulement des fous.

Ils cheminèrent pendant une lieue sans rien ajouter à ces paroles. Charette devenait plus soucieux, non que ses traits exprimassent au-

cun abattement, car de temps à autre son œil brillait comme au milieu d'une bataille, mais il comptait avec un regard farouche les soldats de son escorte.

— Monsieur le comte de Melville, dites-moi, je vous prie, combien de jours encore on prétend me promener de la sorte?

— Je l'ignore, général.

— Qu'ils se dépêchent donc vite d'en finir!

L'escorte s'arrêta. Une *ordonnance* remit une lettre à Gesner. Il fallait changer de route, et se diriger sur Nantes.

— Général, dit Gesner s'adressant à Charette: lisez cette dépêche, vous verrez le temps qu'on vous laisse.

Charette, après avoir lu:

— Mon brave, as-tu du tabac et une pipe? demanda-t-il à l'un des chasseurs. Prête-moi ta gourde, dit-il à un autre : j'ai besoin de force et de consolation... Monsieur le comte, me sera-t-il permis d'ouvrir mon porte-manteau? Nous ne manquerons pas de femmes jeunes, jolies et sensibles, qui viendront au devant du marquis de Charette prisonnier. Je désire qu'il se présente à elles sous un costume convenable.

— Les femmes!... eh bien! je vous le dis sincèrement : la meilleure de toutes, la plus belle, c'était mademoiselle de Saint-Ange.

— Malheureux! tu l'as tuée!...

— La menace est ridicule, et la colère sans objet. Mademoiselle de Saint-Ange est tombée sous les balles de vos soldats.

— Monsieur!...

— Comte de Melville, le plus à plaindre de nous deux, n'est pas moi, n'est-ce pas?

XXXIX.

Halte.

Levez-vous, ombres héroïques;
Faites cortége à ses côtés.

C. Delavigne. — *Messéniennes.*

... Car, en politique, la peine de mort est un lâche assassinat.

V. Morard. — *De la Peine de mort.*

A son tour, il a joué le premier rôle, à son tour il a mis au galop son carrosse qui n'allait qu'au pas.

J. Janin.

Aux portes de Nantes, le prisonnier, Gesner et deux officiers entrèrent dans une petite auberge et y prirent un léger repas. Charette y fut gai, mordant, sarcastique, s'attaquant à l'homme en général, mais respectant les chefs

de son escorte dont les égards l'avaient touché.

S'étant levé, il ouvrit une fenêtre :

— Reconnaissez-vous le pont Rousseau? s'écria-t-il. J'ai combattu deux jours et deux nuits à cette place sans perdre une goutte de sang, tandis que le canon enlevait des files entières de mes soldats. Comprenez-vous tant de bonheur?... Oui! j'avais toujours pensé que je ne tomberais pas sur un champ de bataille; la mort m'y avait tant de fois refusé! je m'imaginais qu'elle ne voulait pas de moi... C'est pourtant du siége de Nantes que datent les désastres de l'armée catholique. Si nous avions pris Nantes... — et cela était possible, chacun ayant fait son devoir, cela était possible avec de l'ensemble dans les opérations. — Si nous avions pris Nantes!... Le coup manqué, je n'ai point été dupe de l'avenir : je me suis retiré; j'ai entrepris une guerre à moi seul.

Il se déchirait les lèvres à la fin de chaque phrase, levait les yeux au ciel et les abaissait rapidement.

On allait entrer à Nantes.

Gesner était embarrassé; il avait à trans-

mettre au prisonnier un ordre qui lui répugnait.

Depuis plusieurs mois, la mort de Charette avait été si souvent annoncée et si souvent démentie, que le gouvernement eut à cœur de convaincre tous les esprits, lorsque Charette fut réellement son prisonnier. Ceux qui n'ont pas visité la Bretagne et la Vendée, qui n'ont pas entendu les paysans du Bocage ou du Marais raconter les exploits de ce guerrier, ne sauraient comprendre de quelle manière il dominait alors toutes les imaginations, objet d'effroi pour les uns et d'un religieux dévoûment pour les autres! Il était donc nécessaire qu'on le montrât à tous, sans armes, réduit à l'impuissance; mais la nécessité politique est parfois cruelle, et l'homme d'honneur forcé de l'exécuter, maudit franchement le devoir auquel il est soumis; il en coûtait à Gesner, à sa fierté d'homme, à sa grandeur d'âme, de torturer un ennemi vaincu, et de trouver cet ennemi, par la résignation et le courage, plus grand que son malheur. Ce fut donc avec un sentiment de regret et presque de honte qu'il lui dit :

— Général, le gouvernement veut que vous traversiez la ville à pied.

— A pied!... Mais vous n'y songez pas, monsieur, je puis à peine faire dix pas sans trébucher; les blessures et la fatigue m'en ont ôté la force.

— Ce n'est pas ma volonté, général...

— A merveille! répondit-il avec un geste imposant; on vous transforme, vous officier supérieur, en exécuteur des hautes-œuvres; allons, à la besogne, travaillez! je n'y mettrai aucun obstacle.

Il s'assit et réfléchit un instant, puis il s'écria avec beaucoup de vivacité :

— Si vous fussiez tombés entre mes mains, on vous aurait fusillés dans les vingt-quatre heures, messieurs... le temps de vous réconcilier avec Dieu.

— Je le sais, répondit Gesner.

— Vous voyez comme la face de Janus se retourne; je suis prêt, messieurs; pardonnez un mouvement d'humeur; on est bon chrétien, mais quand la douleur est trop vive il faut bien qu'elle vous arrache un cri : ce sera le dernier, je vous jure. Monsieur Gesner, si vous

vous apercevez que je chancelle, envoyez deux grenadiers pour me soutenir.

Il changea de vêtement, et donna son porte-manteau aux deux officiers.

— Gardez-le, mes braves, dit-il d'un air indifférent; je n'en ai plus besoin... Mais pourtant, ajouta-t-il avec émotion, si quelque vieux royaliste...—Vous êtes républicains, messieurs, mais tous les gens de cœur s'entr'estiment, — Si quelque vieux royaliste venait, le visage triste, le cœur souffrant, vous demander des détails sur les derniers momens de son général,.... vous lui remettriez ce porte-manteau, n'est-ce pas? C'est tout ce que je possède; je vous institue mes légataires universels.

En disant cela, sa voix était moins claire et moins éclatante.

Mais comme étonné de cette disposition à l'attendrissement :

— Allons, messieurs, s'écria-t-il joyeusement, le peuple attend et s'impatiente, et le peuple, c'est Dieu; levez donc la toile, et que le spectacle commence...

XL.

Entrée à Nantes.

C'est ainsi que l'esprit d'un seul homme dirige les mouvemens d'une multitude.

Lord Byron. — *Don Juan.*

N'est-ce point ce qui a poussé à une guerre intestine des gens sages qui n'eussent jamais songé à la révolte?

W. Scott. — *Les Puritains.*

Un bataillon de la garde nationale attendait le prisonnier; la foule était immense, elle encombrait toutes les rues voisines.

Il y avait une année à peine, dans cette même ville, par cette même porte, fier, puis-

sant, général, chef de parti, roi, au milieu de l'état-major de l'armée républicaine, sur un cheval fougueux, avec tout l'éclat de sa dignité, avec son blanc panache, flottant seul parmi les panaches tricolores, Charette s'était présenté aux regards de ce même peuple. — La république avait traité avec lui d'égal à égal, avec lui qui s'était montré si haut avec elle, qui refusait de la reconnaître quand tous les princes de l'Europe l'avaient reconnue, en disant : « Ces princes ne sont pas des Français. »

Alors il avait été salué par des acclamations; son nom avait volé glorieux dans toutes les bouches; les généraux républicains avaient été effacés par l'enthousiasme que sa personne inspirait. On lui avait prodigué des bals et des fêtes splendides, et les femmes des républicains montagnards s'étaient disputé les regards de ce chef des *brigands*. Conduit au club, il y avait parlé, et on lui avait battu des mains; toute la ville avait été soumise à l'influence de son génie, qu'elle ne craignait plus.

Les choses étaient bien changées; l'homme resta le même. Entouré d'une haie de soldats, le bras en écharpe, la tête ceinte de banda-

ges, faible, harassé, défaillant, son regard ne perdit rien de sa mâle assurance : il supporta noblement les injures et la pitié.

Le trajet fut long et pénible, il n'en murmura point; le peuple poussa des vociférations sur son passage, il le regarda sans colère; aux fenêtres, sur les balcons, des femmes en toilettes brillantes assistaient au spectacle de sa mauvaise fortune; il en reconnut plusieurs avec lesquelles il s'était rencontré, il les salua courtoisement.

Devant l'hôtel où il avait été reçu l'année précédente par les représentans du peuple, il sourit avec mépris.

Dans la prison, lorsqu'il eut entendu la porte se refermer et mettre un obstacle entre lui et la curiosité populaire, il s'affaissa tout à coup et dit à Gesner d'une voix éteinte :

— Cent pas de plus, et l'on eût épargné de l'ouvrage à vos grenadiers.

Gesner vint à son secours, et le soutint pour qu'il ne tombât point.

— Je te remercie... je te remercie... comte de Melville... Quoique tu aies déserté la cause des nobles, je te donne mon estime... et mon

amitié, si tu la veux... Cela te surprend! mais des réconciliations plus étranges ont eu lieu. Nous ne nous sommes jamais trahis; nous avons toujours été ennemis ou rivaux; les causes ont cessé aujourd'hui... et je me sens entraîné vers toi par un penchant égal à ma haine d'autrefois.

Il lui tendit la main; Gesner hésitait.

— Touche là, brave homme; je tiens à mourir ton ami.

Gesner ne put résister.

— Eh bien! ne te l'avais-je pas dit? L'heure présente résume toute la vie: quand le pont est passé, on le coupe derrière soi, et les deux territoires sont séparés : nous sommes aujourd'hui comme des hommes nouveaux qui ne se sont connus que d'hier.

— Général, te repens-tu donc de toi tel que tu étais avant?

— Je mentirais à te le dire, car je ne me juge pas; je m'abandonne à la postérité, à la postérité impartiale, qui n'habille pas un personnage sur un fait isolé, mais qui prend et qui pèse toute sa carrière.

— L'honneur d'avoir un nom qui vous survive, a poussé bien loin votre amour d'un roi.

— Moins que vous ne pensez, Moi, j'étais l'homme du plaisir, je n'avais jamais souhaité aucune illustration; j'ai été chef de guerre civile, monsieur Gesner, mais je l'ai été par le peuple et pour le peuple; car j'ai toujours été convaincu que le peuple avait une volonté à laquelle il fallait se soumettre. A Paris, qu'il ait voulu la république et le dieu Robespierre, je l'accorde; mais ici, il voulait ses prêtres, son roi, ses coutumes féodales. Ce n'est ni pour le roi ni pour les prêtres que j'ai pris les armes, mais pour obéir à la volonté du peuple. Ne croyant pas que Paris eût le droit de dominer la France, j'ai lutté contre l'opinion qu'il prétendait nous imposer. Eh! mon Dieu, le peuple est-il bien libre sous le règne de la liberté? est-il bien heureux? car ces deux mots sont synonymes pour lui. Il faudrait que sa fortune fût augmentée, et elle ne l'est pas; et le peuple n'est heureux qu'à la condition d'être logé, nourri et vêtu.

Gesner ne discuta point; il respectait la position du prisonnier, admirant le calme qu'il

mettait à parler d'une chose qui avait tant coûté de sang, et pour laquelle le sien allait couler dans quelques heures. Cependant il lui dit :

— Je ne doute pas de vos paroles, général ; je n'ai pas le droit d'en douter ; mais la France n'a pas de vous cette idée.

— Cela doit être ; un homme n'est jamais connu par ses contemporains.

— On vous accuse d'ambition, d'orgueil....

— D'orgueil ! oh ! oui... Et qui donc en aura jamais, si ce n'est moi ? s'écria-t-il en levant la tête ; et la reposant sur son épaule droite : — Oui, de l'orgueil, monsieur Gesner ; c'est moi qui ai refusé la croix de Saint-Louis, qu'on m'offrait au nom des princes, en répondant que mes officiers ne la recevaient que de la main du roi !... Les princes ! ajouta-t-il après une longue pause, veux-tu que je t'ouvre mon cœur sur leur compte ? Les princes ! ils ne valent pas un verre des flots de sang qui ont arrosé la Vendée ! * les lâches égoïstes ! Tiens, Gesner, je te

* On cite une lettre de Charette écrite à Louis XVIII et commençant par ces mots : « Sire, la lâcheté de votre » frère a tout perdu. » D'autres ont nié l'authenticité de

le dis en vérité, la victoire m'eût embarrassé, car je ne sais si j'aurais consenti à les voir monter sur le trône du malheureux Louis XVI.

C'était chose merveilleuse que cette conversation, tantôt familière, tantôt pleine de noblesse, entre deux hommes si en dehors des hommes ordinaires.

Gesner avait oublié ses ressentimens; malgré lui, il frémissait en songeant à l'heure où tant de courage, de talens, de force, de dignité, allaient être anéantis pour obéir aux lois cruelles de la politique : et, pendant que Charette gardait le silence, il le considérait avec tristesse et un douloureux sentiment de compassion.

Charette s'en aperçut; il devina sa pensée.

— Tu me plains, dit-il en lui présentant une seconde fois la main; je ne demandais pas tant... Les frères de Louis XVI n'en chasseront pas moins gaîment; car, s'il tombe une larme de leurs yeux sur mon cadavre, je veux qu'elle se change en larme de feu, pour me brûler jus-

cette lettre; mais des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'elle avait réellement existé.

qu'à la moelle, l'éternité durant : jamais prince ne pleura qu'en perdant sa couronne.

Deux gendarmes entrèrent; ils apportaient l'ordre de comparaître devant le conseil de guerre.

— Cela sera bientôt fait, monsieur Gesner; restez à portée de me voir jusqu'à la dernière minute. Vous êtes le seul brave de ma connaissance que j'admette pour témoin légitime : je vous citerai à décharge devant la postérité.

XLI.

Fin de l'homme.

> N'épargnez pas le mien ; tout celui de mes ancêtres fût-il dans mes veines, je l'aurais répandu pour cette cause.
>
> W. Scott, — *Waverley*.

> C'est pour aujourd'hui !
>
> V. Hugo. — *Dernier jour d'un condamné*.

> Il mourut calme et grave, recueilli en lui-même, sans ivresse comme sans regret.
>
> Sainte-Beuve, — *Critiques et Portraits*.

En présence de ses juges, quoiqu'il n'eût aucun doute sur la sentence, il parla avec modération et sans fanfaronnade ; il ne chercha point à se défendre ; il s'abandonna.

Quand on prononça son arrêt de mort, ses

yeux se portèrent sur Gesner avec une expression qui voulait dire : — Il n'en pouvait être autrement; j'étais condamné d'avance.

Il fallait encore traverser la ville à pied pour se rendre au lieu de l'exécution; la fermeté de son courage ne se démentit pas.

Pendant le trajet, il s'entretint avec Gesner, sans témoigner le moindre regret pour la vie qu'on allait lui ôter.

Seulement il entra en fureur lorsqu'il reconnut des transfuges dans les rangs pressés des spectateurs.

— Voilà ce que je n'ai jamais pardonné! s'écria-t-il, et ce que Dieu ne peut vouloir qu'on pardonne!

Sur la place des Agriculteurs, deux régimens étaient rangés en bataillon carré, les généraux et les officiers au milieu.

Là, Charette devait s'arrêter : il regarda encore Gesner, mais sans lui adresser la parole; Puis, lorsque l'officier de l'escorte eut crié : « Halte! » il prit la main de son ami, et la posant sur son cœur :

— Crois-tu, lui demanda-t-il, que ses battemens soient irréguliers?

Le roulement des tambours couvrit sa voix; dix fusiliers l'entraînèrent au milieu d'eux.

Après avoir marché vingt pas, le chef de l'escouade dit avec beaucoup d'émotion :

— C'est ici.

— Merci, mon brave, répondit Charette; mais ce n'est point à toi de me plaindre : fais ton devoir.

On s'approcha pour lui bander les yeux.

— Debout, s'il plaît à Dieu, et les yeux ouverts : c'est une vieille habitude.

Il commanda lui-même ce dernier exercice, et détailla tous ses temps avec une précision admirable. Près de terminer, il tira de son écharpe sa main blessée, et l'élevant en l'air :

— Feu ! s'écria-t-il.

Dix balles lui avaient fracassé la poitrine.— Il ne tomba pas; il resta droit, comme s'il avait dû survivre à la mort.

Un officier eut l'ordre d'examiner ses plaies toutes fraîches, saignantes; on craignait sans doute un miracle; il constata qu'il avait été bien tué.

La foule s'écoula peu à peu.

On n'accorda à ce grand général aucun

honneur funèbre ; son corps fut jeté dans une carrière, pour que ses amis ne pussent pas même venir pleurer sur sa tombe.

XLII.

Lit de mort.

Il doit y avoir, cet après-midi, une consultation de quatre médecins. Malheureusement c'est, comme vous le savez, plus souvent une preuve de danger qu'un moyen de secours.

LACLOS. — *Liaisons dangereuses.*

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!

V. HUGO.

Le dernier jour de mars 1796, sur les cinq heures du soir, on vit un officier supérieur de l'armée républicaine traverser au galop le petit village de Saint-Sulpice: il était couvert de sueur et de poussière, sa figure était bouleversée, ses habits en désordre. —

L'éperon avait déchiré et ensanglanté les flancs de son coursier, qui, n'en pouvant plus, épuisé de fatigue, tomba raide mort, avant que l'officier fût parvenu au but qu'il voulait atteindre. Mais il se dégagea promptement, et courut avec une vitesse extraordinaire vers une maison qui était la dernière du village.

Sans parler, il entra, et franchit d'un trait un petit escalier qui conduisait au premier et unique étage de la maison. Là, il s'arrêta, et plaça la main sur son cœur, comme s'il eût craint d'étouffer sous ses battemens précipités; puis, avec une précaution extrême, il ouvrit la porte d'une chambre à demi-obscure, et s'y présenta avec si peu de bruit que son apparition aurait pu n'y être pas remarquée.

Un cri d'une expression indéfinissable partit au même moment, et il s'approcha de la personne qui l'avait proféré... Elle était sur un lit, assise plutôt que couchée, la tête soutenue par plusieurs oreillers. Sa figure décelait une grande souffrance; mais la joie la plus pure brilla dans son regard quand elle le reposa sur l'officier républicain.

— Gesner,... Gesner,... ah! donne-moi ta

main, dit-elle... Je puis mourir maintenant que je t'ai revu... Lève-toi, mon ami;.. nous sommes amis, n'est-ce pas? seulement amis.

Sa voix devenait plus faible; elle s'interrompit.

Robert vint alors au-devant de Gesner, et les deux amis se reconnurent silencieusement.

Le médecin arriva; il interrogea long-temps le pouls de mademoiselle de Saint-Ange, et s'assit un instant près d'elle, cherchant à lui donner quelque espérance, mais lui défendant de parler: c'était un homme déjà vieux, d'une physionomie bonne et respectable.

Quand il sortit Gesner l'accompagna.

— Eh bien, monsieur? lui demanda-t-il avec anxiété.

— Cette jeune femme est-elle votre épouse ou votre sœur?

— Elle m'est bien chère, monsieur; mais j'aurai le courage d'entendre la vérité; je vous la demande, je la veux.

— Avant une heure,... répondit tristement le médecin.

— Ah!... je vous comprends... Il ne reste donc plus rien...

— Le sang est épanché dans le poumon; la balle avait traversé la poitrine : c'est un miracle que la malade ait vécu jusque-là.

— Hélas! monsieur!

Il rentra. Dès que Marie l'aperçut, elle lui dit :

— Combien de temps ai-je encore à vivre? vous le savez... Tu le sais, Gesner; il ne faut pas me le cacher.

Gesner ne put répondre.

— C'est bien, j'ai deviné, reprit-elle... Mon ami, ta douleur est trop forte, elle te tuera...

Elle éprouvait une grande peine à parler. Gesner lui rappela la défense du médecin.

— Le dernier lien est brisé... je suis frappée à mort... je ne m'abuse pas... Robert, viens de ce côté, donne-moi aussi ta main... Mes amis, soyez heureux!...Robert, je te remercie de tous les soins dont tu m'as environnée... Gesner, avant de mourir, j'ai une prière à t'adresser... Me laisseras-tu emporter dans la tombe la

mystère qui couvre ta destinée, cet obstacle qui s'opposait à ce que nous soyons époux?...

Gesner tressaillit et leva au ciel ses grands yeux noirs.

— Reste, Robert; tu peux tout savoir.... Marie, mon père était noble et riche; toute sa fortune devant passer à son fils aîné, le second fut destiné au sacerdoce par arrangement de famille. C'était moi, peu m'importait : bien mieux, je pris goût à la théologie; à vingt et un ans je fus diacre! diacre! c'est-à-dire que je jurai de vivre sans amour, sans femme qui le partageât; je jurai ma damnation en ce monde, car un serment, quel qu'il soit, doit être fidèlement tenu, ou la morale est renversée; mais que me faisait alors cette perspective! c'était joie et bonheur pour mon âme. La révolution me surprit dans cette extase; je goûtai à la liberté, elle m'enivra. — J'entendis parler des voix puissantes, et ma foi tomba; mais la chaîne du serment m'était restée, et, courbé sous son poids, je me crus la force de lutter contre la fatalité; je te vis alors, je voulus te fuir, on m'attacha à toi, et depuis...

La main qu'il tenait dans la sienne se re-

mua avec un effort convulsif; il se frappa la poitrine en jetant un cri de douleur, les yeux de Marie s'étaient fermés pour toujours.

Conclusion.

Les deux amis assistèrent seuls au convoi de mademoiselle de Saint-Ange; ils la déposèrent dans la tombe qu'eux-mêmes avaient creusée, —et avec un silence de mort ils la couvrirent de la *terre du sommeil.* Qu'auraient-ils eu à se dire? Quand la douleur est si grande, il n'est pas de paroles qui la puissent exprimer.

Sur un roc escarpé qui semble menacer de sa chute quelques maisons éparses construites à sa base, une pierre blanche l'indique au voya-

geur.— Pas d'inscription, pas d'emblème, elle ne conserve pas même l'empreinte d'une larme: ceux dont elle vit le désespoir saignèrent au cœur et ne pleurèrent pas.

Plus tard, les deux amis revinrent; leurs regards faisaient peur et pitié ; ils passèrent une nuit sur la pierre blanche, et le lendemain ils partirent.

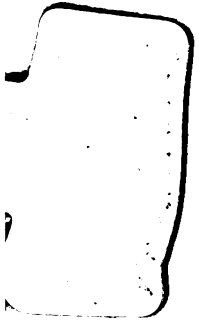
On a prétendu qu'ils furent tués quelque temps après dans les forêts de la Bretagne.

On ne les a jamais revus.

TABLE.

	Pages.
I. — Rue Contrescarpe.	3
II. — Le bain de Seine.	20
III. — Vingt et une têtes.	27
IV. — Le dîner des Montagnards.	41
V. — Le dieu.	53
VI. — La voiture publique.	69
VII. — Les voleurs de grand chémin.	77
VIII. — La perruque rousse.	81
IX. — Le petit club.	89
X. — Vehanas.	95
XI. — Le voyageur.	107
XII. — Le premier amour.	115
XIII. — Le conseil des généraux.	121
XIV. — L'attaque.	131
XV. — Les parlementaires.	143
XVI. — Un modèle.	157
XVII. — Le pillage.	165
XVIII. — Passage de la Loire.	177
XIX. — L'espion.	185
XX. — Le témoin.	193
XXI. — Les antécédens.	201

XXIII. — La séparation. 215
XXIV. — Les Vendéens. 227
XXV. — Charette. 233
XXVI. — La déclaration. 241
XXVII. — La lettre. 253
XXVIII. — Le carnaval. 259
XXIX. — L'embuscade. 269
XXX. — La voiture noire. 275
XXXI. — Deux amis. 287
XXXII. — Le confesseur et l'Allemand. 295
XXXIII. — Grande passion. 309
XXXIV. — Un ange. 319
XXXV. — Le libérateur. 329
XXXVI — Fatalité. 333
XXXVII. — Le dernier coup. 345
XXXVIII. — Le prisonnier. 351
XXXIX. — Halte. 357
XL. — Entrée à Nantes. 363
XLI. — Fin de l'homme. 371
XLII. — Lit de mort. 375
Conclusion. 381

FIN.

61423698